

DELLY

# Le testament de M. d'Erquoy



BeQ

**Delly**

**Le testament de M. d'Erquoy**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 316 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le testament de M. d'Erquoy**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1978.

# **Première partie**

*Le crime de la bercière*

## I

– T’as pas fini, s’pèce de courge, d’écouter les mômeries de la fille à Plautin ?

À cette aimable interpellation, Ernestine Baujoux se détourna de la fenêtre ouverte par où lui arrivaient les paroles d’un cantique, que chantait une fraîche voix d’enfant. Son visage couperosé, sur lequel une ombre d’émotion semblait passer tout à l’heure, avait déjà repris l’expression maussade et amère qui lui était habituelle.

– Ça me rappelait le temps passé... quand on croyait à tout ça, dit-elle en levant les épaules.

Isidore Baujoux ricana :

– Ah ! oui, il est passé !... Quand on pense, tout de même, qu’on voulait nous faire avaler ça ! Vrai, les parents étaient de drôles d’abrutis, et si nous avions écouté leurs leçons, nous serions

encore les esclaves des curés et des patrons... Pas vrai, Achille ?

Ces mots s'adressaient à un garçonnet d'une douzaine d'années, entré derrière lui, et qui venait de jeter au hasard, dans un coin, son cartable déchiré d'où sortaient des livres en lambeaux. À la question de son père, il planta ses mains dans ses poches, en répondant d'un air important :

– C'est ce que M'sieu Palot nous a dit hier en classe, papa. Les prêtres, c'est eux qui sont cause de tout, c'est à cause d'eux que le peuple est malheureux... Et puis, il a dit aussi : « Faut pas se gêner dans la vie, mes enfants, il s'agit de se donner toutes les jouissances possibles, il n'y a que ça de vrai, voyez-vous. »

Un rire béat s'épanouit sur le visage d'Isidore, creusé, ravagé par l'alcool, et où brillaient des yeux qui témoignaient que l'époux d'Ernestine n'avait pas négligé, encore ce matin, son absinthe accoutumée.

– À la bonne heure, voilà un homme ! Profite bien de ses leçons, mon garçon, ça vaut tous les

sermons du curé... Dis donc, Ernestine, qu'est-ce qu'on a à manger ?

– De la charcuterie.

– T'aurais pas pu faire un petit ragoût ?

– Un ragoût ? Ah ! bien, si tu crois que je me donnerai la peine ! ronchonna Ernestine, tout en plantant au hasard, sur la table couverte d'une toile cirée déchirée et salie, le papier grassex où s'étaient des tranches de charcuterie.

– À quoi q't'es bonne, alors ? riposta Isidore en s'avançant de son pas titubant d'alcoolique.

Elle eut un brusque mouvement d'épaules.

– Tout m'assomme, quoi ! J'avais du courage autrefois, mais maintenant...

Son regard erra autour d'elle, sur le pavage de briques couvert de taches, sur les murs maculés, les quelques meubles ternis et éraflés, les lits non faits, les hardes crasseuses jetées partout au hasard, sur tout cet ensemble de pièce mal tenue, annonçant une misère morale, d'où, probablement, découlait l'autre...

– Pourquoi se donner du mal ? Tu nous



annonces toujours le grand chambardement. Eh bien ! alors, on aura l'argent des riches, on se coulera du bon temps.

– Ah ! sûr ! dit Isidore en s'écroulant sur une chaise, qui craqua lamentablement. Les bourgeois, on les découdra, je ne te dis que ça, ma vieille ! T'entends, petit ?

– Bien sûr que j'entends ! répondit Achille, qui s'était déjà emparé de plusieurs tranches de saucisson et les avalait gloutonnement.

– Dis donc, te gêne pas ! Pourquoi que tu ne prendrais pas tout, pendant que tu y es ?

– Dame, papa, faut d'abord penser à soi, dans la vie ! riposta le gamin avec le plus déconcertant sérieux. Puisqu'on doit chercher à se donner tous les plaisirs. Moi, j'aime beaucoup le saucisson, je prends tout... et tant pis pour les autres !

Sur ce, allongeant la main, Achille happa ce qui restait de l'objet de ses désirs.

Isidore demeura un moment bouche bée. Puis, se levant soudain, la mine furieuse, le poing levé, il s'avança vers son fils avec un affreux juron.

Mais la main de sa femme se posa brusquement sur son bras.

– Vas-tu pas le battre pour ça ? Il ne fait que pratiquer ce qu'on lui enseigne, cet enfant. Autrefois, on nous apprenait qu'il fallait d'abord penser au prochain avant nous-mêmes, qu'on ne devait pas rechercher rien que son plaisir, et qu'il y avait dans le ciel un bon Dieu qui punissait ou qui récompensait, selon qu'on était mauvais ou bon pour les autres.

– Ah ! oui, le bon Dieu, ricana Achille.

Et, de cette bouche d'enfant, sortit un épouvantable blasphème qui fit tressaillir la mère, en dépit de l'oubli de tous ses devoirs de chrétienne.

– Tais-toi, je ne veux pas entendre ça ici ! cria-t-elle.

– Ben quoi, t'es-t'y une calotine, maintenant ? gouailla Achille.

Isidore, déjà calmé, car ses colères, souvent terribles, étaient en général fort courtes, s'était assis de nouveau près de la table et se coupait un

morceau de pain. Sa voix, qui demeurait maintenant perpétuellement pâteuse, ronchonna :

– Une calotine ! Faudrait voir ça, qu'elle le soit ! Je lui en ferais passer l'envie !

Ernestine se planta devant lui, les bras croisés.

– Je ne suis donc pas libre ? Si ça me disait d'aller à l'église... comme autrefois ?

– Tu recevrais une danse, je ne te dis que ça ! C'est pas pour rien qu'on est arrivé à l'émancipation sociale ! Faut qu'tu marches dans l'train, ma fille, ou gare !

Et un geste significatif acheva la phrase.

– Ah ! oui, l'émancipation sociale !... murmura la femme avec une intraduisible intonation d'ironie amère. Pour ce que j'en connais, jusqu'ici, c'est du joli !

– Ça viendra, ma vieille ! Mais où donc que sont Léonie et Antoine.

– Je crois que les voilà, dit Achille.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à une grande fillette d'une quinzaine d'années, à

la mine hardie, aux cheveux rouges prétentieusement coiffés. Sa jupe, tachée en maints endroits, pendait d'un côté, son corsage de percale rose aurait eu très visiblement besoin d'un lavage, mais le grand col de guipure grossière qui tombait sur les maigres épaules, et les bracelets en toc qui entouraient le poignet bruni, compensaient sans doute amplement, aux yeux de la jeune personne, toutes ces déféctuosités de tenue.

Derrière elle entra un petit garçon de six à sept ans, blond, pâlot, à l'air souffrant, qui portait un petit sac d'écolier, lequel alla, sans plus de façon, rejoindre le cartable d'Achille.

– Tu as encore été traîner en sortant de la fabrique, espèce de feignante ? dit brusquement Ernestine.

La fillette ricana :

– Si on n'est plus libre, maintenant ! Je t'ai prévenue que je rentrerais quand ça me plaît, ainsi c'est inutile de m'embêter quand j'arrive.

Sur ce, cette jeune personne nouveau style

s'attabla... Les autres l'imitèrent, et on n'entendit pendant un moment que le bruit des mâchoires qui fonctionnaient.

De la cour arrivait toujours la voix d'enfant, chantant le cantique : Je suis chrétien.

– Est-elle embêtante, la gosse à Plautin, mâchonna Léonie.

Son regard tomba tout à coup sur son père. Isidore s'était interrompu de manger, il semblait écouter... Et sur ce visage où le vice avait empreint son stigmate dégradant, quelque chose semblait passer soudain, comme un souffle rafraîchissant : souvenir des jours d'enfance, du temps où Isidore Baujoux s'asseyait sur les bancs du catéchisme, souvenir de la première communion, des nombreuses messes servies au bon curé si paternel, des bonnes après-midi passées au patronage, avec M. l'abbé, un grand brun, qui parlait si bien et qui savait fameusement conduire cette turbulente jeunesse...

– Ça t'amuse, papa, d'entendre ces bêtises ?  
ricana Léonie.

Isidore tressaillit un peu ; il murmura, comme continuant une pensée :

– On a connu tout ça, nous autres.

– Ben oui, mais nous on ne le connaît pas, voilà la différence.

– T’es encore un rien clérical, papa ; nous, on est des vrais laïques. Dis donc Achille, si on lui faisait rentrer ses mômeries, à la Louissette ?

Ils s’élançèrent tous deux à la fenêtre. Et là, à pleine gorge, ils entonnèrent l’*Internationale*.

Le cantique s’interrompit. Et la fillette blonde qui chantait à une fenêtre garnie de fleurs, de l’autre côté de la cour, recula un peu, en un instinctif mouvement de répulsion.

Un homme à large carrure, à la longue barbe blonde encadrant un visage énergique et bon, apparut tout à coup derrière elle, et, d’un geste indigné, ferma brusquement la fenêtre.

– Là, ça y est ! dit Léonie d’un ton de triomphe. S’agit de crier plus haut qu’eux, ces calotins, on a vite fait de leur fermer le bec... Plautin était furieux, papa !

– Un sale protégé des curés et des bourgeois ! dit Isidore d'un ton haineux. Et ça fait des embarras, donc !

Dans les yeux d'Ernestine, une lueur d'envie mauvaise brilla.

– Si ça en fait ! Parce qu'ils ont trois sous d'économie devant eux ! Et des grimaces de propreté, donc ! La Plautin astique, astique, que j'en ai mal aux bras de la regarder !

– C'est des faux frères, conclut Isidore, en se versant une large rasade de cidre. Mais on leur fera leur affaire en même temps qu'aux bourgeois, et leurs économies y passeront, tout comme les autres.

## II

Certes, l'intérieur des Plautin pouvait exciter l'envie d'Ernestine Baujoux ! En entrant dans ces pièces, d'une scrupuleuse propreté, où les meubles modestes brillaient toujours, où, souvent, des fleurs cueillies dans les prés par les enfants s'épanouissaient dans les vases gagnés aux loteries, devant le crucifix et la statue de la Vierge, qui occupaient partout la place d'honneur, on sentait qu'ici régnaient une dignité de vie et un esprit chrétien qui devaient singulièrement adoucir aux habitants de ces lieux les inévitables épreuves de l'existence.

L'impression se fortifiait encore à la vue de la maîtresse du logis, petite femme blonde de mine avenante, toujours bien coiffée dès le matin, proprement vêtue, et qui s'entendait fort bien à mener tout son monde, y compris son mari. Celui-ci travaillait à la fabrique de toile Marellier,



et, très estimé des patrons pour l'honnêteté de son caractère, ses habitudes rangées et son courage au travail, gagnait de jolies journées, dont il rapportait intégralement le montant au logis. Grâce aux qualités d'ordre de l'un et de l'autre, ils étaient arrivés, malgré les dépenses occasionnées par leurs quatre enfants, et sans se refuser rien du nécessaire, ni même quelques légitimes plaisirs à l'occasion, à réaliser ces fameuses économies qui exaspéraient les Baujoux.

Les enfants fréquentaient l'école libre, et on les donnait comme modèles à tous pour la politesse de leurs manières, leur bonne tenue et leur gentillesse. L'aîné, Joseph, qui venait d'avoir quatorze ans, travaillait déjà à la fabrique. Ses maîtres, constatant sa vive intelligence, auraient voulu le voir pousser plus loin ses études, le conduire à quelque emploi bureaucratique, peut-être – qui sait ! – le voir arriver à une profession libérale après le passage au lycée, grâce à une bourse que les messieurs Marellier ne demandaient pas mieux d'obtenir par l'intermédiaire d'un parent, recteur d'Académie.

Mais le père s'était refusé à encourager son fils dans cette voie.

– Voyez-vous, nous avons besoin d'ouvriers chrétiens, instruits de leur religion et fermes dans leurs principes, avait-il expliqué à ceux qui s'étonnaient de sa décision. La France se meurt de l'ignorance du peuple. Eh bien ! pour la ressusciter, il faut qu'on lui donne, à ce peuple, non plus la science inutile ou frelatée des écoles officielles, mais celle qui s'appuie sur la religion, et qui en fera vraiment des hommes, au lieu de pauvres machines inconscientes qui suivent le premier agitateur venu et se croient libres parce qu'elles beuglent les phrases creuses de leurs conférenciers et de leurs journaux... Mon ambition, c'est que mon fils soit un apôtre parmi les autres ouvriers, au lieu d'aller grossir les rangs des ratés ou des besogneux dans les carrières libérales. Mais, pour cela aussi, il faut qu'il soit instruit, non seulement dans sa religion, mais encore sur bien d'autres points. C'est pourquoi, l'année prochaine, il ira grossir le petit noyau du Cercle d'études de l'abbé Bourguet.

Lui, André Plautin, étudiait aussi dans les moments de loisir que lui laissait son travail, et plus d'une fois il avait su répondre victorieusement à un de ses camarades ou relever vertement quelque stupide plaisanterie contre la religion. Aussi ne se risquait-on pas beaucoup à discuter avec lui. Mais précisément à cause de cette fermeté de principes et de cette complète absence de respect humain, on l'estimait beaucoup, dans le monde ouvrier, on l'aimait aussi, car on le savait, par expérience, toujours prêt à rendre service... Il n'y avait, pour le détester, que les mauvais ouvriers dans le genre d'Isidore Baujoux, pour lesquels sa parfaite conduite était une condamnation, et les anticléricaux forcenés, dont ce tenant de la religion troublait, par sa seule vue, la liberté de conscience.

Cet après-midi-là, Justine Plautin, assise près de sa fenêtre fleurie, raccommodait un vêtement à son mari. Jamais André n'avait voulu, même avant que Dieu leur envoyât des enfants, que sa femme allât travailler à la fabrique.

– Je préférerais faire des heures doubles, s’il le fallait, pour que tu puisses rester chez nous ! disait-il énergiquement...

Et Justine était toujours demeurée au logis qu’elle soignait avec amour, entretenant et confectionnant tous les vêtements des siens, préparant des plats simples, peu coûteux, mais sains et bien présentés, qui plaisaient également au robuste appétit du père et du fils et à celui, plus difficile, de la petite Louissette, rendue languissante par un peu d’anémie.

Un coup léger fut tout à coup frappé à la porte. Et sur l’invitation qui lui en fut faite par Justine, la visiteuse entra.

C’était une grande fillette d’environ treize ans, une brune charmante, aux grands yeux à la fois doux et énergiques. Sa tenue était fort simple, mais tout, en elle, révélait une extrême distinction de race ou d’éducation.

– Bonjour, madame Plautin ! dit-elle gaiement en s’avançant, la main tendue.

– Mademoiselle Raymonde !... C’est bien

gentil à vous de venir me voir !  
Malheureusement, Louissette n'est pas là.

Tout en parlant, Justine se levait et avançait vers la visiteuse un fauteuil de paille garni de coussins confectionnés par elle avec quelques coupons aux nuances bien choisies.

– Je vous en prie, ne vous dérangez pas ! protesta la fillette. Je viens seulement vous demander un renseignement... Vous savez que, sur la demande de M. le curé, quelques dames de la paroisse ont organisé une œuvre de catéchistes spécialement chargées de rechercher si, dans les milieux hostiles, on ne pourrait, malgré tout, faire quelques recrues parmi les plus jeunes enfants qui n'ont pas trop subi encore l'influence de leur entourage ?

– Oui, je sais, Mademoiselle.

– On a signalé, dans ce cas, le dernier enfant d'un nommé Baujoux. Comme il demeure dans votre maison, ma tante, qui doit aller voir la mère, m'a chargée auparavant de m'informer près de vous s'il y a vraiment quelque chose à tenter de ce côté.

Justine secoua la tête :

– On peut toujours essayer ! Mais c'est du monde qui devient plus mauvais tous les jours, Mademoiselle ! Croiriez-vous que ce matin, en entendant Louissette chanter un cantique, tout en travaillant, les deux aînés se sont mis à la fenêtre et ont hurlé cette horrible Internationale ! André était furieux, et il parlait même de quitter la maison, à cause de l'exemple que donnent ces gens-là. Ce serait dommage, car on n'est pas mal, ici, mais enfin, si c'était pour le bien des enfants, on s'y déciderait tout de même. Et quand on pense, Mademoiselle, qu'Ernestine et moi avons été ensemble sur les bancs du catéchisme ! C'était une bonne fille, alors, mais un peu trop coquette, et qui se laissait vite monter la tête. Quand elle eut épousé Baujoux, elle continua pendant quelque temps à remplir ses devoirs religieux. Lui n'était pas trop mauvais encore, dans ce temps-là, on le voyait même quelquefois à l'église. Puis il se lia avec des socialistes, il assista à de mauvaises conférences, lut de ces tristes journaux qui sont un vrai poison, et, par-dessus le marché, se mit à boire. Alors, ce fut fini

pour lui. Ernestine, excitée par lui, changea aussi d'idées, elle ne mit plus les pieds à l'église, n'y conduisit jamais ses enfants, laissa le désordre et une quasi-misère s'introduire chez elle. Si vous voyiez ce qu'elle est mal tenue, la pauvre ! Et ses enfants ! les aînés sont déjà des vauriens, le petit seul paraît encore gentil. Mais je crois qu'il n'est pas d'une fameuse santé. Enfin, M<sup>lle</sup> Dalrey peut voir tout de même, Mademoiselle Raymonde ; ça ne coûte pas beaucoup d'essayer, et si on pouvait lui faire un peu de bien, à ce petit... Quoique, dans un milieu pareil !... Enfin, tout de même, quand on a un peu entendu parler du bon Dieu dans son enfance, il me semble qu'on doit y penser plus facilement lorsqu'arrive le moment de la mort.

– Oh ! certainement ! dit Raymonde en se levant. Je vais dire tout cela à ma tante, et il est probable qu'elle ira voir votre voisine. Maintenant, je me sauve, car elle m'attend. Bonjour à Louissette, n'est-ce pas, Madame Plautin ?

Et, serrant gentiment la main de Justine, elle

s'en alla, reconduite jusqu'à la porte par son hôtesse.

Comme, après avoir traversé la cour, elle passait dans le couloir de sortie du corps de bâtiment faisant face à celui où habitaient les Plautin, elle se croisa avec Léonie Baujoux. La jeune ouvrière la toisa d'un regard mauvais et envieux, et marmotta tout en se dirigeant vers l'escalier :

– C'est une amie des filles au patron, la petite-cousine du vieux grigou de la Bercière. Sale graine de bourgeoise, va !

Raymonde avait remarqué le coup d'œil, et son cœur en fut péniblement serré. Si jeune qu'elle fût, elle était déjà excessivement charitable, portée à aimer les êtres les plus misérables, de corps ou d'âme ; mais la haine d'autrui, de ceux-là même qu'elle aimait et eût tant souhaité soulager, lui causait une véritable souffrance.

Pourtant, il lui avait déjà été donné de l'éprouver plusieurs fois, dans les visites de charité où l'emmenait tante Mathilde. En certains



milieux ouvriers, une hostilité sourde régnait, fruit des « doctrines de paix » prêchées par les apôtres de l'anarchie et de l'irréligion.

Raymonde rejoignit sa tante qui causait dans la rue avec une de ses protégées. M<sup>lle</sup> Mathilde Dalrey, petite femme blonde à l'air doux et effacé, était fort aimée des humbles, qui connaissaient bien son dévouement et sa bonté, et en abusaient même parfois.

L'entretien terminé, Raymonde prit le bras de sa tante, et toutes deux se dirigèrent vers le logis. Raymonde, chemin faisant, raconta ce qu'elle avait appris de Justine Plautin, et M<sup>lle</sup> Mathilde décida qu'elle tenterait l'épreuve chez la femme Baujoux.

Bientôt, elles arrivèrent à l'extrémité de l'avenue Victor-Hugo, l'unique avenue de la jolie petite cité normande de Palerville. Là s'élevaient des villas de belle apparence. Mais tout au bout, faisant tache sur cet ensemble très moderne, se dressait un vieux pignon qui avait bénéficié, pour rester debout quand même, de la chance de se trouver juste à l'alignement. Sur les murs

décépits et zébrés de larges traînées noirâtres, un peu de lierre grimpait, une aristoloche essayait timidement de s'émanciper, vite réfrénée par la main impitoyable du maître de céans qui n'aimait pas la verdure, « ce nid à insectes ».

Cette demeure s'appelait la Bercière. Depuis des siècles, elle appartenait à la famille d'Erquoy. Le propriétaire actuel, M. Albéric d'Erquoy, un célibataire d'une soixantaine d'années, y vivait seul avec un vieux domestique à moitié sourd. On l'appelait « l'ours de la Bercière », ou bien encore « l'avare », et ces deux surnoms lui convenaient parfaitement, il faut le reconnaître. Bien qu'on l'assurât millionnaire, il portait des vêtements élimés, ne s'accordait qu'une maigre nourriture et refusait toujours son obole pour les œuvres de bienfaisance. On le voyait rarement hors de son logis. Il s'occupait d'études scientifiques, et n'avait de relations – encore étaient-elles espacées et peu intimes – qu'avec un vieil ingénieur retraité et un châtelain voisin de Palerville, tous deux savants comme lui.

Cependant, M. d'Erquoy avait de la famille.

D'abord le fils d'un de ses cousins germains, Paul d'Erquoy, qui occupait un poste élevé dans un ministère, bien qu'il eût à peine trente ans ; puis Danielle d'Erquoy, fille d'un autre cousin au même degré, qu'il avait naguère presque reniée lorsqu'elle s'était obstinée à épouser, malgré lui, le riche industriel Raymond Dalrey. Peu après, M<sup>me</sup> Dalrey, veuve et ruinée, était venue le supplier de l'aider. Après l'avoir accablée de reproches, il avait déclaré :

– Je dois au nom que vous avez porté de ne pas vous laisser dans la misère. Vous habiterez donc le pavillon, et je vous ferai une pension suffisante pour votre entretien et celui de votre fille... Mais ne vous figurez pas pour cela que je vous ai pardonnée, Danielle, car je vous déclare que je n'oublierai jamais votre insoumission et votre mésalliance.

En outre, M. d'Erquoy avait une cousine un peu éloignée, du côté maternel celle-là, mariée au comte de Montanes, et qu'il ne voyait jamais. Ceux qui l'avaient connu un peu autrefois racontaient qu'Albéric d'Erquoy, jeune homme,

avait profondément aimé la blonde Colette, mais que celle-ci lui avait préféré le brillant Guy de Montanes. C'était depuis lors, assurait-on encore, qu'il s'était peu à peu enfoncé dans la misanthropie et s'était complètement desséché le cœur, qu'il n'avait jamais eu du reste bien tendre pour les infortunes d'autrui.

Chaque année, Paul d'Erquoy, qui possédait une petite propriété à Palerville, venait y passer une quinzaine, et en profitait pour faire quelques visites à son parent, sans paraître s'apercevoir de l'accueil plus que froid qui lui était fait. M. d'Erquoy lui en voulait de ses idées politiques avancées, et ne se gênait pas pour le lui faire sentir.

Quant à M<sup>me</sup> Dalrey, bien qu'habitant le petit bâtiment dénommé le pavillon qui s'élevait dans le jardin de la Bercière, à cinquante mètres du logis principal, elle ne voyait pas son parent plus de trois fois par an. M. Albéric d'Erquoy avait la rancune tenace et savait montrer clairement qu'il ne pardonnait pas. Pour sa petite-cousine, il avait déclaré inutile de faire sa connaissance, et c'est à

peine s'il répondait par un signe de tête au salut poli de Raymonde lorsque, par grand hasard, elle le rencontrait.

Cette après-midi-là, comme M<sup>lle</sup> Dalrey et sa nièce arrivaient près de la Bercière, la porte du vieux logis s'ouvrit, livrant passage à un homme jeune et bien mis, qui les salua froidement au passage.

– Il a une drôle de tête, aujourd'hui, M. Paul d'Erquoy ! fit observer M<sup>lle</sup> Mathilde. On le dirait en colère.

– Oui, c'est vrai, tante ; mais ce n'est pas une colère comme chez les autres. Chez lui, tout est froid.

– Ce n'en est pas meilleur. J'avoue qu'il ne me plaît guère.

– Et à moi non plus ! dit spontanément Raymonde. Je suis contente qu'il ne nous fasse jamais qu'une seule visite pendant ses séjours ici.

M<sup>lle</sup> Mathilde ayant ouvert une petite porte percée dans le vieux mur de clôture, elles se trouvèrent dans le jardin envahi par une folle

végétation, car M. d'Erquoy dédaignait de le faire entretenir. Au milieu des arbres s'élevait un vieux petit pavillon menaçant ruine. C'était là la demeure où vivaient M<sup>me</sup> Dalrey, sa fille et la sœur de son mari, qui les avait suivies et mettait dans la communauté ses petites rentes, seul reste de sa part de fortune abandonnée généreusement pour solder tous les créanciers de son frère.

Dans la sombre petite salle à manger, M<sup>me</sup> Dalrey cousait, non sans pousser force soupirs. À cette femme qui avait joui d'une grande fortune et de tous les plaisirs mondains, l'existence actuelle semblait intolérable. Trop peu profondément chrétienne pour se résigner courageusement à la volonté divine, elle récriminait sans cesse, aigrissant encore un caractère naturellement peu facile et rendant parfois la vie assez dure à sa belle-sœur et à sa fille.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle sèchement. Pendant que vous courez chez vos pauvres, je suis seule à me morfondre ici. Heureusement que mon cousin Paul est venu quelques instants.

– Encore ? Qu'est-ce qui lui prend, cette année ? dit M<sup>lle</sup> Mathilde d'un ton surpris. Mais quand donc est-il venu ? Comme nous arrivions, il sortait de chez son oncle.

– Oui, il m'a dit qu'il y allait en sortant d'ici. Mais il y est resté bien peu de temps, en ce cas ! Il est vrai que l'oncle Albéric est si peu causant !

Elle demeura un moment silencieuse, faisant machinalement tourner entre ses doigts son aiguille.

– Paul a été très aimable, aujourd'hui ! dit-elle enfin, comme continuant tout haut sa pensée. C'est un homme intelligent et il est fort bien de sa personne.

– Cela dépend des goûts ! dit M<sup>lle</sup> Mathilde tout en enlevant son chapeau. Pour ma part, je le trouve trop raide, et aussi beaucoup trop infatué de lui-même... Quant à être intelligent, je vous le concède. Mais ses opinions politiques, et surtout ses idées antireligieuses ne sont pas pour nous le rendre sympathique.

M<sup>me</sup> Dalrey leva légèrement les épaules.

– Quelle exagération, ma pauvre Mathilde ! Si vous l'aviez entendu causer tout à l'heure, vous auriez vu qu'il professait au contraire des principes de large tolérance. Vraiment, vous devriez tâcher de vous guérir de cette étroitesse d'esprit.

Et, avec une moue de dédain, M<sup>me</sup> Dalrey se remit à son ouvrage, tandis que M<sup>lle</sup> Mathilde s'en allait vaquer aux préparatifs du dîner.



### III

– Non, non, et non !

Et, pour ponctuer cette dénégation, Isidore Baujoux assena un formidable coup de poing sur la vieille table qui gémit lamentablement.

– C'est compris, hein ?

Mais le pli d'obstination qui se creusait au front d'Ernestine ne s'effaça pas.

– Non, ce n'est pas compris. Qu'est-ce que ça te fait qu'Antoine apprenne le catéchisme ?

– Ça fait que je ne veux pas, là !... Et je n'ai pas d'explications à te donner ! Je suis le maître...

Elle eut un énergique haussement d'épaules et ricana :

– Le maître ! Il ne doit plus y en avoir, de maîtres, à ce que vous racontez tous ! Et j'ai mis dans ma tête que le petit ferait sa Première Communion.

– Eh bien ! cette idée-là en partira, de ta tête, ma vieille ! Ah ! elle t'a bien entortillée, cette espèce de dévote ! Heureusement que Léonie m'a prévenu de vos machinations ! Si jamais Antoine apprend un mot de catéchisme, eh bien ! tu auras affaire à moi, tu peux y compter !

Une lueur mauvaise brillait dans son regard d'alcoolique, sa physionomie prenait une expression brutale vraiment effrayante. Mais la femme, aigrie et sourdement lasse de tout, s'exaspérait devant cette opposition...

– Il apprendra le catéchisme, parce que je le veux ! Oui, je veux, je veux ! dit-elle en le défiant.

– Ah ! tu veux ! Tiens, veux-tu ça aussi ?

Son poing s'étendit, la frappa en pleine figure. Elle chancela et s'abattit sur le plancher en jetant un gémissement.

– Fais-lui apprendre son catéchisme maintenant, espèce de calotine ! ricana-t-il.

Et il sortit de la chambre en faisant claquer la porte.

Un long moment, Ernestine demeura immobile, les yeux clos. Puis ses paupières se soulevèrent, elle fit un effort pour se dresser sur son séant et y parvint avec l'aide d'une chaise qui se trouvait près d'elle. Alors, avec un coin de son tablier, elle étancha le sang qui coulait de ses narines tuméfiées.

C'était là un accident fréquent dans son existence, depuis deux ans surtout que l'alcoolisme avait fait chez Isidore de grands progrès. En général, ces brutalités se produisaient lorsque, sortant sous une influence quelconque de sa morne apathie, Ernestine s'avisait de le contrecarrer en face, par une sorte de bravade, née sans doute de la révolte latente en elle, de la sourde rancune qui croissait en son âme dépouillée, par l'exemple et les conseils de Baujoux, de ses croyances et de ses espérances chrétiennes.

Lorsque, quelques jours auparavant, M<sup>lle</sup> Dalrey était venue lui demander d'envoyer son petit Antoine au catéchisme, elle avait commencé par accueillir fort mal la visiteuse. Mais celle-ci

ne se décourageait pas facilement, et peu à peu elle avait réussi à adoucir l'humeur farouche de la femme Baujoux, si bien qu'en s'en allant, après une discussion assez longue, elle emportait la promesse qu'Antoine irait se présenter la semaine suivante à M. le curé.

Cette promesse, Ernestine était résolue à la tenir, tout au fond de cette âme obscurcie s'agitaient de sourds remords. Puis, elle voyait de mieux en mieux, chaque jour, le résultat de l'éducation donnée à ses aînés. À l'âge d'Antoine, Achille était un gentil enfant, très facile à diriger ; Léonie, une petite fille caressante et d'intelligence très vive, mais de caractère un peu volontaire, sans méchanceté pourtant. D'où venait donc que peu à peu Achille se transformait en un gamin gouailleur et mauvais, levant sans hésiter la main sur sa mère et ayant sans cesse à la bouche des blasphèmes ou d'ignobles propos ? Pourquoi Léonie était-elle devenue cette fillette effrontée et insolente que rien n'aurait pu faire rougir, et qui n'avait que des gros mots à répondre aux rares observations que s'avisait parfois de lui faire sa mère ?

Pouvait-elle, loyalement, le leur reprocher, puisqu'elle n'avait rien tenté pour leur donner l'éducation morale qui, seule, leur aurait permis de vaincre les instincts mauvais, puisqu'elle les avait laissés pousser au hasard de ces instincts, sans les instruire sur leur origine, sur leur destinée, sur leurs devoirs envers leur Créateur ? Les enfants sont des plantes que l'éducateur courbe à son gré. Et quels éducateurs avait-elle donnés aux siens ? Pour Léonie, M<sup>lle</sup> Daubier, l'institutrice, une pauvre femme point mauvaise, mais tremblant toujours sous la crainte du renvoi, et tellement hypnotisée par la « neutralité scolaire » qu'elle avait une migraine chaque fois que, par hasard, le nom de Dieu se rencontrait dans un des livres classiques où il avait échappé à l'œil anticlérique de ces messieurs de l'Université. Pour Achille, un sectaire violent et haineux, jouisseur, mange-curés acharné, et n'éprouvant aucune vergogne à falsifier abominablement l'histoire pour montrer à ses élèves une Église catholique complice ou instigatrice de tous les crimes qui se sont commis dans le monde.

Comment de petites âmes d'enfants

résisteraient-elles au poison ainsi distillé en elles, sans parler de tous les dangers, de toutes les tentations que l'abaissement constant de la moralité leur offre au-dehors ?... Sans parler aussi des exemples qui, trop souvent, les attendent au logis.

Ernestine sentait confusément tout cela, et c'est pourquoi elle avait fini par céder aux sollicitations de M<sup>lle</sup> Dalrey, dans l'espoir qu'elle pourrait éviter qu'Antoine devînt un mauvais sujet comme les autres.

Mais Léonie, on ne sait comment, avait eu vent du projet, et, méchamment, l'avait appris à son père, ce qui avait motivé la scène de tout à l'heure.

Toujours s'aidant de la chaise, Ernestine se releva. Sur son visage meurtri se lisaient une sourde irritation et une résolution obstinée.

– Si, il l'apprendra ! murmura-t-elle d'un ton de défi.

Elle versa de l'eau dans une cuvette sale et ébréchée, se lava le visage pour faire disparaître

les traces de la brutalité de son mari. Puis, ayant pris quelques sous dans un tiroir, elle jeta un fichu sur sa tête et descendit.

– Où que vous allez comme ça si vite, la Baujoux ? lui demanda une voisine qu'elle croisa dans le couloir.

– Chercher un catéchisme pour le petit ! répondit-elle triomphalement.

L'autre la regarda d'un air un peu ébahi et s'en alla en murmurant :

– Ah bien ! c'est-y qu'ils vont se convertir, maintenant ? Ça ne serait pas malheureux, car c'est des gens, vrai !

Le soir, quand Antoine revint de l'école, sa mère lui mit entre les mains un petit livre évidemment acheté chez quelque revendeuse, car la couverture était tachée et les bouts écornés.

– Tiens, faudra que tu commences à apprendre ça, Antoine. Et demain, j'irai te conduire à M. le curé pour tu ailles au catéchisme.

Près de la fenêtre, Léonie raccommodait, à l'aide d'épingles, sa jupe complètement arrachée

au cours d'une dispute avec deux de ses compagnes de la fabrique. En entendant parler ainsi sa mère, elle leva les yeux et ricana :

– Ah ! bien, tu y tiens, à ce qu'il paraît ! Mais tu verras la danse que le père te donnera, quand il saura ça !

– Ça te regarde-t-il, espèce de rien du tout ? dit brusquement Ernestine. Essaie un peu d'aller encore rapporter au père, et c'est toi qui l'auras, la danse, mauvaise fille !

Léonie se redressa, arrogante, une lueur mauvaise au fond de ses yeux bleus...

– Faudrait voir ! Si tu crois que je me laisserais faire ! Ah ! mais, on n'est pas un chiffon, tout de même !

Ernestine leva les épaules et s'en alla dans la pièce voisine secouer un peu les lits qui n'avaient pas été faits depuis une dizaine de jours. Elle savait, par expérience, qu'elle n'avait jamais le dernier mot avec son aînée. Et elle n'ignorait pas non plus que le premier acte de Léonie quand son père rentrerait serait de lui raconter l'achat du



catéchisme.

Mais Ernestine, trop souvent molle et insouciant, avait des périodes d'obstination dont la perspective même des violences d'Isidore n'avait pas raison. Certes, la visite de M<sup>lle</sup> Dalrey avait remué quelque chose au fond de son âme enlisée dans l'indifférence, mais peut-être la bonne demoiselle aurait-elle eu encore à revenir à la charge si Ernestine ne s'était heurtée aussitôt, par suite des racontars de Léonie, à la brutale défense de son mari. Par bravade, par un sourd désir de narguer la volonté de celui qu'elle ne se gênait pas pour appeler en public « cette brute d'Isidore », elle avait résolu de mettre aussitôt à exécution son dessein, coûte que coûte. Et, d'avance, le pli d'obstination se creusait sur son front, en prévision de la lutte qui s'engagerait ce soir.

Mais les heures s'écoulèrent, la nuit passa, et Isidore n'apparut pas.

Ernestine ne s'en étonna guère. Plus d'une fois, étant ivre, il avait couché dehors, on ne savait où. Quant à s'en inquiéter ! Il y avait

longtemps que l'affection qu'elle avait eue pour lui, les premiers temps de leur mariage, avait sombré dans l'indifférence, une indifférence qui semblait par instants se changer en une rancune amère.

Au matin, Léonie partit pour la fabrique, les deux garçons pour l'école et Ernestine, après un semblant de ménage, s'en alla, en traînant des savates éculées, chercher de quoi déjeuner à la charcuterie, grande ressource de sa paresse.

Il y avait un certain mouvement dans la rue, généralement peu animée à cette heure, qui était celle du travail pour tous, dans ce quartier ouvrier. Les ménagères s'accostaient, s'interrogeaient avec vivacité. Et, à la vue d'Ernestine, elles chuchotèrent de plus belle, en la regardant.

La femme Baujoux s'en aperçut vite, et songea :

— Tiens, qu'est-ce que j'ai donc de particulier ?

La charcuterie était à cinq minutes de chez

elle. Sur le seuil, le patron discourait avec une vieille femme, une ravaudeuse du nom de Catherine Souliot. Elle faisait de grands gestes, roulait des yeux pleins d'horreur.

– Ah ! mais là voilà, la Baujoux ! s'exclama-t-elle tout à coup, en s'interrompant au milieu d'une phrase.

– Eh bien ! quoi ? demanda Ernestine. Qu'est-ce qu'il y a donc, ce matin ?

– Y a... y a...

Le charcutier, un petit homme maigre, à mine peu avenante, lança :

– Eh bien ! il y a que le vieil avare de la Bercière a été assassiné cette nuit.

– Ah ! par exemple !

En dépit de son apathie, elle s'intéressait à ce fait divers, qui avait pour théâtre la petite ville.

– Comment ça ? A-t-on pris l'assassin ?

– Dame, oui, et ça n'a pas été difficile, vu qu'il dormait sur le plancher, au milieu de la chambre de sa victime.

– Il dormait ?... Ça c'est trop fort !

– Mais oui... Probable qu'il était ivre-mort...

Le charcutier s'interrompit. Mais Ernestine, toute à sa curiosité, ne remarqua pas le singulier regard dont il l'enveloppait, ni la mine bizarre de Catherine.

– Est-ce quelqu'un d'ici ? interrogea-t-elle.

– Mais oui ! dit la vieille femme. Quelqu'un de connu, même...

– Qui ça donc ?

Et, tout à coup, leur air embarrassé la frappa.

– Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ça ?... Dites-moi qui c'est.

Brusquement, une angoisse surgissait en elle.

– Eh bien ! oui, ma pauvre, c'est ton mari ! dit sans ambages Catherine.

– Mon... mari ?

Elle les regardait tour à tour, l'air stupide.

– Oui, c'est bien lui que le vieux domestique de la Bercière a trouvé ce matin dormant par terre

dans la chambre de son maître, expliqua complaisamment Catherine. Il avait près de lui son couteau tout sanglant. Et M. d'Erquoy était sur son lit, avec plusieurs blessures par où tout son sang s'en était allé.

– C'est... c'est Isidore qui a fait ça ? balbutia Ernestine.

– Il n'y a pas de doute ! dit doctoralement le charcutier. On l'a pris sur le fait. Impossible de nier !

Ernestine s'agrippa à la devanture de la charcuterie. Il lui semblait soudain que tout tournait autour d'elle.

– Allons, viens ! dit la vieille ravaudeuse avec une brusque compassion, en lui saisissant le bras. Tu seras mieux chez toi.

Elle se laissa emmener, presque inconsciente. On la regardait beaucoup, mais elle ne voyait plus rien. Quand elle fut chez elle, elle se laissa machinalement choir sur une chaise, en croisant sur sa vieille jupe ses mains tremblantes.

– Faut pas te faire trop de tracas, vois-tu, dit

Catherine. Il était ivre, on l'acquittera, ou bien il n'aura qu'une peine pas bien forte.

Ernestine ne parut pas l'entendre. Un peu effrayée de la fixité de son regard, la vieille femme demanda :

– As-tu besoin de quelque chose ? Je vais aller te chercher un peu de tisane, et je t'en ferai pour te remettre.

– Non, rien !... Allez-vous-en ! dit-elle d'une voix étranglée.

– Eh ! ma pauvre, comme tu voudras ! Mais ne va pas te tourner la tête avec ça, tu n'en serais pas plus avancée.

Quand Catherine eut disparu, Ernestine prit son front à deux mains, et sa voix rauque murmura :

– Assassin !... assassin !... Et nos parents étaient d'honnêtes gens, pourtant !... Oh ! le misérable !

## IV

Il régnait un bel émoi, ce matin-là, dans le petit pavillon de la Bercière. M<sup>me</sup> Dalrey, à la nouvelle du crime que lui avait rapportée sa belle-sœur en revenant de la messe, s'était pâmée d'horreur, et maintenant encore, elle demeurait toute tremblante, enfouie dans son fauteuil, ne bougeant que pour boire, sur les instances de Raymonde, l'infusion de feuilles d'oranger que la fillette lui avait préparée.

M<sup>lle</sup> Mathilde, plus énergique, ayant secoué la première impression de terreur causée par ce crime perpétré si près de leur demeure, avait été quérir quelques détails. Quand elle reparut, sa belle-sœur l'interrogea avidement :

– Eh bien ?... Est-il vraiment mort ?... La justice est-elle venue ?

– Oh ! pour mort, il l'est bien, le pauvre homme ! répondit M<sup>lle</sup> Mathilde avec tristesse. Il

a reçu cinq ou six coups de couteau, dont un en plein poumon... La justice est arrivée... Et savez-vous ce qu'on a constaté ? L'assassin avait été endormi à l'aide de chloroforme !

– Du chloroforme !... Mais alors, il a un complice ?

– C'est évident. Quand il sera réveillé, il parlera peut-être.

– Quel malheur ! Seigneur ! Quelle chose épouvantable ! gémit M<sup>me</sup> Dalrey. Mais aussi, c'est la faute de ce pauvre oncle ! S'il n'avait pas été si avare, il n'y aurait pas eu tant de gens pour lui en vouloir,

– Les mauvais sujets s'attaquent à n'importe qui, ma chère amie. Mais il est évident que les avares excitent encore davantage la haine et les convoitises. Enfin, ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que ce malheureux s'en est allé devant son Juge sans, une absolution. Il va falloir faire dire des messes pour lui, Danielle.

– Des messes... oui, certainement, dit sans élan M<sup>me</sup> Dalrey. Mais dites-moi donc, on a volé,



naturellement ?

– Oui, le secrétaire a été fracturé et on a trouvé des valeurs dans les poches de ce Baujoux – un millier de francs, je crois.

– Mais l'autre ?... le complice ?... On n'a pas idée ?...

– Jusqu'ici, non. Mais on procède, en ce moment, aux constatations... Je retournerai aux nouvelles plus tard.

– Savez-vous si Paul d'Erquoy a été prévenu ?

– Il était là tout à l'heure et m'a dit qu'il viendrait vous voir cet après-midi.

Peu à peu, la première émotion de M<sup>me</sup> Dalrey se calma. Ce n'avait été qu'une très forte impression nerveuse, car elle n'était pas d'une nature très sensible, et n'éprouvait aucune affection pour son oncle, qui n'avait rien fait, du reste, pour exciter ce sentiment. Maintenant, une seule idée dominait tout pour elle : M. d'Erquoy avait-il fait un testament ? Et, en ce cas, que reviendrait-il de sa fortune à sa nièce ?

Paul d'Erquoy arriva vers 4 heures de l'après-

midi. Son pâle visage, que terminait une légère barbe blonde en pointe, avait une teinte terreuse, et les rides qui se creusaient déjà au coin des paupières semblaient s'être accentuées aujourd'hui.

M<sup>me</sup> Dalrey l'interrogea aussitôt avec vivacité. La justice avait-elle découvert quelque chose ?... L'assassin avait-il parlé ?

Paul d'Erquoy répondit brièvement. Le Dr Balmier avait réveillé Baujoux, mais celui-ci n'avait pas encore recouvré sa lucidité. Du complice présumé, on n'avait aucune idée...

– Mais comment a-t-on pénétré dans la maison ? interrogea M<sup>me</sup> Dalrey.

– En escaladant le mur, et en ouvrant ensuite, à l'aide de fausses clés, une porte donnant sur le jardin, ainsi que viennent de le constater les magistrats.

– Mais on n'a pas trouvé de traces de pas ?

– Aucune, sauf la foulure de l'herbe des allées qui ne peut donner aucun indice.

– Quelle aventure !... Quelle terrible aventure !

murmura M<sup>me</sup> Dalrey. Ce malheureux oncle !... Si peu que nous ayons eu à nous louer de lui, c'est affreux de penser à cela !

– Oui, réellement affreux ! dit Paul d'un ton où passait un fort frémissement.

– J'espère bien qu'on va trouver le complice, et qu'on les punira comme il faut tous les deux, s'écria Raymonde.

Le terrible événement l'avait fort agitée ; à tout instant elle sortait dans le jardin, s'approchait de la maison, espérant surprendre quelque nouvelle... Et, dans ses beaux yeux bruns, un peu de fièvre brillait, avec, tour à tour, une expression d'horreur ou de pitié, selon qu'elle songeait aux assassins ou à la victime.

– C'est à souhaiter, car vraiment les attentats de tout genre se multiplient dans la France entière ! dit M<sup>lle</sup> Mathilde. Mais voilà, la guillotine ne fonctionne plus guère, et les travaux forcés sont si peu... forcés !... Vous partez, Monsieur !

Paul d'Erquoy se levait, en effet.

– Oui, il faut que je rentre chez moi. Je suis en l’air depuis ce matin... Et puis, je dois avouer que cet événement m’a péniblement émotionné, et que j’ai besoin de me remettre un peu.

– Oui, il est vrai que vous avez la mine défaite, dit M<sup>me</sup> Dalrey. Je ne vous retiens donc pas, mon cousin. Mais revenez me voir demain, tenez-nous au courant. Moi, j’ai bras et jambes cassés...

Elle s’interrompt, hésita un moment, puis demanda enfin :

– Dites-moi, Paul, savez-vous si... si l’oncle avait fait un testament ?

Les longues paupières de M. d’Erquoy s’abaissèrent un instant sur ses yeux gris, froids et impénétrables.

– Je ne sais, mon oncle ne m’en a jamais parlé.

Elle hésita encore, puis reprit, à mi-voix :

– C’est que, s’il n’y en avait pas... ce serait-nous...

– Évidemment, nous sommes les héritiers directs, dit Paul avec une tranquille froideur.

Nous saurons cela dans quelques jours. En tout cas, demain, je viendrai vous tenir au courant de ce qui se présentera de nouveau, comme vous venez de me le demander.

Le lendemain, Baujoux, qui ne se trouvait plus sous l'influence du chloroforme, fut interrogé. Mais il fut impossible de rien tirer de lui.

– Je ne me rappelle pas... Je ne sais pas comment j'étais là... Je n'ai tué personne.

– Ce couteau n'est-il pas à vous ? demanda le juge en lui montrant la pièce à conviction.

Baujoux l'examina et dit carrément :

– Non, je n'ai jamais eu un couteau comme ça.

– Mais qu'avez-vous fait en sortant du cabaret des *Bons amis*, dans un état d'ivresse que certifient les témoignages du patron et de ceux qui étaient là ?

L'inculpé passa la main sur son front, parut chercher un moment...

– Je ne me rappelle pas...

– Comment expliquez-vous que l'on vous ait

trouvé au matin dans la chambre de M. d'Erquoy, près du lit de la victime, avec ce couteau sanglant à côté de vous ?

– Je ne comprends pas... Je ne me rappelle rien... dit-il d'un air abruti.

– Qui vous a aidé à commettre ce meurtre ?

– Il n'y a pas de meurtre... Je n'ai pas tué...

Il fut impossible de le sortir de là, d'obtenir le moindre indice sur le complice présumé. Était-ce réelle absence de mémoire, ou simulation seulement ? Les magistrats espéraient que ce point s'éclaircirait peu à peu.

En tout cas, ce qui paraissait certain, c'est qu'Isidore Baujoux n'avait été qu'un instrument entre les mains d'un autre.

Un instant, le juge d'instruction conçut un léger soupçon devant l'air bizarre d'un des témoins, le vieux Julien, domestique de la victime. Il fallut lui tirer mot par mot les renseignements sur l'existence habituelle de M. d'Erquoy, sur les personnes qu'il voyait, sur les inimitiés qu'il avait pu s'attirer. Mais comme il

était aux trois quarts sourd, et passait dans le quartier pour à moitié idiot, on n'attachait pas davantage d'importance à son attitude.

De ses réponses, il ressortait cependant ceci : jamais, à sa connaissance, M. d'Erquoy n'avait eu le moindre rapport avec Isidore Baujoux.

Quant à l'inculpé, les témoins cités s'accordèrent à le déclarer un ivrogne fieffé, brutal et querelleur, et se laissant aller, dans ses crises d'alcoolisme, à d'horribles menaces de mort contre les patrons et les capitalistes.

Quatre jours après le crime eurent lieu les funérailles de M. Albéric d'Erquoy. On vit, à cette occasion, arriver à Palerville la comtesse de Montanes et son fils, le jeune comte Ogier. M<sup>me</sup> de Montanes était veuve depuis deux ans et habitait, pendant une partie de l'année, avec ses trois enfants, le superbe château de Salvicourt, à dix kilomètres de Palerville.

On la connaissait fort peu dans la petite ville, où elle ne venait presque jamais. Aussi, au cours de la funèbre cérémonie, regarda-t-on avec curiosité cette jolie femme blonde, qui ne

paraissait certes pas l'âge qu'elle devait avoir, et son fils, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, svelte, blond, fort distingué, et de mine très sympathique, avec son visage sérieux et ses grands yeux bruns pleins de loyauté et de très vive intelligence.

En sortant du cimetière, tous deux se joignirent aux Dalrey et à Paul d'Erquoy. M<sup>me</sup> Dalrey avait connu un peu autrefois la comtesse, au temps où celle-ci n'était que Colette de Seillans. Depuis lors, elle n'avait plus eu occasion de la revoir, car, par suite de sa mésalliance, Danielle d'Erquoy avait changé de relations.

Mais M<sup>me</sup> de Montanes se montra néanmoins fort aimable, regrettant, dit-elle gracieusement, que les rapports d'autrefois ne se fussent pas renoués plus tôt.

En revanche, elle fut très froide pour Paul d'Erquoy, dont les idées politiques – et peut-être aussi la physionomie – ne lui étaient pas sympathiques.

– Alors, on n'a pas trouvé de testament ? dit-



elle au bout d'un moment de conversation. C'est donc vous, Madame, et vous, Monsieur d'Erquoy, qui vous partagerez la fortune du pauvre homme ?

– Mais, oui, paraît-il, dit M<sup>me</sup> Dalrey sans pouvoir éteindre la lueur d'allégresse qui brillait soudain dans son regard.

– J'en suis heureuse pour vous... Et sait-on à combien se monte cette succession ?

– Non, on l'ignore. L'oncle Albéric ne confiait ses affaires à personne ; il n'avait pas de notaire. Et, jusqu'ici, on n'a même pas trouvé de valeurs – en dehors de celles saisies sur l'assassin – ni d'indication permettant de découvrir où elles se trouvent placées.

– Mais alors ?... cette fortune existe-t-elle ?

– Mon oncle était déjà millionnaire lorsqu'il commença à mener cette existence de misanthrope, intervint Paul d'Erquoy. Depuis, il ne dépensait pour ainsi dire rien. Il y a donc tout lieu de penser que cette fortune s'est augmentée.

– À moins qu'il n'ait fait des dons que vous

ignorez ? fit observer Ogier de Montanes.

– Des dons, lui ! s'exclama M<sup>me</sup> Dalrey. On voit bien que vous ne le connaissiez pas, Monsieur !

M<sup>lle</sup> Mathilde, qui était restée jusque-là silencieuse, hocha la tête.

– Qui sait ! Je ne serais peut-être pas éloignée d'avoir la même idée que M. de Montanes. Le pauvre M. d'Erquoy était un original, et il a pu fort bien se donner le plaisir de dépouiller par avance ses héritiers. Ce n'est absolument qu'une supposition, ma chère amie ! se hâta-t-elle d'ajouter en voyant l'expression d'angoisse qui traversait le regard de sa belle-sœur.

– En tout cas, il n'a probablement pas donné tout, ajouta la comtesse. Mais nous vous retenons là debout, et nous retardons votre déjeuner. Nous allons vous dire au revoir pour aller nous-mêmes nous restaurer un peu à l'hôtel, avant de reprendre la route de Salvicourt.

M<sup>lle</sup> Dalrey échangea un regard avec sa belle-sœur. Celle-ci, visiblement hésitante, dit enfin :

– Si vous vouliez venir, tous deux, partager notre déjeuner ? Il sera très simple, je vous prévient.

– Nous ne voudrions certes pas vous déranger ainsi, protesta M<sup>me</sup> de Montanes.

– Vous ne nous dérangeriez pas, dit aimablement M<sup>lle</sup> Mathilde, et nous serions heureuses de vous voir chez nous, si vous voulez bien vous contenter de notre modeste ordinaire.

– Oh ! avec le plus grand plaisir ! j'accepte, chère mademoiselle ! dit M<sup>me</sup> de Montanes, avec cette grâce qui la rendait si séduisante.

– Et vous, Paul ? demanda M<sup>me</sup> Dalrey.

Il hésita un moment, puis répondit :

– À mon grand regret, je ne le puis, ma cousine. Une affaire m'appelle chez moi.

– Alors, venez un de ces jours, quand vous voudrez, dit M<sup>me</sup> Dalrey en lui tendant la main, avec une expression de prière dans ses yeux bleus demeurés fort beaux.

– Je serai très heureux de profiter de l'invitation, ma cousine, répondit-il en

s'inclinant.

Pendant ces quatre jours, il était apparu chaque après-midi au pavillon, sous prétexte de donner des nouvelles. Il se montrait extrêmement aimable, pour M<sup>me</sup> Dalrey surtout, et celle-ci éprouvait visiblement un grand plaisir de ces visites. M<sup>lle</sup> Mathilde, qui n'était point sotte, et qui connaissait fort bien la nature romanesque, la cervelle vide et les visées ambitieuses de sa belle-sœur, avait compris bien vite le but poursuivi par l'un et par l'autre. Danielle avait trente-cinq ans, elle était encore fort agréable, avec son visage régulier, au teint mat, ses yeux bleus et ses cheveux noirs, toujours élégamment coiffés. Elle s'ennuyait à mourir de l'existence paisible et très modeste qu'il lui fallait mener ici, et devait aspirer de toute son âme à en sortir, fût-ce par un second mariage. Paul d'Erquoy, malgré ses trente ans, lui paraissait sans doute un parti fort sortable, car ses parents lui avaient laissé une jolie fortune et il avait en outre sa position au ministère. Puis, ne pouvait-on espérer que cet homme intelligent, pourvu d'amis influents, arriverait bientôt à quelque haute situation

politique ? Et enfin, Paul était un des héritiers présumables de M. d'Erquoy.

Était-ce une considération de ce genre qui guidait aussi Paul d'Erquoy dans la cour, très discrète encore, qu'il faisait à sa cousine ? Il y avait lieu de le penser, car, d'après ce que M<sup>lle</sup> Mathilde avait attendu dire de lui, il avait coutume de placer avant toute chose son intérêt.

– Quelle folie ferait là cette cervelle creuse de Danielle ! songeait-elle avec une irritation mélangée de chagrin. Elle sera atrocement malheureuse avec lui, qui la délaissera bien vite, car il a une triste réputation, paraît-il, en dépit de ses airs d'homme sérieux. Et puis, il doit avoir un caractère si froid, si autoritaire ! Il faudra absolument que je parle à Danielle, que je tâche de lui montrer le malheur vers lequel elle court.

Ce fut un soulagement pour M<sup>lle</sup> Mathilde de voir M. d'Erquoy refuser ce matin l'invitation à déjeuner faite par sa cousine... Et, tandis qu'elle s'en allait en avant vers le logis, pour mettre deux couverts de plus, elle songeait :

– Ma foi, je souhaite vraiment que la fortune

du pauvre homme d'à côté n'existe pas ! Comme cela, ce Paul d'Erquoy n'aura plus l'idée d'épouser Danielle, je l'espère. Et pourtant, j'aurais bien voulu que ma Raymonde ait une petite dot !... Mais laissons faire le bon Dieu, il arrangera tout pour le mieux.

M<sup>me</sup> Dalrey, très vaniteuse, avait eu beaucoup de peine à se décider pour faire aux de Montanes cette invitation à déjeuner. Elle avait honte de la presque pauvreté de leur logis, de la simplicité du menu, de l'absence complète de domestique, la cuisine étant faite par M<sup>lle</sup> Mathilde et le service par Raymonde. Que diraient de tout cela ces hôtes habitués au plus grand train de maison, à une existence large et luxueuse ?

Mais M<sup>me</sup> de Montanes et son fils étaient de ces êtres réellement distingués d'esprit et de cœur, qui savent s'adapter avec aisance à toutes les situations, à tous les milieux, pourvu que les unes et les autres soient honnêtes, et qui considéreraient comme un manque absolu de savoir-vivre et de délicatesse d'écraser de leur supériorité sociale ou de leur fortune ceux que les

malheurs de l'existence ont mis dans une situation inférieure. Aussi, M<sup>me</sup> Dalrey fut-elle bien vite rassurée en voyant la simplicité parfaite de la mère et du fils, au cours de ce repas dans la sombre petite salle à manger, dont l'aspect morose avait amené, un court instant, une expression de tristesse dans le regard de M<sup>me</sup> de Montanes et d'Ogier.

Plusieurs fois, pendant le déjeuner, le jeune homme, malgré les protestations de M<sup>me</sup> Dalrey, se dérangea pour aider Raymonde qui allait et venait de la salle à manger à la cuisine, avec de jolis mouvements pleins de souplesse et d'une grâce très naturelle.

– Laissez-le donc remplir son rôle de chevalier-servant, dit en souriant la comtesse à M<sup>me</sup> Dalrey. Cela ne lui coûte pas du tout, bien au contraire. Elle est charmante, votre petite Raymonde, elle doit avoir une nature exquisite. Mais je la trouve un peu pâlotte.

– Elle a été très émotionnée par ce terrible événement, dit M<sup>lle</sup> Mathilde. Puis, elle est un peu anémique depuis deux ans.

M<sup>me</sup> de Montanes jeta un coup d'œil vers la fenêtre ouverte par où l'on apercevait le jardin trop ombragé, entouré de vieux murs très hauts.

– Il me semble que ce logis ne doit pas être très sain, fit-elle observer.

– Non, il est humide et triste ! soupira M<sup>me</sup> Dalrey. Mais il fallait y rester... Maintenant, nous verrons...

La perspective de l'héritage éclairait tout à coup son regard... Et M<sup>lle</sup> Mathilde songea que la désillusion serait terrible, si cette fortune présumée n'existait pas.

En se levant de table, la comtesse dit à son fils :

– Si tu allais faire un petit tour dans le jardin avec cette enfant, Ogier ? Tu essayeras de la distraire un peu, pour lui faire oublier ces tristes histoires...

– Bien volontiers ! dit Ogier avec bonne grâce. Venez, Mademoiselle Raymonde, vous allez me montrer votre jardin.

– Mon jardin qui n'est pas le mien, dit



Raymonde en le précédant au dehors. Vous allez, sans doute, le trouver très laid, car c'est un vrai fouillis de verdure. M. d'Erquoy n'y faisant jamais toucher... Mais moi, je l'aime beaucoup comme cela.

– Moi aussi, je trouve infiniment pittoresques ces vieux jardins incultes.

– Ah ! tant mieux, je suis contente que vous ayez les mêmes goûts que moi, dit joyeusement Raymonde. Maman se moque quand je lui dis cela... Mais vous devez avoir un très beau jardin, dans votre château ?

– Très beau, en effet. Mais je lui préfère le parc, très vaste et très pittoresque, où je fais de bonnes parties avec mes amis.

– Oh ! ce doit être bien amusant ! dit Raymonde dont les yeux brillèrent.

Si elle était une des meilleures élèves du couvent de Palerville, elle aimait également beaucoup le jeu, et, aux heures de récréation, s'y donnait tout entière. Enhardie par l'amabilité d'Ogier, elle l'interrogea sur les bonnes parties

dont il parlait, sur les jeux auxquels se livraient ses sœurs. Il répondit complaisamment, décrivit à la fillette Salvicourt et ses alentours, fit le portrait de ses chevaux et de ses chiens, car il était déjà un sportman émérite et aimait extrêmement la chasse.

– Comme ce doit être amusant ! disait Raymonde, dont les yeux brillaient en l’écoutant. Et comme vous êtes heureux d’avoir un si beau château !

Ogier l’enveloppa d’un regard de discrète compassion, en songeant :

« Pauvre petite, qui vit dans ce lugubre pavillon. »

Et, cédant à l’impulsion de sa nature généreuse, il dit spontanément :

– Il faudra que vous veniez nous voir à Salvicourt, Mademoiselle Raymonde ! Vous ferez connaissance avec mes sœurs. Adélaïde est presque une jeune fille déjà, mais Françoise a votre âge... Et vous verrez comme elle est gentille, ma sœur Françoise.

– Oh ! Je serais si contente !... Mais je ne sais pas si maman voudra...

– Pourquoi donc ! La voiture viendra vous chercher, c'est très facile... Tiens, voilà un bien bel arbre !

Le jardin s'en allait vers la rivière, qui coulait au bas, et dont la séparait un petit mur à demi ruiné. À droite, ombrageant de son épais feuillage la crête de ce mur, se dressait un hêtre de superbe apparence.

– Il est vraiment magnifique ! Nous n'en avons pas de si beau à Salvicourt, dit Ogier en l'examinant d'un air connaisseur. Mais savez-vous, Mademoiselle Raymonde, qu'il n'était guère prudent de rester avec ce mur ruiné ?

L'assassin n'a pas eu de peine, en traversant la rivière, à pénétrer par ici.

Raymonde frissonna.

– Oh ! c'est affreux !... Et maintenant, je ne pourrai plus dormir !

– Allons ! ne pensez plus à cela, dit Ogier en lui prenant la main. Il n'y a plus rien à craindre,

le misérable est en prison. Écoutez, je vais vous raconter quelque chose...

Et, pour chasser l'angoisse qui assombrissait le regard de Raymonde, il se mit à narrer avec verve une anecdote amusante qui ramena le sourire sur les lèvres de la fillette.

En causant comme de vieux amis, ils revinrent vers le logis. M<sup>me</sup> de Montanes, qui s'entretenait avec les dames Dalrey dans le salon très strictement meublé, se leva à leur entrée.

– Allons, Ogier, il est l'heure de nous retirer, mon enfant... Mais voilà les couleurs revenues sur les joues de cette petite ! À la bonne heure !... Ogier est-il un agréable compagnon, Mademoiselle Raymonde ?

– Oh ! oui, dit-elle du fond du cœur, en jetant un regard reconnaissant vers le jeune homme qui souriait.

– Il faudra alors venir nous voir à Salvicourt... toutes trois, dit aimablement la comtesse en se tournant vers les deux belles-sœurs. Nous organiserons cela, n'est-ce pas ?

Quand ses hôtes furent partis, M<sup>me</sup> Dalrey s'écria, d'un ton ravi :

– Quels gens charmants ! Il faudra cultiver soigneusement ces relations, qui peuvent nous être si utiles pour l'établissement de Raymonde. Et, maintenant que nous serons riches, nous pourrons les recevoir autrement que dans cette affreuse bicoque !

## V

M<sup>me</sup> Dalrey devait revoir la châtelaine de Salvicourt beaucoup plus tôt qu'elle ne le pensait. Le lendemain matin, une lettre de maître Bordu, notaire à Palerville, l'invitait à se rendre à son étude vers 2 heures, « pour communication importante »... Et quand la veuve, émue et anxieuse, fut introduite dans le cabinet notarial, elle y trouva M<sup>me</sup> de Montanes, son fils et Paul d'Erquoy.

Il y avait là en outre, près du notaire normand, un homme jeune, correctement vêtu de noir, que maître Bordu présenta en ces termes : M. Laurent, clerc principal chez maître Roux, notaire à Paris.

M<sup>me</sup> Dalrey jeta un regard de détresse vers Paul d'Erquoy... Y aurait-il donc un testament ? En ce cas, il y avait fort à craindre que M. Albéric n'eût pas traité bien favorablement la

parente à qui il n'avait jamais pardonné.

Mais Paul ne parut pas s'apercevoir du coup d'œil de sa cousine. Très pâle, rigide, les yeux à demi clos, il semblait se raidir dans l'attente de quelque coup terrible...

Quant à la comtesse et à Ogier, ils demeuraient fort calmes, avec la physionomie de gens qui se plient à une formalité inutile, car leur degré de parenté et l'absence complète de relations, depuis des années, entre M. d'Erquoy et eux, ne les autorisaient pas à prétendre à quelque chose de la fortune du défunt.

M. Laurent rapprocha son fauteuil du bureau du maître Bordu, ouvrit sa serviette et y prit une enveloppe.

– M. Albéric d'Erquoy avait déposé un testament en notre étude, dit-il d'une voix calme. Je vais, si vous le voulez bien, vous en donner connaissance.

Et, toussant légèrement, il commença :

« Moi, Albéric-Marie-Jacques d'Erquoy, je lègue au comte Ogier de Montanes, mon jeune

cousin, ma maison de la Bercière, et la moitié de ma fortune, c'est-à-dire un million environ, déposé chez maître Roux, à charge par lui de continuer à ma cousine M<sup>me</sup> Dalrey la pension de douze cents francs que je lui fais, et de lui laisser la jouissance du pavillon où elle habite actuellement.

« Je lègue à mon cousin Paul d'Erquoy le mobilier de ma chambre qui provient de notre famille.

« Quant au reste de ma fortune – un million – il se trouve caché en un endroit connu de moi seul, et appartiendra à qui le découvrira. »

Pendant un moment, un silence de plomb régna dans la pièce. Paul d'Erquoy n'avait pas bougé, mais il était devenu verdâtre. M<sup>me</sup> Dalrey regardait M. Laurent avec des yeux presque hagards. La comtesse avait la physionomie d'une personne qui n'a pas très bien compris...

Sur le front d'Ogier, un pli de contrariété s'était formé tout à coup. Il murmura entre ses dents :



– C'est stupide !... Est-ce que j'ai besoin de ça, moi !

Maître Bordu l'entendit et enveloppa d'un regard ébahi ce singulier héritier. Évidemment, il considérait que, si riche fût-on déjà, un million est toujours bon à prendre.

Paul d'Erquoy dit enfin, d'une voix légèrement étranglée :

– Alors, le reste de la fortune... Il n'y a pas d'indices pour le découvrir ?

– Aucun, à notre connaissance, Monsieur, déclara M. Laurent. Nous ne savons pas autre chose que ce qui est contenu dans ce testament... Et, comme valeurs, nous n'avons jamais eu que celles qui constituent la somme dont M. le comte de Montanes est l'héritier.

– C'est invraisemblable ! murmura M<sup>me</sup> Dalrey. Cacher ainsi sa fortune ! C'est plus que de l'originalité... c'est de la méchanceté... on pourrait dire même de la folie !

Une lueur brilla dans les yeux de Paul.

– De la folie, oui... Il me semble qu'un

testament si bizarre pourrait être attaqué ?

Maître Bordu secoua la tête.

– Je ne vous le conseille pas, Monsieur. C'est le testament d'un original, mais d'un original très sain d'esprit.

– Alors... il n'y a rien à faire ? dit M<sup>me</sup> Dalrey, dont la physionomie exprimait la désolation la plus complète.

– Rien, non, Madame... à moins que vous ne trouviez la cachette.

Ogier se leva brusquement.

– Quant à moi, je n'accepterai jamais cette fortune ! s'écria-t-il d'un ton résolu. Je n'y ai pas droit, elle doit revenir aux plus proches parents de M. d'Erquoy.

Le notaire riposta :

– Mais, Monsieur le comte, le testament est là !... Si vous étiez majeur, vous pourriez renoncer... Mais vous n'avez pas le droit encore.

Ogier eut un geste d'impatience irritée.

– C'est vrai, je n'y songeais pas !... Alors, il

faut que j'accepte cet argent ?

– Inévitablement, Monsieur le comte.

Il eut un léger mouvement d'épaules... Puis, se tournant vers M<sup>me</sup> Dalrey, il dit d'une voix vibrante :

– Vous me voyez désolé, Madame, de vous dépouiller ainsi malgré moi ! Mais plus tard, lorsque je serai libre d'agir à mon gré, j'espère que vous me permettrez de régler cela en toute justice.

Elle demeura un moment sans parole, regardant ce jeune visage loyal éclairé par une flamme généreuse.

– Mais, Monsieur, c'est la volonté de mon oncle ! murmura-t-elle enfin. Je ne vous en veux pas... ce n'est pas votre faute...

– Oh ! évidemment, non ! Je ne connaissais même pas M. d'Erquoy... Mais je trouve cela tellement injuste !

Paul d'Erquoy se leva. Il était calme et froid, comme toujours. Seuls, les yeux avaient une expression un peu hagarde.

– Je n’ai qu’à me retirer maintenant, n’est-ce pas, Messieurs, dit-il en s’adressant au notaire et au clerc. Vous n’avez pas besoin de moi ?

– Non, pas aujourd’hui, Monsieur. Mais il faudra que vous preniez possession du legs de M. d’Erquoy...

Un tressaillement secoua Paul, une contraction passa sur son visage...

– Je n’ai pas l’intention de garder ces meubles, dit-il d’une voix un peu rauque. Si vous trouvez un acquéreur, vous me rendrez service.

– Soit, je chercherai, Monsieur. Ils sont anciens et fort beaux, vous en aurez un bon prix.

Rapidement, Paul prit congé des de Montanes et de M<sup>me</sup> Dalrey. Celle-ci lui demanda :

– Nous nous verrons bientôt, Paul ?

– Oui... J’irai vous dire au revoir demain... mon service me rappelle à Paris, répondit-il.

M<sup>me</sup> de Montanes, son fils et M<sup>me</sup> Dalrey sortirent ensemble de l’étude. Dehors, M<sup>me</sup> de Montanes prit les deux mains de la veuve et lui dit amicalement :

– Je crois me faire l’interprète des sentiments de mon fils en vous disant, chère Madame, que vous pourrez toujours compter sur nous.

– Certes, appuya Ogier avec chaleur. Vous nous ferez plaisir. Madame, en nous traitant comme des amis... Et plus tard, nous verrons à arranger tout selon la justice.

Elle les remercia vivement, heureuse, dans le naufrage de ses espérances, de voir encore luire cette lueur qui lui promettait un dédommagement dans l’avenir.

Tandis que la mère et le fils s’en allaient vers l’hôtel où était remise leur voiture, Ogier dit avec colère :

– Fallait-il que ce malheureux homme n’ait pas de cœur pour priver ces pauvres femmes de la fortune qui devait légitimement leur revenir !... et cela, pour me la donner, à moi qu’il ne connaissait pas, et qui n’en ai pas besoin, loin de là !

– Oui, il y a vraiment de la méchanceté là-dedans. Il a voulu montrer à M<sup>me</sup> Dalrey qu’il ne

lui avait pas pardonné... Mais il aurait dû songer à l'enfant, à cette charmante petite Raymonde.

– Pauvre petite !... Faudra-t-il donc encore qu'elle continue à vivre dans ce lugubre pavillon ?... Si nous leur proposons d'habiter la maison principale ?

– Elle n'est pas beaucoup plus gaie, et le souvenir du crime les effrayera... Enfin, on pourra le leur offrir, Ogier.

– Et cette dérisoire pension de douze cents francs !... Nous les doublerons au moins, n'est-ce pas, chère mère ?

– Comme tu voudras, mon enfant, dit-elle en enveloppant d'un regard ému ce fils très chéri qu'elle était si heureuse de voir chevaleresque et bon.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Dalrey rentrait au logis et s'affaissait sur un fauteuil, en proie à une crise de larmes. À travers ses explications confuses, M<sup>lle</sup> Mathilde et Raymonde parvinrent enfin à saisir ce qui s'était passé.

– C'était à prévoir, avec un homme pareil,

marmotta M<sup>lle</sup> Dalrey en s'en allant chercher un cordial. Mais la voilà tombée du haut de ses rêves, la pauvre ! Enfin, si ça a pour résultat d'éloigner le Paul d'Erquoy, ce ne sera qu'un demi-malheur.

Lorsque M<sup>me</sup> Dalrey fut un peu remise, elle fit un récit détaillé de sa séance chez le notaire. Quand elle parla des offres généreuses de la comtesse et de son fils, M<sup>lle</sup> Mathilde s'écria :

– Cela ne m'étonne pas d'eux ! On voit que ce sont de belles âmes.

– Ce n'est pas difficile, quand on est riche comme eux ! riposta aigrement M<sup>me</sup> Dalrey.

– Ma chère amie, ce sont souvent les plus riches qui sont les plus intéressés... Et que dit de cela M. Paul d'Erquoy ?

– Rien... Il était certainement très ému, lui aussi, sans vouloir le laisser paraître. Il viendra nous voir demain, car il va retourner à Paris. J'aurais pourtant voulu qu'il reste un peu... car enfin, il va falloir chercher cet argent caché !

M<sup>lle</sup> Mathilde secoua la tête.

– Évidemment, il faut essayer... Mais ne vous faites pas trop d'illusions là-dessus, Danielle. M. d'Erquoy a dû choisir une cachette introuvable.

– Pourquoi donc ?... C'était simplement chez lui l'idée méchante de nous faire chercher. Mais seule, je ne pourrais rien. Il faut que Paul m'aide. Nous bouleverserons la maison, le jardin...

– Encore faut-il que vous ayez la permission du nouveau propriétaire ?

– Oh ! Ogier de Montanes nous laissera entièrement libres, certainement ! Que lui importe cette vieille bicoque ?

– Mais il faudra faire les choses discrètement, pour ne pas attirer l'attention publique, car, alors, la Bercière aurait vite fait d'être envahie par les malfaiteurs en quête du trésor !

– Naturellement ! Mais il n'y a rien à craindre, les notaires garderont le silence, les de Montanes aussi, nous en sommes convenus. Oh ! il faut, il faut que nous arrivions à découvrir cette cachette, dit-elle avec véhémence.

M<sup>lle</sup> Mathilde hocha la tête en songeant à part



elle :

« La voilà encore qui se berce d'illusions,  
pauvre Danielle ! »

## VI

Paul d'Erquoy vint le lendemain, comme il l'avait dit. Il se montra plus aimable encore que de coutume et entra tout à fait dans les vues de M<sup>me</sup> Dalrey au sujet de la recherche du trésor caché.

– Oui, nous chercherons ensemble, ma cousine... Mais vous voudrez bien attendre, n'est-ce pas, que je puisse obtenir un congé?... Vous me promettez de m'attendre ? insista-t-il.

– Oh ! certainement, Paul, je vous le promets ! Un homme intelligent comme vous aura vite fait, j'en suis certaine, de trouver cette fameuse cachette. Mais ne pensez-vous pas que Julien pourrait nous fournir quelques renseignements utiles ?

Paul secoua la tête.

– J'en doute ! L'oncle Albéric n'a pas dû se

confier à lui. Et, d'ailleurs, le pauvre homme est idiot.

– C'est égal, nous pourrions essayer de l'interroger adroitement. Essayons, voulez-vous, Paul ?

Il tenta de se dérober, mais, comme elle insistait, il consentit à la suivre vers la maison dont le vieux domestique du défunt était le gardien.

Ainsi que l'avait pensé Paul d'Erquoy, il fut impossible de rien tirer de Julien. L'assassinat de son maître semblait avoir porté un coup funeste à cette intelligence déjà obscurcie.

– Il ne faut compter que sur nous-mêmes, Danielle, conclut Paul en prenant congé de sa cousine. Si cette fortune est cachée à la Bercière, nous arriverons certainement à la découvrir. Mais est-elle à la Bercière ?

Après le départ de son cousin, M<sup>me</sup> Dalrey tomba dans une sombre mélancolie. Elle s'en allait errer dans le jardin, sondant du regard tous les recoins, tous les interstices des murs. Puis elle

se dirigeait vers la maison, contemplant avec des yeux avides cette demeure qui renfermait sans doute sa fortune.

M<sup>lle</sup> Mathilde, très inquiète de cet état d'esprit, essayait en vain de la distraire. Aussi accueillit-elle avec joie le billet très aimable qui arriva un jour de Salvicourt, invitant M<sup>me</sup> Dalrey, sa fille et sa belle-sœur à venir passer quelques jours au château.

Mais, à son extrême surprise, M<sup>me</sup> Dalrey déclara tout net :

– Vous irez avec Raymonde. Moi, je reste ici.

– Danielle, y songez-vous ! Vous allez froisser M<sup>me</sup> de Montanes, qui se montre si charmante... Et d'ailleurs, cela vous ferait tant de bien !

– C'est possible, mais je n'ai pas les toilettes qu'il faudrait pour figurer convenablement là-bas.

– La comtesse dit qu'ils sont seulement en famille, Danielle.

– Oh ! il y a toujours les voisins qui viennent en visite. Et puis, ma grande raison, c'est que je veux surveiller. Je ne veux pas m'éloigner de la

Bercière tant que notre héritage ne sera pas retrouvé.

Tous les efforts de sa belle-sœur échouèrent devant son obstination. Mais M<sup>lle</sup> Mathilde, tourmentée de l'état d'inquiétude nerveuse dans lequel elle la voyait, ne pouvait songer à la quitter en ce moment. D'autre part, Raymonde était pâle et languissante, le changement d'air et la distraction lui seraient certainement très favorables. Dans cette alternative. M<sup>lle</sup> Dalrey écrivit à M<sup>me</sup> de Montanes en lui exposant simplement la situation. Elle en reçut aussitôt cette réponse :

« Certes, ce nous sera une grande déception de ne pas posséder M<sup>me</sup> Dalrey et vous, chère Mademoiselle ! Mais je comprends que vous teniez à ne pas laisser seule Madame votre belle-sœur dans l'état nerveux que vous me décrivez – état provenant de l'émotion causée par tous ces tristes événements, et qui passera peu à peu, soyez-en certaine. Seulement, rien ne vous empêche de nous donner votre gentille Raymonde. Ma Françoise grille de faire sa

connaissance, et nous l'attendons tous avec impatience. Voulez-vous que, samedi prochain, mon fils aille la chercher en voiture ? »

M<sup>me</sup> Dalrey ne s'opposa aucunement au départ de sa fille. Elle semblait hypnotisée par la pensée du trésor caché.

Et Raymonde, toute joyeuse, commença ses préparatifs de départ.

Auparavant, elle voulut aller dire au revoir à Louise Plautin, sa compagne de catéchisme. Elle se rendit chez elle une après-midi, en compagnie de M<sup>lle</sup> Mathilde. Louise était là, travaillant sagement près de sa maman, tandis que Joseph, le fils aîné, raccommodait adroitement une chaise endommagée.

Pendant que les fillettes causaient, M<sup>lle</sup> Mathilde interrogea Justine sur les Baujoux.

– Je n'ai pas eu le temps encore de retourner la voir. Et pourtant, la malheureuse doit avoir besoin de sympathie !

– Je ne sais pas comment elle vous recevrait. Mademoiselle, dit Justine, en hochant la tête. Elle

a une figure ! Une vraie révoltée ! André, qui l'a rencontrée hier, dit que ça ne l'étonnerait pas si elle se tuait un de ces jours.

– Raison de plus pour tâcher de lui faire du bien, si elle est dans de pareils sentiments ! Et les enfants, que deviennent-ils ?

– Le petit ne va plus en classe, il traîne dans la rue et dit qu'il n'y a plus à manger chez lui, ce qui fait que des voisins lui donnent de temps en temps un morceau. L'aînée gagne, mais garde tout pour elle, Achille maraude je ne sais où. Il paraît qu'ils se vantent d'être les enfants d'un homme qui a tué un de ces « sales bourgeois ». Ah ! c'est de la jolie engeance, allez, Mademoiselle. Mais est-ce vrai ce qu'André dit, que Baujoux pourrait bien être acquitté ?

– C'est possible, car on n'est pas sûr du tout qu'il soit le meurtrier.

– Cependant, Mademoiselle, ce couteau, près de lui... Et il était là dans la chambre, à côté du lit de la victime.

– Certainement, mais qui dit que le complice –

car il y a un complice, Baujoux ne s'est pas endormi lui-même – après avoir frappé M. d'Erquoy, ne se soit servi de cet homme, ivre probablement, dans l'espoir de détourner ainsi les recherches ?

– Mais l'argent qu'il avait dans sa poche ?

– Il a pu y être mis par l'autre. Mais, en ce cas, quel serait, pour ce mystérieux « autre », le mobile du crime ? À moins que M. d'Erquoy n'ait eu une somme plus considérable dans son secrétaire, et que l'autre n'ait emporté la plus grosse partie, en en laissant seulement un peu dans les poches de son complice, dans l'espoir qu'on n'irait pas chercher plus loin ?

– Oui, mais si Baujoux parlait ?

– Certainement, il devait le craindre... Voyez-vous, Madame Plautin, pour avoir agi comme cela, il fallait qu'il soit sûr de n'avoir rien à craindre de Baujoux.

– Oui, il faut cela certainement, Mademoiselle ; autrement, ce serait bien maladroit ! Il paraît, du reste, que Baujoux ne



veut ou ne peut rien dire. À toutes les questions sur ce qu'il a fait à partir du moment où il a quitté le cabaret, il répond : « Je ne me rappelle pas... Je ne sais rien. »

« Cependant, on vient de me dire ce matin qu'il avait déclaré, hier, se rappeler qu'un homme l'avait accosté et lui avait dit : « Voulez-vous gagner mille francs ? » Il le suivit jusqu'à la rivière, qu'ils traversèrent dans une barque, puis ils escaladèrent le petit mur en ruine et gagnèrent ensuite la maison. L'inconnu ouvrit très facilement une petite porte de service, il entra dans la cuisine et, tirant une bouteille de dessous le grand manteau dont il était enveloppé, offrit à boire à Baujoux. Celui-ci accepta et, à partir de ce moment, il ne se souvient plus de ce qui se passa.

– Mais l'homme ?... comment était-il ?

– Baujoux n'a pu rien distinguer sous ce grand manteau, si ce n'est qu'il était vêtu en ouvrier. Quant au visage, un masque le recouvrait.

– C'est bien extraordinaire tout de même !

– Très extraordinaire. Mais n'est-ce pas tout simplement une histoire inventée par Baujoux pour se disculper ? La justice patauge complètement dans cette affaire, et je crois qu'il lui sera bien difficile d'y voir clair. Allons, partons maintenant, Raymonde, car tu as encore quelques petites affaires à préparer pour ton départ.

Justine voulut absolument les accompagner jusqu'en bas. Mais, comme elles arrivaient dans la cour, un lugubre cortège s'engageait dans le couloir de l'autre corps de bâtiment : un agent de police précédait une civière sur laquelle était étendue une forme humaine recouverte d'une couverture. Et, derrière, marchait un homme âgé en qui M<sup>lle</sup> Dalrey reconnut aussitôt le docteur Balmier.

– Qui est-ce ?... Qu'est-il arrivé ? s'écria Justine.

– C'est la Baujoux qui s'est jetée à l'eau, près du moulin, dit un des hommes qui portaient la civière.

– La malheureuse ! s'exclama M<sup>lle</sup> Mathilde.

Estelle morte ?

– Non, Mademoiselle, dit le docteur, qui l'avait reconnue et s'avançait vers elle. J'ai pu la ramener à la vie, après de longs efforts... Reste à savoir ce que seront les suites.

M<sup>lle</sup> Mathilde réfléchit un instant, puis se tourna vers sa nièce.

– Rentre à la maison, mignonne, tu diras à ta mère que je reste un peu près de cette pauvre femme.

– Mademoiselle, il ne faut pas vous déranger comme cela, intervint Justine. Je la soignerai bien, la malheureuse, et puis les voisines m'aideront, puisqu'on a chassé maintenant les religieuses qui venaient chez les pauvres malades.

– Je ne resterai pas longtemps, car j'ai beaucoup à faire chez nous. Mais je veux essayer de parler à cette pauvre créature, de la consoler et de lui rendre un peu d'espérance.

Ce furent les mains de M<sup>lle</sup> Mathilde qui arrangèrent le lit sur lequel on déposa Ernestine.

Elle avait sa connaissance, mais, dans son visage rigide et blême, les yeux seuls, hagards et mauvais, décelaient son retour à la vie.

Les voisines étaient entrées, proposant leurs services et encombrant la chambre. Le docteur les renvoya poliment, et, avec l'aide de M<sup>lle</sup> Mathilde et de Justine, donna à la malade les soins qu'exigeait son état.

Elle se laissait faire, telle une chose inerte... Mais quand le docteur se fut éloigné, en disant qu'il reviendrait le lendemain, elle desserra les dents et dit d'une voix rauque :

– Pourquoi m'a-t-on retirée ?... On n'avait pas le droit...

– Et vous, ma pauvre femme, pourquoi vouliez-vous mourir ?

Doucement, M<sup>lle</sup> Mathilde lui prenait la main. Mais Ernestine la retira brusquement.

– Pourquoi ?... pourquoi je voulais mourir ?... Mais est-ce que c'est une vie que j'ai ?... Et ce misérable Isidore !... Oh ! si on m'avait laissée là-bas, ce serait fini de tout !

– De tout sur la terre, oui... Mais après ?

– Après ?... Puisqu'il n'y a pas de bon Dieu...

Il y plus rien du tout, qu'ils disent...

Une faiblesse la prit. Quand elle en fut revenue, M<sup>lle</sup> Mathilde s'éloigna, laissant près d'elle Justine, qu'une voisine devait remplacer tout à l'heure.

Le petit Antoine, en rentrant, se montra très affecté à la vue de sa mère malade. Sur l'invitation de Justine, il s'approcha pour l'embrasser, mais elle détourna la tête, en le repoussant du geste. Et, le cœur gros, Antoine alla s'asseoir près de la fenêtre.

Une demi-heure plus tard Léonie et Achille apparurent. Léonie, dont un nœud rose vif ornait la chevelure évaporée, s'approcha du lit de sa mère.

– Eh bien ! paraît que tu as voulu te détruire, maman ? En voilà-t-y une idée !... Qu'est-ce qui t'a pris comme ça ?

La malade tressaillit au son de cette voix aiguë, mais ne répondit pas.

– Ça t’a rendue muette ? Ben, garde ta langue, si ça te dit. On s’en passera... Madame Plautin, on n’a plus besoin de vous ; je suis là maintenant.

– Mais saurez-vous bien la soigner ? dit Justine d’un ton hésitant.

– La soigner ?... Croyez-vous pas ?... Elle se guérira bien toute seule. Un bain, ce n’est pas une affaire !

Justine riposta avec indignation :

– Comment pouvez-vous parler ainsi ? Elle a une fièvre très forte, et il faut qu’on la veille cette nuit.

– Comptez-y, que je m’en vais perdre ma nuit à ça ! Restez-y, vous, si vous voulez !

– Certainement, je resterai ! Je ne vais pas abandonner cette malheureuse femme.

– Bon, si ça vous amuse ! Nous, vous savez, on n’est pas pour se gêner. Faut prendre ses aises dans la vie.

Et, sur cette conclusion pratique tirée de la morale laïque, Léonie s’en alla dans la pièce voisine, où Achille alla la rejoindre en sifflotant.

## VII

Ogier arriva le lendemain à Palerville après le déjeuner, dans la légère voiture qu'il conduisait lui-même. Raymonde était toute prête, elle monta aussitôt près de lui, après avoir tendrement embrassé sa mère et sa tante et leur avoir renouvelé la promesse de leur écrire dès le lendemain.

– Soyez tranquilles, nous la soignerons bien ! dit gaiement Ogier. Il faut qu'elle vous revienne avec un teint rose, au lieu de cette mine pâlotte.

M<sup>lle</sup> Mathilde, après avoir assisté au départ de sa nièce et s'être assurée que M<sup>me</sup> Dalrey n'avait besoin de rien, se dirigea vers la demeure d'Ernestine Baujoux. Elle tomba au milieu d'une dispute entre Léonie et Achille. Celui-ci demandait à sa sœur de l'argent, qu'elle lui refusait ; de là, invectives des plus salées, qu'accompagnaient des coups de poing.

L'arrivée de M<sup>lle</sup> Dalrey vint interrompre cet échange d'aménités fraternelles. Sans la saluer, ils s'éloignèrent, la mine insolente. Et M<sup>lle</sup> Mathilde se trouva seule auprès de la malade.

Aux questions qui lui furent amicalement posées sur sa santé, Ernestine, dont le regard farouche se détournait de la visiteuse, ne répondit pas d'abord. Puis elle laissa échapper quelques monosyllabes dont dut se contenter M<sup>lle</sup> Dalrey.

Justine, qu'elle vit ensuite, lui apprit que la malade avait eu la fièvre toute la nuit, et que le docteur craignait une congestion pulmonaire.

— Et il a dit aussi qu'il faudra la transporter à l'hôpital, Mademoiselle, parce que, pour la soigner ici... dame, ce n'est guère faisable ! Si encore la Léonie voulait se donner cette peine-là ! Les MM. Marellier, qui sont très bons, lui accorderaient bien un congé pour cela. Mais allez lui parler de pareille chose, à cette fille !

— L'envoyer à l'hôpital ! murmura M<sup>lle</sup> Mathilde. Si les Sœurs y étaient encore, certes oui, ce serait la meilleure solution ! Mais maintenant ! Et qui donc, là-bas, s'occupera de



lui faire du bien moralement, de la ramener à la compréhension de ses devoirs ? Ah ! si j'étais libre, je viendrais m'installer près d'elle, pauvre créature ! Mais il m'est impossible de laisser ma belle-sœur seule.

– Bien sûr, Mademoiselle... Mais, écoutez, on pourrait peut-être voir à s'arranger tout de même, si c'est pour le bien de sa pauvre âme. Il y a à côté une veuve qui est une très brave femme, fort serviable. À nous deux, nous la soignerons de notre mieux – et ce sera peut-être toujours aussi bien qu'à l'hôpital, où les pauvres malades se trouvent si mal maintenant.

– Mais vous vous fatiguerez beaucoup, Justine ! Vous avez votre ménage...

– La petite est en vacances, elle m'aidera bien. Et puis, ce sera une fatigue qui me comptera un peu pour le ciel, Mademoiselle.

M<sup>lle</sup> Mathilde lui serra silencieusement la main. Dans ses visites de charité, il lui avait été plusieurs fois donné de rencontrer de ces beaux dévouements de femmes du peuple, si désintéressés, si simplement offerts et qui

formaient un consolant contraste avec le misérable égoïsme, le farouche individualisme que l'éducation nouvelle développe dans l'âme populaire.

Chaque jour, en dépit de ses occupations multiples – car M<sup>me</sup> Dalrey, fort nonchalante, lui laissait toujours la plus forte partie de la besogne – M<sup>lle</sup> Mathilde vint voir la malade. La congestion pulmonaire s'était déclarée, et le docteur avait peu d'espoir de la sauver.

Elle était toujours farouche et muette, se laissant soigner sans un mot de remerciement, refusant d'un geste sec les quelques douceurs achetées par M<sup>lle</sup> Dalrey sur ses modestes économies.

Le troisième soir, elle dit cependant, d'une voix étouffée par l'oppression qui gagnait de plus en plus.

– Ah ! je vais mourir tout de même ! C'était pas la peine de me tirer de là-bas !

M<sup>lle</sup> Mathilde, qui se trouvait là encore, se pencha vers elle et prit sa main brûlante de fièvre.

– Remerciez Dieu, au contraire, d’avoir permis que l’on vous sauvât ce jour-là, ma pauvre amie, car ainsi vous pouvez vous préparer à paraître devant lui, à lui rendre compte des fautes de votre vie... et en particulier de celle que vous avez commise en cherchant à vous donner la mort.

Une crispation passa sur le visage qu’une fièvre violente empourprait.

– Je ne regrette pas ! Et puis, il paraît qu’il n’y a plus de bon Dieu.

– Qui vous a appris cela, Madame Baujoux ?

Elle murmura :

– C’est Isidore... Les camarades lui ont dit... et puis des gens qui sont venus faire des conférences... et c’est aussi dans les journaux...

– Pauvre femme ! Ainsi, pour les racontars des premiers venus, vous oubliez les enseignements reçus dans votre enfance, vous abandonnez cette religion qui fut celle de vos parents, et qui les aida à rester d’honnêtes gens, car des personnes qui les ont connus m’en ont fait un grand éloge.

Une lueur brilla dans les yeux d'Ernestine.

– Oui, ils étaient honnêtes... C'est heureux qu'ils soient morts... La mère m'avait bien dit, quand il y avait trois ou quatre ans que nous étions mariés : « Isidore se laisse monter la tête : ça tournera mal... » Oh ! si elle avait vu ça !... Un... assassin !

Et son visage se crispa de nouveau.

Doucement, M<sup>lle</sup> Mathilde se mit à lui parler des consolations que peut donner la religion. Elle l'écouta sans rien dire, farouche encore, mais enfin elle l'écouta, ce qui était un progrès sur les jours précédents.

M<sup>lle</sup> Mathilde sortit de chez elle avec de l'espoir au cœur. Si rien ne venait contrecarrer son charitable apostolat, il était à penser qu'Ernestine reviendrait peu à peu à de meilleurs sentiments.

– Enfin, ce n'est pas dommage que vous arriviez enfin ! dit M<sup>me</sup> Dalrey en voyant rentrer sa belle-sœur. Si cela continue, vous finirez par passer la nuit chez vos pauvres. Tenez, il y a une

lettre de Raymonde pour vous.

M<sup>lle</sup> Mathilde s'empressa de décacheter la missive et lut tout haut :

« Je ne vous oublie pas, tante chérie, et ma seule tristesse ici est de ne pas vous avoir toutes deux près de moi. Vous aimeriez tant Salvicourt ! C'est tellement beau !... Et tout le monde ici est si bon pour moi ! Françoise est bien gentille, nous nous aimons déjà beaucoup. M<sup>lle</sup> Adélaïde, sa grande sœur, est bien aimable aussi. Et Ogier, donc ! Si vous saviez comme il est bon et complaisant ! D'abord, il a voulu que je l'appelle par son nom, et lui me dit Raymonde, parce qu'il trouve ennuyeux de faire des cérémonies à notre âge. Puis il nous emmène promener en voiture, M<sup>lle</sup> Adélaïde, Françoise et moi. Il a dit aussi qu'il m'apprendrait à monter à cheval, quand je serai plus grande. Ses sœurs l'aiment beaucoup et font tout ce qu'il veut. Du reste, c'est lui qui est le maître ici. Le château lui appartient, et sa mère ne lui refuse jamais rien. Miss Mabel, l'institutrice anglaise de Françoise, m'a dit qu'elle l'avait toujours beaucoup gâté, que c'était son père qui

l'avait tenu plus ferme et qu'il avait d'ailleurs, heureusement, une très belle nature et un cœur excellent.

« Comme c'est agréable d'être riche, tante Mathilde ! Hier, nous avons trouvé, assise, sur un talus, une pauvre femme qui n'avait pas mangé depuis deux jours. Elle avait un petit enfant dans les bras et s'en allait à Paris à la recherche de son mari qui l'avait abandonnée.

« Je regarde dans ma petite bourse. Hélas ! il n'y avait plus que cinquante centimes ! Avant de quitter Palerville, vous vous rappelez, tante, que j'avais donné deux francs à la petite Madeleine pour s'acheter un jupon ?

« J'allais tout de même lui mettre cela dans la main – elle aurait pu au moins acheter du pain avec – quand Ogier tire de sa poche son porte-monnaie et me le tend en disant : « Donnez-lui tout ce qu'il y a là-dedans, Raymonde. Elle aura ainsi de quoi faire le voyage, se nourrir et se loger à Paris pendant quelques jours. » Tante Mathilde, le porte-monnaie était rempli de pièces d'or ! Ogier riait en voyant mon air ravi, et celui

de la pauvre femme ! J'ai demandé à celle-ci de m'écrire pour m'apprendre si elle avait retrouvé son mari... Et Ogier m'a dit qu'il demanderait à une de ses tantes de Paris, qui s'occupe beaucoup de bonnes œuvres, de s'informer si ce sont des gens vraiment intéressants. »

M<sup>me</sup> Dalrey interrompit à cet endroit la lecture de sa belle-sœur.

– Surtout, quand vous lui répondrez, Mathilde, ne la pressez pas de revenir ! Et j'espère qu'on l'invitera souvent, très souvent.

– Moi aussi, car c'est une distraction pour elle, la pauvre chérie. Je ne craindrais qu'une chose, mais j'espère que sa nature sérieuse et sa piété l'en préserveront : c'est l'influence que pourrait exercer sur elle le contact du luxe, de la vie large et facile, des satisfactions de toutes sortes que la fortune procure à ses hôtes.

M<sup>me</sup> Dalrey eut un sourire entendu.

– Si elle est habile, elle aura elle-même tout cela. Raymonde sera très jolie, Mathilde, et il y a beaucoup à parier qu'Ogier de Montanes, s'il

continue à la voir, s'éprendra d'elle dans quelques années. Ce sera un beau rêve qu'elle fera là, notre Raymonde ! Le comte de Montanes aura une des plus grosses fortunes de l'aristocratie française, et il sera un mari charmant.

M<sup>lle</sup> Mathilde, les yeux un peu écarquillés, regardait sa belle-sœur.

– Mais... mais, je ne sais à quoi vous songez, Danielle ! s'écria-t-elle enfin. N'allez pas, surtout, vous imaginer de parler de cela à cette enfant ! Et quelles illusions vous vous forgez, ma chère amie ! M. de Montanes aura à choisir parmi les plus brillants partis, et notre Raymonde lui paraîtra vraiment bien peu de chose !

– Oubliez-vous, Mathilde, qu'il compte lui rendre ses cinq cent mille francs qui devaient légitimement lui revenir ?

– Mais Raymonde les acceptera-t-elle ? Ils sont à lui, bien à lui, de par la volonté de M. d'Erquoy.

– Il ne manquerait plus qu'elle les refusât !



s'exclama M<sup>me</sup> Dalrey. Il est vrai que vous lui avez insufflé des idées si bizarres ! de ces grandes idées avec lesquelles une femme meurt de faim au lieu de se préparer un brillant avenir.

Et M<sup>me</sup> Dalrey s'en alla, furieuse, laissant M<sup>lle</sup> Mathilde achever la partie de la lettre où Raymonde demandait des nouvelles de tous : de M. le curé qui avait un gros rhume, de Louissette Plautin, de la pauvre Ernestine.

Quand elle eut fini, M<sup>lle</sup> Mathilde murmura, les larmes aux yeux :

– Que Dieu te garde toujours ainsi, ma chérie, simple, vaillante et dévouée, et qu'il te préserve des viles ambitions !

## VIII

– Rien à faire, cette femme est perdue.

Tel fut, ce matin-là, le diagnostic du Dr Balmier quand il sortit du logis des Baujoux.

M<sup>lle</sup> Mathilde rentra dans la chambre où Justine et elle avaient réussi à mettre un peu d'ordre et de propreté. Par la fenêtre entrouverte arrivaient l'air tiède du dehors et le gazouillis des oiseaux, dont les cages étaient suspendues aux fenêtres voisines. Dans un petit vase de faïence baignaient des fleurs champêtres apportées la veille par Louise Plautin. La malade était couchée dans un lit aux draps bien blancs, et ses cheveux, soigneusement peignés, avaient été recouverts d'un bonnet prêté par Justine.

M<sup>lle</sup> Mathilde vint s'asseoir près du lit et prit l'ouvrage auquel elle travaillait au moment de l'arrivée du médecin. C'était un tablier pour Antoine, dont les vêtements s'en allaient en

loques.

Ernestine, à qui la suffocation laissait en ce moment un peu de répit, regarda pendant quelques instants les doigts agiles qui tiraient l'aiguille. Puis sa voix rauque demanda tout à coup :

– Qu'est-ce qu'il a dit, le docteur ?... C'est-y que je vais mourir bientôt ?

Et, remarquant une hésitation sur la physionomie de son interlocutrice, elle ajouta avec une sorte de rictus amer :

– Oh ! vous pouvez me dire la vérité ! Si c'est oui, j'en serai bien contente... Il n'y a que mon petit Antoine. C'est ça qui m'a fait hésiter un peu avant de me jeter à l'eau. Mais j'ai pensé que je ne pourrais rien faire pour lui, et qu'après moi des gens charitables le recueilleraient peut-être... Dites, Mademoiselle, si je m'en vais, qu'est-ce qu'on en fera ?

– Soyez sans crainte, il ne sera pas abandonné. Mais, ma bonne amie, ne seriez-vous pas heureuse, si vous devez quitter cette terre, de

vous réconcilier auparavant avec votre Dieu ?

Le regard d'Ernestine, qui s'était adouci depuis la veille, se leva vers le pan de ciel qui se voyait d'ici.

– Oui, je voudrais bien aller là-haut, si c'était possible... Ça revient au dernier moment, les vieilles choses qu'on a apprises... Et c'est bon...

Ce jour-là, M<sup>lle</sup> Mathilde rentra toute radieuse au logis. Mais là l'attendaient d'autres inquiétudes. L'idée fixe de M<sup>me</sup> Dalrey semblait augmenter d'intensité. Maintenant, elle ne voulait plus quitter la salle à manger, d'où elle apercevait un peu de l'autre demeure. Son sommeil était fort agité, et elle ne mangeait presque plus. Quelques jours auparavant, elle avait écrit à Paul d'Erquoy pour lui demander s'il ne viendrait pas bientôt procéder à la recherche du fameux million. Il lui avait répondu qu'en ce moment son service le retenait absolument à Paris, mais qu'au premier instant de liberté il viendrait aussitôt, sa hâte d'être enfin fixé étant aussi grande que celle de sa cousine.

Plusieurs fois, M<sup>me</sup> Dalrey se rendit à la

maison du crime, elle en parcourut toutes les pièces, déplaça des meubles, fouilla dans les sombres recoins de cette antique demeure. Elle interrogea encore le vieux Julien, mais se heurta à une invincible stupidité.

– Elle finira par devenir folle, si cela continue ! songeait M<sup>lle</sup> Mathilde, très anxieuse.

Un matin tout ensoleillé, Ernestine Baujoux, qui s'était confessée la veille, reçut le Dieu si longtemps abandonné par elle.

La paix était revenue dans cette âme égarée, où avait subsisté toujours une toute petite étincelle des enseignements reçus autrefois. Elle avait demandé elle-même qu'Antoine assistât à la cérémonie.

– Ce sera un bon souvenir pour lui... Moi, voyez-vous, je me suis toujours rappelé, malgré tout, les derniers moments de mes parents, de bons chrétiens, et ça aide quand il faut passer par là.

Quant à Léonie et à Achille, ennuyés sans doute de la continuelle présence d'étrangers, ils

avaient disparu depuis deux jours et ne revenaient même pas coucher au logis.

Mais ce matin-là, au moment où le prêtre, après avoir administré l'Extrême-Onction à la mourante, sortait de la chambre, il se heurta à Achille qui arrivait, tout dépenaillé, le front traversé d'une balafre.

– Tiens, un curé ! ricana-t-il.

Et un « couac » vint faire tressaillir dans son lit la moribonde.

– Taisez-vous, malheureux enfant, ne troublez pas les derniers moments de votre mère ! dit le prêtre à voix basse.

Un mot grossier lui répondit. Et Achille entra dans la chambre, alla se planter près du lit de sa mère, considéra sans émotion ce visage où déjà la mort mettait son empreinte...

Deux yeux voilés se posèrent sur lui.

– Achille, penche-toi... je veux te parler... dit une voix à peine saisissable.

Il obéit, et elle lui dit quelques mots à l'oreille. Mais il se redressa brusquement.

– Ben quoi, des sermons ?... Faudrait que je croie à ton bon Dieu, maintenant ?... J'aime mieux croire à M'sieu Palot, qui nous enseigne que nous avons seulement à suivre les conseils de notre raison, et que toutes les histoires des curés sont des blagues pour endormir les imbéciles.

– Achille ! gémit la malade.

– Ben quoi ? t'as pas besoin de me faire des yeux comme ça ! Puisque tu m'as envoyé chez M'sieu Palot, c'est pour que je croie ce qu'il nous raconte, je suppose ?

– Je ne savais pas !... Mais après la vie, il y a...

– Oui, on fait la culbute, y reste plus rien...

– Si, si, Achille !

– Tu crois ça ?... Ah ! ce qu'ils te retournent, ces calotins ! Si papa était là... Bonsoir, je m'en vais retrouver Léonie qui ne veut plus revenir, parce que ça la dégoûte, toutes ces dévotes que tu as autour de toi.

Et, tournant le dos, il sortit, non sans avoir attrapé au passage une orange que M<sup>lle</sup> Mathilde avait apportée pour humecter les lèvres de la

mourante.

– Mon Dieu, ayez pitié ! murmura Ernestine.

Un spasme la saisit... Quand un peu de respiration lui revint, elle fit signe à Antoine d'approcher, puis leva vers M<sup>lle</sup> Mathilde ses yeux qui ne voyaient presque plus déjà.

– Je voudrais... que celui-ci... soit sauvé...

– Nous ferons pour cela tout notre possible, ma pauvre amie, dit doucement M<sup>lle</sup> Dalrey. Et nous tenterons aussi de sauver les autres.

Une pression de main la remercia... Puis cette même main se leva lentement, se posa sur la tête de l'enfant que Justine avait fait agenouiller près du lit.

– Antoine... il y a... un bon Dieu...

Un nouveau spasme la saisit. Cette fois, c'était le dernier. En appuyant ses lèvres sur le crucifix que tenait M<sup>lle</sup> Dalrey, Ernestine Baujoux rendit le dernier soupir.

Les deux nobles chrétiennes qui avaient été les anges gardiens de la pauvre créature, l'ensevelirent, puis Justine emmena le petit



Antoine, qui pleurait en regardant sa mère.

— Il faudra que nous voyions à caser convenablement ce petit, songeait M<sup>lle</sup> Mathilde, en revenant vers la Bercière. Il est gentil, et pourra devenir un meilleur sujet que les deux autres pauvres malheureux. Mais si le père est acquitté, il gardera ses droits sur lui, et refusera peut-être de nous le confier. Enfin, laissons faire la Providence, et aidons-la seulement par nos prières et notre bonne volonté !

Ce soir-là, M<sup>lle</sup> Mathilde s'attarda jusqu'au milieu de la nuit pour des raccommodages pressés, et aussi pour répondre à Raymonde, que ses amis de Salvicourt voulaient garder encore.

« Ils sont de plus en plus charmants, écrivait la petite fille. Savez-vous que M<sup>me</sup> de Montanes et Ogier m'ont dit qu'ils allaient faire restaurer complètement le pavillon, et arranger le jardin de façon qu'il soit moins humide ? Puis, au lieu de ce vieux triste mur qui le sépare de la rue, on mettra une grille où nous pourrons faire grimper des fleurs. C'est Ogier qui a eu l'idée de tout cela. Je l'ai bien remercié, comme vous pensez !

La maison sera ainsi moins malsaine, et j'en serai bien contente, à cause de maman surtout.

« Ce matin, M<sup>me</sup> de Montanes m'a dit qu'elle ne me laisserait pas partir avant huit jours au plus tôt. Je m'amuse beaucoup ici, je les aime tous beaucoup, mais c'est maman et vous, tante chérie, qui me manquez ! »

« Reste encore huit jours, ma petite fille, répondit M<sup>lle</sup> Mathilde. Tu es mieux au bon air que dans notre sombre petit logis. Nous nous arrangeons très bien toutes deux, ta mère et moi, et quoique tu nous manques bien, ma mignonne, nous sommes heureuses de penser que tu prends quelque plaisir... »

M<sup>lle</sup> Mathilde s'arrêta ici, la plume en l'air. Il lui avait semblé entendre une porte s'ouvrir au rez-de-chaussée.

– Non, c'est une idée, murmura-t-elle après avoir écouté un moment.

Elle se remit à écrire... Mais une inquiétude vague demeurait dans son esprit.

Elle finit par se lever, et s'approcha de la

fenêtre. La lune, à son troisième quartier, éclairait le jardin. De l'endroit où se trouvait la fenêtre de M<sup>lle</sup> Mathilde, une éclaircie dans les arbres permettait d'apercevoir le logis principal...

Et tout à coup, M<sup>lle</sup> Dalrey laissa échapper une exclamation. Là-bas, dans l'allée conduisant vers la maison, une ombre féminine se mouvait...

Mue par une impulsion subite, elle s'élança hors de sa chambre et descendit. Du premier coup d'œil, elle vit que la porte de la chambre de sa belle-sœur – celle-ci couchait au rez-de-chaussée – était ouverte, et que celle du vestibule donnant sur le jardin se trouvait simplement poussée.

– C'est elle !... Mais que va-t-elle faire là-bas ?

Saisie d'angoisse, elle s'élança au dehors. Sur le sol herbeux, les pas étaient étouffés... Là-bas, la silhouette féminine se dirigeait vers la porte principale, dont M<sup>me</sup> de Montanes avait remis une clé à M<sup>me</sup> Dalrey en disant : « Vous pourrez ainsi faire quand vous le voudrez toutes les recherches nécessaires. »

M<sup>lle</sup> Mathilde hâta le pas. Mais quand elle arriva à la maison, sa belle-sœur avait déjà disparu à l'intérieur.

Heureusement, ici encore, elle avait seulement poussé la porte. M<sup>lle</sup> Mathilde entra et s'engagea dans le vestibule, qu'un rayon de lune éclairait...

Un cri de terreur se fit tout à coup entendre au premier étage... puis la chute d'un corps, un bruit de pas...

Dans l'escalier surgit un homme qui le dégringola avec une prestesse inouïe, et disparut par une porte ouverte au fond du vestibule.

Pendant quelques secondes, M<sup>lle</sup> Mathilde demeura clouée au sol. Puis, se ressaisissant, elle s'élança dans l'escalier...

Sur le palier, une porte était ouverte. C'était la chambre du défunt M. d'Erquoy. Au milieu de la pièce, M<sup>me</sup> Dalrey était étendue inanimée.

En se penchant vers elle, M<sup>lle</sup> Mathilde laissa échapper un cri d'effroi. Sur son cou se voyait la trace de cinq doigts.

Heureusement, le mystérieux criminel n'avait

pas serré suffisamment. Sa victime vivait encore, et M<sup>lle</sup> Mathilde, qui s'entendait si bien à soigner les malades, ne tarda pas à lui voir reprendre connaissance.

Connaissance ?... Hélas ! pouvait-on le dire devant le regard égaré et terrifié qui inspectait tous les coins de la chambre, voisine de celle du défunt, où M<sup>lle</sup> Mathilde avait tant bien que mal transporté sa belle-sœur !

– Seigneur ! serait-elle folle ! songea-t-elle avec effroi.

À force de sonner et de carillonner, elle réussit à faire arriver Julien, qui couchait dans une petite pièce du rez-de-chaussée et n'avait rien entendu. Elle l'envoya prévenir le médecin et le commissaire de police, puis emmena hors de cette maison néfaste M<sup>me</sup> Dalrey qui tremblait convulsivement et s'accrochait à elle sans prononcer une parole.

– Hum ! hum ! murmura le Dr Balmier lorsque, en entrant un quart d'heure plus tard au pavillon, il rencontra le regard inconscient et hagard qui se dirigeait vers lui.

Il l'examina soigneusement, donna quelques prescriptions, puis sortit de la chambre en faisant signe à M<sup>lle</sup> Dalrey de le suivre.

– Une fameuse secousse qu'elle a eue là !... Avec un état nerveux comme elle l'avait depuis quelque temps...

– Mais, docteur, est-ce que... est-ce qu'elle pourrait devenir folle ?

– Hum !... j'espère la guérir... mais il faudra du temps, des soins... et, par-dessus tout, quitter cette maison.

... Un mot écrit à la hâte par M<sup>lle</sup> Mathilde vint apprendre le lendemain à Raymonde le malheur qui la frappait. Immédiatement, M<sup>me</sup> de Montanes fit atteler, et son fils et elle accompagnèrent la pauvre petite dont le chagrin faisait peine à voir.

Sa mère ne la reconnut pas et l'écarta d'un geste impatient quand elle voulut l'embrasser. L'état de la pauvre femme n'avait pas empiré et ne s'était pas amélioré non plus. Le tremblement persistait, et aussi le mutisme. Mais, peu à peu, l'expression de terreur s'effaçait de son regard

où, seule, demeurait l'inconscience.

Le malfaiteur n'avait pas été trouvé. Comme traces de son passage, il y avait la petite porte de service demeurée ouverte, et une boiserie enlevée dans la chambre du défunt.

– Quelqu'un aurait-il eu vent de la dernière partie du testament ? dit M<sup>me</sup> de Montanes quand M<sup>lle</sup> Mathilde lui raconta ce détail. Ce que vous me dites là semble le prouver.

– Je le crains bien. Mais comment ?... par qui ?...

– Voilà ce qu'il faudrait savoir. Je ne soupçonne pas les notaires, ils ont l'habitude du secret professionnel... Reste Paul d'Erquoy. Mais il est de caractère très fermé, et d'ailleurs ce n'était pas son intérêt d'être indiscret.

– M. d'Erquoy avait pu parler à quelqu'un de cette clause du testament ?

– Ce n'est pas impossible... En tout cas, ce secret va se trouver divulgué, maintenant que l'affaire est entre les mains de la justice. Nous ne serons pas du tout en sécurité ici, car les

malfaiteurs vont se mettre à la recherche de ce problématique trésor, qui n'est, je le crois bien, qu'une mystification. Du reste, de toutes façons, nous devrions quitter cette demeure, le docteur pensant qu'il faut éloigner au plus tôt ma belle-sœur de cette fatale Bercière. Je vais chercher un petit logement, un peu en dehors de la ville, pour payer moins cher.

La comtesse et son fils échangèrent un regard... M<sup>me</sup> de Montanes, se penchant un peu, prit la main de M<sup>lle</sup> Mathilde.

– Dites-moi, chère Mademoiselle, auriez-vous quelque répugnance à habiter toute l'année la campagne ?

– Oh ! pas du tout !... Et le D<sup>r</sup> Balmier dit que ce serait le meilleur pour Danielle.

– Eh bien ! je puis vous proposer une combinaison. Nous avons, dans le parc de Salvicourt, un petit pavillon naguère habité par un vieil oncle de mon mari, très amateur de solitude. Il est inutilisé depuis sa mort. Voulez-vous y venir ?



– Combien vous êtes bonne, Madame ! Mais il serait trop indiscret, vraiment...

– Vous nous causeriez, au contraire, un si grand plaisir ! s'écria Ogier avec élan. Nous serions tellement heureux de vous avoir tout près de nous pendant l'été !

– Mais il faudrait que je sache les conditions...

– Comment, les conditions ? M. d'Erquoy, dans son testament, me donne l'obligation de vous conserver votre logement au pavillon de la Bercière. Celui-ci devenant inhabitable, je vous offre en remplacement celui de Salvicourt. C'est tout clair, il me semble, et il n'y a pas à parler de conditions ?

– Comme vous arrangez cela ! dit M<sup>lle</sup> Mathilde avec un sourire ému. Laissez-moi, au moins, vous payer un petit loyer ?

– Rien, rien, nous n'accepterons rien ! dit Ogier avec énergie. Il ne manquerait plus que cela, après que j'ai déjà dépouillé votre nièce ! bien involontairement, je vous assure !

Devant la bonne grâce charmante de la mère et

du fils, M<sup>lle</sup> Mathilde dut céder. Il fut convenu que dans quelques jours elle se transporterait avec sa belle-sœur et sa nièce au pavillon de la Source. Celui-ci étant meublé, le mobilier des dames Dalrey serait laissé ici, et une voisine viendrait de temps à autre pour aérer et nettoyer.

Tout étant ainsi réglé, la comtesse et son fils se retirèrent, laissant M<sup>lle</sup> Dalrey toute reconnaissante envers la Providence qui lui ménageait, dans sa pénible épreuve, de si sûres et si utiles amitiés.

## IX

M<sup>lle</sup> Mathilde avait un peu redouté que sa belle-sœur ne fit des difficultés pour quitter la Bercière. Mais tout se passa le plus facilement du monde. Un matin, elle monta avec M<sup>lle</sup> Mathilde et Raymonde dans la voiture envoyée par M<sup>me</sup> de Montanes, et se laissa emmener, sans aucune question. Chez cette femme si autoritaire auparavant, la volonté semblait être abolie, comme la parole.

Le pavillon de la Source était charmant, placé dans une situation très saine et fort confortablement meublé. Il plut infiniment aux nouvelles habitantes, qui remercièrent de nouveau leurs hôtes.

— Quelle différence avec la Bercière ! disait cent fois par jour Raymonde, en contemplant l'horizon étendu que l'on découvrait de la gentille demeure placée en un point élevé du

parc.

M<sup>me</sup> Dalrey n'avait manifesté aucun étonnement en se voyant transportée ici. Tout le jour, elle demeurait assise dans la salle à manger, refusant de bouger, de sortir même du parc, et travaillant machinalement à une éternelle tapisserie. Maintenant, on arrivait à lui arracher quelques monosyllabes, mais l'intelligence ne reparaissait pas dans son regard.

M<sup>lle</sup> Mathilde, tout en se trouvant fort bien à Salvicourt, avait néanmoins un gros regret. Il lui avait fallu quitter ses chers pauvres de Palerville, qu'elle ne verrait plus maintenant que de loin en loin, quand quelque affaire l'amènerait à la petite ville.

– Ce que ça nous manquera de ne pas vous rencontrer, trottinant dans notre quartier, Mademoiselle Dalrey ! lui avait dit Justine. Mais nous irons quelquefois vous voir, le dimanche. Ça nous fera une grande promenade... Et puis, à la rigueur, si on est fatigué, le père nous payera le chemin de fer.

La brave femme avait toujours chez elle le

petit Baujoux. On attendait le prononcé du jugement d'Isidore pour savoir ce qu'il serait possible de faire à son égard. Léonie couchait chez la mère d'une de ses camarades de la fabrique, un cousin d'Ernestine avait pris chez lui Achille. Les quelques misérables meubles des Baujoux avaient été vendus par le propriétaire, auquel plusieurs termes de loyer étaient dus, et déjà de nouveaux locataires s'étaient installés à leur place

L'instruction relative au crime de la Bercière n'avait pu découvrir aucun indice. Baujoux niait toujours avoir eu l'idée de ce crime, mais il ne pouvait, ou ne voulait donner aucune explication sur sa présence dans la chambre de la victime, avec un couteau ensanglanté près de lui.

La certitude de l'existence d'un complice – instigateur et peut-être même véritable auteur du crime qu'il avait cherché à mettre sur le compte de Baujoux rendu inconscient par l'alcoolisme – s'imposait de plus en plus à l'esprit des magistrats et du public, surtout depuis l'événement dont avait été victime M<sup>me</sup> Dalrey.

Ce mystérieux malfaiteur pouvait fort bien être le même que l'assassin de M. d'Erquoy. Seulement, que venait-il chercher encore ? Était-ce la fortune cachée par le défunt ?... En ce cas, qui donc l'avait renseigné ?

Au cours du jugement, on interrogea encore M<sup>lle</sup> Dalrey, qui ne put que répéter ce qu'elle avait déjà dit au juge d'instruction, c'est-à-dire qu'elle ne connaissait aucun indice pouvant mettre sur la trace du complice de Baujoux. On cita également Paul d'Erquoy. Il se trouvait en ce moment sur le point de quitter la France. On chuchotait, dans les milieux fréquentés par lui, qu'il était perdu de dettes, et que de hautes influences politiques lui procuraient une fructueuse situation dans les colonies. D'une voix rendue méconnaissable par un fort enrrouement, il déclara au tribunal qu'il avait toujours ignoré toutes les intentions de son oncle, celui-ci le traitant en étranger et ne lui disant jamais un mot de ses affaires, ni des rapports qu'il pouvait avoir avec telle ou telle personne. Quant à avoir parlé à quiconque de la partie finale du testament de M. d'Erquoy, il s'en serait bien gardé, car c'était à

lui-même, tout le premier, qu'il aurait fait tort, en admettant que cette fortune existât, ce dont il doutait de plus en plus, à la réflexion.

Selon toutes les apparences, le complice de Baujoux semblait donc le principal auteur du crime. Mais la participation d'Isidore paraissant évidente aux jurés, il se vit condamner à vingt ans de travaux forcés.

Depuis sa détention, comme il se trouvait privé des boissons alcooliques dont il faisait habituellement si grand usage, il était devenu maniable et paisible, mais gardait sur son visage ravagé une expression d'hébétude. En entendant l'arrêt du tribunal, il se mit à pleurer...

– Ce n'est pas moi !... pas moi ! balbutia-t-il.

Puis, presque aussitôt, passant la main sur son front, il dit d'une voix bizarre :

– Si... peut-être... je ne sais pas...

Au sortir de l'audience, Paul d'Erquoy accosta M<sup>lle</sup> Dalrey, qu'accompagnait Ogier de Montanes. Il s'informa de sa cousine, dont il avait appris tout récemment la triste situation.

– Voyez-vous, Mademoiselle, je crois plus sage de renoncer à la recherche de ce million, qui n’existait peut-être que dans l’imagination de M. d’Erquoy, conclut-il. Et, en admettant même qu’il existe, il est préférable, au lieu de s’hypnotiser là-dessus, de travailler pour acquérir la fortune, plutôt que de l’attendre de cette hypothétique trouvaille.

Il refusa l’offre que lui faisait – sans grand empressement du reste – M<sup>lle</sup> Dalrey de venir voir sa cousine, en disant qu’il aurait trop de peine de la retrouver ainsi, mais qu’il priait M<sup>lle</sup> Mathilde de lui apprendre si quelque amélioration se produisait.

Le dimanche après la condamnation de Baujoux, M<sup>lle</sup> Mathilde, qui lisait près de sa belle-sœur, inactive, vit apparaître la famille Plautin, au grand complet, avec, en plus, le petit Antoine. Il y eut un concert de regrets lorsqu’on apprit que M<sup>lle</sup> Raymonde était en ce moment au château, où elle avait déjeuné. Mais on la vit presque aussitôt arriver, avec Françoise et Ogier, qui avaient voulu l’accompagner pour faire une visite à M<sup>lle</sup>



Mathilde. On s'assit en cercle devant le pavillon, tout près de la porte-fenêtre ouverte de la salle à manger, à côté de laquelle se trouvait M<sup>me</sup> Dalrey. Et là, on discuta ce qu'il convenait de faire pour Antoine.

– S'il restait gentil comme ça, nous le garderions bien avec les nôtres, dit Justine. Mais voilà, j'aurais peur que les aînés ne viennent lui donner de mauvais conseils.

– Non, tu ne peux pas faire ça, intervint André Plautin. Tu as déjà assez de mal avec les tiens.

– Mais non, pas tant que ça ! dit-elle avec un regard de complaisance vers sa petite famille sagement assise un peu plus loin. Et je voudrais bien que le pauvre petit malheureux ne devienne pas un vaurien comme les autres.

– C'est égal, ma bonne Justine, ce serait une grande charge pour vous, fit observer M<sup>lle</sup> Mathilde. Puis ce petit paraît de santé délicate. J'aurais préféré, s'il était possible, le voir placé à la campagne.

Ogier, qui avait écouté jusque-là en silence, dit

tout à coup :

– Eh bien ! mettez-le en pension chez Jacquet, un de nos fermiers. Sa femme et lui sont de très braves gens, qui l'élèveront bien... Et quant aux frais, je m'en chargerai avec plaisir.

– Que vous êtes bon ! fit M<sup>lle</sup> Mathilde avec reconnaissance. Ce sera, me semble-t-il, la meilleure solution pour cet enfant... Mais les Jacquet accepteront-ils ?

– Je n'en doute guère. Du reste, vous pourrez aller les trouver, Mademoiselle ; vous jugerez par vous-même de ce qu'ils sont. Voici vingt ans que nous les avons comme fermiers, et nous n'avons eu toujours qu'à nous louer d'eux, de toutes façons.

– J'irai alors dès demain... Seras-tu content, Antoine, d'être à la campagne ?

– Je ne sais pas, murmura le petit, qui semblait un peu intimidé.

– Viens ici pour remercier M. de Montanes, qui veut bien s'intéresser à toi.

Antoine se leva et s'approcha à petits pas.

Raymonde lui saisit le bras au passage, et, de l'autre main, lui enleva sa petite casquette.

– Ah ! vous faites bien, Mademoiselle Raymonde ! dit Justine. On ne lui a jamais appris la politesse, à ce petit, il n'y pense pas... Il paraît que chez lui on lui enseignait qu'il fallait être le plus malhonnête possible, surtout avec les bourgeois.

– Et vous allez entreprendre son éducation, Raymonde ? dit Ogier en riant.

– Je le voudrais bien, si j'avais le temps ! soupira la fillette. Mais je vais bientôt reprendre mes études, et je ne verrai plus souvent ce petit-là... Remercie M. Ogier, Antoine.

Un merci quelque peu indistinct sortit des lèvres de l'enfant, dont les yeux bleus, vifs et intelligents, ne quittaient pas la physionomie souriante du jeune comte.

Ogier lui donna une petite tape amicale et se leva en disant :

– Je propose à tout ce jeune monde une partie de cache-cache, puis nous irons goûter au

château.

– Oh ! quelle bonne idée ! s'écria Raymonde. Comme vous êtes gentil, Ogier !

Elle lui avait pris le bras et levait vers lui ses yeux rayonnants.

– Cela vous fait plaisir, Raymonde ? dit-il en souriant. Alors, c'est, en effet, une bonne idée... Ils sont très bien, ces Plautin, ajouta-t-il à voix basse, tout en se dirigeant avec la fillette vers une allée du parc. C'est le type de la famille d'ouvriers telle qu'il la faudrait... Et, ma foi, je souhaiterais à plusieurs de nos connaissances d'avoir des enfants aussi bien élevés !

Les jeunes Plautin devaient se souvenir longtemps de cet après-midi à Salvicourt. Françoise et Ogier se montrèrent pour eux très simples, très affables, à l'exemple de leur mère, véritable grande dame, sous ce rapport comme sous tous les autres.

Ogier surtout possédait le don de charmer ses inférieurs par sa grâce cordiale, qu'il savait si bien mêler à la réserve imposée par son rang, que

nul ne songeait jamais à oublier les distances.

– Il est rudement chic, M. de Montanes ! dit André Plautin à sa femme, tandis qu'ils s'en allaient vers la petite gare où ils devaient prendre le train, afin de ne pas fatiguer Louissette.

– Oui, c'est un gentil jeune homme ; il en faudrait beaucoup de bons et d'aimables comme lui.

– Ne penses-tu pas qu'il ferait un fameux mari pour M<sup>lle</sup> Raymonde, quand ils auront l'âge tous les deux ? Ils ont déjà l'air de bien s'entendre, j'ai remarqué que lorsqu'elle était d'un avis, M. Ogier s'empressait de s'y ranger aussi.

Justine secoua la tête.

– Il est bien trop riche pour elle, mon pauvre ! Songe donc qu'elle n'aura rien, ou à peu près !

– Eh bien ! justement, puisqu'il est si riche, il n'aura pas à regarder à épouser une femme pauvre !

– Ah ! tu crois ça ? C'est que ça ne se passe pas de cette manière dans ce monde-là. Quand on a de l'argent, il en faut au moins autant de l'autre

côté... Ce n'est pas pour dire que M. de Montanes soit tout à fait dans ces idées-là, mais enfin, il aura à choisir parmi bien d'autres jeunes filles que M<sup>lle</sup> Raymonde...

– Il ne s'en trouvera jamais une pareille ! dit André avec conviction.

– Pour ça, je suis de ton avis... Mais les hommes, c'est si drôle ! conclut philosophiquement Justine.

Huit jours plus tard, le petit Antoine entra à la ferme des Riettes. La chose n'avait pas été toute seule. Les fermiers avaient refusé d'abord tout net de prendre ce fils de forçat. Il fallut l'intervention de M<sup>m</sup>e de Montanes. La vue de l'enfant, vraiment gentil et sympathique, leur enleva ce qui pouvait leur rester de regrets, et ils promirent de l'élever chrétiennement, tout en l'initiant au sain labeur de la terre délaissé par la génération actuelle.

## **Deuxième partie**

*Vers la lumière*

## I

– Alors, à demain, Antoine ?

– À demain, c'est ça, Mademoiselle Raymonde... Et merci bien.

Antoine Baujoux replaça son chapeau sur ses cheveux blonds coupés court, et s'en alla en courant dans la direction de la ferme, où, depuis sa Première Communion, il remplissait l'office de petit berger.

On n'aurait certes pas reconnu, dans ce vigoureux garçonnet au teint hâlé, le pâle blondin de jadis. L'âme s'était aussi développée, comme le corps. Antoine était un bon petit garçon, très reconnaissant, très pieux, pas toujours facile de caractère, mais cédant vite aux raisonnements – surtout lorsqu'ils lui étaient faits par M<sup>lle</sup> Mathilde ou par Raymonde.

La tante et la nièce n'avaient jamais cessé



d'exercer une surveillance morale sur le fils de la pauvre Ernestine. C'étaient elles qui lui avaient enseigné le catéchisme, qui avaient, par leurs conseils et leur douce influence, aidé à la formation de cette âme d'enfant. Maintenant encore, Raymonde, à certains jours, le convoquait pour lui donner une instruction religieuse un peu plus étendue, afin de le rendre à même de répondre à certaines objections stupides devant lesquelles les chrétiens ignorants restent désarmés, à la grande joie de leurs adversaires.

Ces petites séances avaient lieu, soit au pavillon, quand il pleuvait, soit dans le parc, comme aujourd'hui... Maintenant, la leçon finie, Raymonde s'en allait, sans se presser, dans l'allée ombragée et fraîche.

Elle avait dix-huit ans depuis quelques jours, et, comme l'avait prévu sa mère, elle était devenue délicieusement jolie. La teinte sombre de ses superbes cheveux noirs faisait ressortir la blancheur rosée de son teint, et, sous les longs cils foncés, brillaient de grands yeux bruns très expressifs, qui révélaient une âme à la fois très

tendre et très ferme.

C'étaient bien là, en effet, les deux caractères de la nature de Raymonde Dalrey – nature d'élite, qu'une éducation admirablement comprise avait développée pour en faire la femme charmante, sérieuse, profondément chrétienne qu'elle était maintenant.

En cinq minutes la jeune fille atteignait le pavillon. Sur le seuil de la salle à manger, M<sup>lle</sup> Mathilde l'attendait, une lettre à la main.

– C'est pour toi, de Françoise, mignonne.

– Ah ! enfin !... Voyons, si elle m'annonce son arrivée ?

Et Raymonde lut tout haut :

« J'espère que nous allons bientôt nous revoir, Raymonde chérie. La date de notre départ pour Salvicourt n'est pas encore tout à fait fixée, mais en tout cas nous y serons avant quinze jours.

« Je serai si heureuse de vous retrouver, mon amie ! Voyez-vous, dans mon existence mondaine – trop mondaine, je le pense parfois, –

je ne vous oublie pas, sage Raymonde. Même, lorsqu'il me vient des remords, c'est aussitôt votre cher visage sérieux, presque sévère, qui m'apparaît. Vous me gronderez beaucoup, n'est-ce pas, vous me ferez la morale, et je prendrai de bonnes résolutions pour l'année prochaine... Tenez, ce qu'il y aurait de mieux pour moi, ce serait de demeurer à Salvicourt toute l'année près de vous, ma chérie. J'aurais ainsi une vie plus sérieuse, et en votre compagnie je ne regretterais pas les plaisirs de Paris.

« Et encore avons-nous bien manqué ne faire qu'une courte apparition à Salvicourt, à l'automne ! Mais maman étant très fatiguée, son médecin lui a déconseillé Dinard, où nous aurions retrouvé trop de nos relations mondaines, et l'a fortement engagée à venir se reposer à Salvicourt, à mon grand contentement, car, voyez-vous, Raymonde, cette existence est lassante, à la fin !

« J'espère que ma sœur et son mari passeront quelque temps près de nous. Quant à Ogier, il se décide à nous accompagner cette année, mais ne compte rester à Salvicourt que peu de temps. Des

amis l'ont invité dans le Tyrol autrichien, puis je ne sais où encore. Il est très lancé dans le monde, où on le recherche beaucoup. Il s'occupe de monter une écurie de courses, et est en ce moment en pourparlers pour l'achat d'un yacht. Il est toujours bon et charmant, vous verrez, et se réjouit, lui aussi, de retrouver nos amies de Salvicourt.

« Toujours pas d'amélioration dans l'état de votre pauvre maman ? Nous espérons tant que, peu à peu, la guérison viendrait !

« À bientôt donc, amie chérie. Maman joint son plus affectueux souvenir au mien, pour M<sup>lle</sup> Dalrey et pour vous, et Ogier me charge de ses respectueux hommages.

« FRANÇOISE DE MONTANES. »

– Je vais enfin la revoir, ma chère Françoise ! dit joyusement Raymonde. Et ce sera pour quelque temps, cette année, d'après ce qu'elle dit.

Un pli léger s'était formé sur le front de M<sup>lle</sup> Mathilde. Elle murmura avec un mouvement

d'épaules un peu impatienté :

– Est-il possible que des femmes qui se disent chrétiennes ne puissent pas, dans les temps que nous traversons surtout, se priver de ces plaisirs mondains !

Les petits doigts de Raymonde froissèrent machinalement le papier parfumé, tandis que son beau regard pensif et grave semblait se perdre dans la profondeur lumineuse d'une allée doucement éclairée par le soleil qui perçait la voûte de verdure.

– À quoi penses-tu ? demanda M<sup>lle</sup> Mathilde en posant sa main sur le bras de sa nièce.

– Je pense, tante, qu'il est profondément triste de voir un homme jeune, très riche, très bon, très intelligent, gaspiller tous ces dons de Dieu qui lui serviraient à faire tant de bien !

– C'est à Ogier que tu songes ?

– Oui, c'est à Ogier... Quelle belle tâche il aurait, s'il le voulait ! Mais non, il sera comme tant d'autres, n'ayant en vue que son plaisir, oubliant que, par sa situation sociale même, et par

les traditions de sa race, il est tenu à beaucoup plus que d'autres !

Un peu d'indignation faisait briller les beaux yeux bruns et empourprait les joues de Raymonde.

– Petite âme combative ! dit M<sup>lle</sup> Mathilde avec un sourire. Je suis sûre que si tu voyais quelque temps M. de Montanes, tu finirais par lui dire toute ta façon de penser ?

– Peut-être bien, tante, surtout s'il était aimable et simple comme autrefois. Mais voilà deux ans que nous ne l'avons vu, il a peut-être changé, quoi qu'en dise Françoise... Et, d'ailleurs, il ne restera probablement que quelques jours... Maintenant, tante, si vous n'avez pas besoin de moi ici, je vais aller voir Marthe et Alberte Marellier ?

– Oui, va, ma chérie, et dis bien des choses de ma part à ces demoiselles.

Raymonde entra dans la salle à manger et mit un baiser sur le front de sa mère. Celle-ci leva vers elle un regard morne, sans prononcer une

parole. Son état n'avait pas varié depuis le nocturne incident de la Bercière, que nul indice n'était venu éclairer, non plus que l'assassinat de M. d'Erquoy. Le mystère continuait à planer sur ces deux faits, qui semblaient se trouver reliés.

Quelques instants plus tard, Raymonde, suivie du chien de Terre-Neuve, don de Françoise, qui lui servait de porte-respect, s'en allait vers la fabrique Marellier. Les filles de M. Marellier, deux jumelles fort gentilles, étaient ses amies d'enfance, et, plusieurs fois par semaine, elles se voyaient, soit à la fabrique, soit au pavillon.

Elle eut un léger froncement de sourcils lorsque, en arrivant dans le jardin joliment entretenu qui précédait la maison de M. Marellier, elle vit assis près de Marthe et d'Alberte un jeune homme à barbiche rousse, Charles Marellier, le second fils du fabricant, étudiant en médecine à Paris. Celui-là, bien qu'il fût aussi son camarade d'enfance, lui était devenu antipathique pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'était avisé, l'année précédente, de lui faire la cour, et ensuite parce qu'elle s'était aperçue

qu'il donnait en plein dans les nouvelles idées irréligieuses et antisociales. Ambitieux, avide de jouissances, il enviait sourdement tous ceux qui se trouvaient au-dessus de lui par le rang, l'intelligence ou la fortune, et, en petit comité, avouait cyniquement ne voir, en ses futurs clients, que « la bonne tête à écorcher pour en tirer le plus d'argent possible ».

Ce fut donc froidement que Raymonde répondit à son accueil très empressé. Bien que fort infatué de lui-même, il s'en aperçut et se mordit les lèvres avec dépit.

– Je vous annonce une bonne nouvelle, dit Raymonde en s'asseyant près d'Alberte. M<sup>me</sup> de Montanes et Françoise vont bientôt arriver, et le comte Ogier les accompagnera probablement.

– Ah ! quelle chance ! dit Marthe. Nous aurons ainsi un peu de distractions... car, certainement, ils vont avoir du monde ?

– Je ne sais, Françoise ne m'en parle pas.

– Oh ! M. de Montanes ne s'enterrera pas dans la solitude, ne craignez rien ! dit Charles avec



ironie. C'est un jeune homme très chic, très mondain, qui est en train de devenir un des lions de la haute société. Je ne pense pas qu'il honore longtemps Salvicourt de sa présence. Il s'y ennuiera mortellement au bout de quelques jours.

– Tu l'as vu cet hiver, je crois ? dit Alberte.

– Oui, je l'ai rencontré à une exposition. Il s'est montré suffisamment aimable, du reste, et m'a même offert de me reconduire chez moi dans sa voiture... Mais il est d'un poseur !

Raymonde retint le rire qui lui montait aux lèvres. Si Ogier avait acquis ce défaut, qu'il ne possédait pas autrefois, elle était certaine d'avance que Charles Marellier le surpasserait toujours sous ce rapport.

Elle ne s'attarda pas près de ses amies. La présence de Charles lui était décidément désagréable. Mais Alberte et Marthe ayant déclaré qu'elles l'accompagneraient un bout de chemin, lui aussi s'empressa de se joindre au trio et tous quatre s'engagèrent sur le joli chemin ombragé qui conduisait de la fabrique à la grand-route.

Comme ils en atteignaient l'extrémité, ils croisèrent deux jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, à mine de rôdeurs, qui les toisèrent au passage d'un regard mauvais. Minos, le terre-neuve, gronda sourdement en leur jetant un coup d'œil défiant.

– C'est Achille Baujoux, n'est-ce pas ? demanda Raymonde à Alberte.

– Oui, c'est lui, et un autre garçon que père a été obligé de congédier également l'année dernière. Ce sont deux affreux vauriens.

– Et ils rôdent toujours autour de la fabrique, ajouta Marthe. Peut-être méditent-ils quelque mauvais coup.

– Ou bien, plutôt, cherchent-ils à fomenter une grève. Le contremaître disait hier à père que l'esprit des ouvriers n'était plus le même depuis quelques mois.

– Baujoux ?... C'est le fils de l'assassin de M. d'Erquoy ? dit Charles.

– Oui, le fils aîné... Et la fille est devenue une rien du tout que père a dû renvoyer il y a trois

ans.

– Des produits de l'éducation laïque, ajouta Raymonde.

Elle avait l'esprit quelque peu combatif, et ne se gênait pas pour discuter avec Charles, en déclarant, comme conclusion de ces escarmouches : « Au reste, vous êtes aussi certain que moi-même de tout ce que je vous dis là. »

Mais, cette fois, il ne releva pas l'attaque et se contenta de répliquer avec un sourire narquois :

– Que voulez-vous, les mauvais champignons poussent partout !

Raymonde se retint pour ne pas riposter :

– Je m'en aperçois !

.....

M<sup>lle</sup> Mathilde avait coutume de se rendre, une fois par mois, à Palerville pour jeter un coup d'œil à la Bercière et rendre visite à ses connaissances et à ses pauvres. Raymonde l'accompagnait rarement, car elle n'aimait pas à

laisser sa mère seule avec leur très jeune servante... Aussi, ce matin-là, se hâtait-elle de revenir au village où elle avait été faire une course indispensable, car elle savait que sa tante avait dû prendre déjà le train pour Palerville, d'où elle ne reviendrait que pour le dîner.

Il faisait une chaleur lourde, extrêmement fatigante. Mais la jeune fille avançait toujours, courageusement, suivie de Minos qui tirait la langue.

– Attention, mon chien, j'entends une auto ! dit-elle tout à coup.

Bientôt, derrière elle, la voiture apparut. Machinalement, quand elle passa près d'elle, à une allure ralentie, Raymonde leva les yeux... Deux exclamations joyeuses retentirent... Et celui qui conduisait serra les freins, tandis que la jeune fille, assise à l'intérieur, ouvrait la portière et bondissait sur la route...

– Quelle bonne rencontre, ma Raymonde !... Mais oui, c'est bien moi, Françoise ! Je suis facile à reconnaître, ce n'est pas comme Ogier, avec son affreux masque !

Elle sautait au cou de Raymonde quelque peu ahurie, tandis qu'Ogier, enlevant prestement son masque de chauffeur, descendait à son tour et s'inclinait devant M<sup>lle</sup> Dalrey.

– Quelle surprise !... Combien je suis heureuse, chère Françoise !... Et vous arrivez ainsi sans prévenir personne ?

Les beaux yeux bruns rayonnaient de joie, la petite bouche souriait... Un regard d'étonnement charmé enveloppa la jeune fille, tandis qu'Ogier serrait longuement la main qui lui était tendue.

– Personne absolument ! Vous êtes la première qui connaissiez notre arrivée, Raymonde. La pauvre Aline va être aux cent coups ! Elle ne nous attendait que dans cinq ou six jours. Mais c'est une idée qui a pris à Ogier tout d'un coup : « Si nous partions tous deux en auto, Françoise ?

– Et Françoise a dit oui bien vite, ajouta Ogier en souriant. Elle était ravie à la pensée de vous voir quelques jours plus tôt, Raymonde... Car vous me permettez de continuer à vous appeler ainsi, tout simplement, comme autrefois ?

– Certainement, je permets, Ogier. Nous sommes d'anciens amis, répondit-elle spontanément, heureuse de le retrouver, du moins en apparence, tel qu'auparavant, simple, aimable, avec la même droiture et la même bonté dans le regard.

– Vous retourniez chez vous ? dit Françoise. Eh bien, nous allons vous reconduire... Oh ! pas de refus ! Vois donc, Ogier, si elle a chaud, pauvre Raymonde !

– Vite, montez, Raymonde, on étouffe sous ce soleil caché !... Marcelin, vous conduirez, je monte à l'intérieur, ajouta Ogier en s'adressant au chauffeur.

Pendant le court trajet, le frère et la sœur s'informèrent avec intérêt des nouvelles de M<sup>me</sup> Dalrey et de M<sup>lle</sup> Mathilde... Quand l'automobile s'arrêta devant le pavillon, Raymonde proposa :

– Si j'osais vous demander de venir partager notre très simple repas ? Aline n'aura probablement pas beaucoup plus à vous offrir...

– Ma chérie, avec du pain sec et votre

présence, nous serons satisfaits ! s'écria Françoise. Mais surtout, ne faites rien en plus pour nous ! Promettez, et nous viendrons... Sinon !...

– Je promets, Françoise ! dit en riant Raymonde. Mais vous ne vous en prendrez qu'à vous si vous mourez de faim.

– Oui, nous ne vous en ferons pas de reproches, Raymonde... Dépêchons-nous d'aller changer de vêtement. Françoise, pour ne pas retarder le déjeuner.

Et, saluant en souriant Raymonde, Ogier remonta dans la voiture d'où il était descendu pour offrir son aide à la jeune fille.

Raymonde entra, toute joyeuse, dans la salle à manger claire et gaie, où sa mère passait la plus grande partie de sa vie. M<sup>me</sup> Dalrey leva vers elle son regard indifférent. S'avançant vers elle, la jeune fille lui prit les mains.

– Maman, nous allons avoir quelqu'un à déjeuner... Ogier de Montanes, et sa sœur Françoise... Vous vous rappelez bien Ogier, dites,

maman ?

– Ogier ?... Non, murmura M<sup>me</sup> Dalrey.

Raymonde étouffa un soupir. Cet état de sa mère était la grande douleur de sa vie.. Cependant, le D<sup>r</sup> Balmier et l'aliéniste appelé en consultation n'avaient jamais dit qu'elle fût incurable ; il se pouvait, assuraient-ils, qu'un événement fortuit amenât la commotion nécessaire pour réveiller cette intelligence endormie,

Lorsque les dames Dalrey s'étaient installées au pavillon de la Source, M<sup>me</sup> de Montanes leur avait fait aménager autour un petit parterre que le jardinier du château avait ordre d'entretenir et de garnir de fleurs. Raymonde s'en alla cueillir les plus belles roses et les groupa joliment dans une petite jardinière dont elle garnit la table, après y avoir dressé le très simple couvert.

Ses amis ne trouveraient pas ici les raffinements de luxe et de confort auxquels ils étaient accoutumés, mais si leur cœur était resté le même qu'autrefois, ils se contenteraient de la bonne volonté de leur jeune hôtesse.



Ce fut un déjeuner charmant. Ogier l'anima de sa verve, et réussit même, à certains instants, à réveiller une sorte de lueur au fond des prunelles mornes de M<sup>me</sup> Dalrey. Il était vraiment charmant, mince, élégant, doué d'une extrême distinction et d'un regard étonnamment expressif. Mais, pas un instant, Raymonde ne découvrit chez lui un atome de cette pose dont avait parlé Charles Marellier. Celui-ci l'avait confondue, sans doute, avec l'aristocratique aisance de manières que possédait à un très haut point M. de Montanes.

Comme elle parlait de la présence de l'étudiant en médecine à la fabrique, Ogier eut une grimace expressive.

– Ah ! il est là ? Tant pis, car il me déplaît complètement. Son frère aîné est un bon garçon, ses sœurs sont fort gentilles, mais lui !... Nos idées sont tellement aux antipodes que, si nous nous voyions souvent, la discussion surgirait toute seule.

– Tu n'en auras guère l'occasion, puisque tu veux nous quitter si vite, méchant ! dit Françoise

d'un ton de reproche. Raymonde, ne pourriez-vous pas lui persuader de nous donner au moins un mois ?

– Ce ne serait pas trop, après avoir délaissé si longtemps Salvicourt, Ogier ! Le fermier des Riettes me disait hier : « C'est fini, on ne verra plus guère maintenant M. le comte... » Est-ce vrai, dites ?

Il sourit, en prenant la main de la jeune fille assise près de lui.

– Mais non, ce n'est pas vrai du tout. J'aime toujours beaucoup Salvicourt, et j'y reviendrai... Mais je me suis presque engagé avec un de mes amis, propriétaire d'un vieux château historique dans le Tyrol autrichien.

– Presque ?... Alors, ce n'est pas définitif, et j'espère que les charmes de Salvicourt vous retiendront, malgré tout.

– Peut-être ! murmura Ogier en souriant dans sa moustache blonde.

## II

– Maîtresse Jacquet, v'là M. le comte qui est là, et qui demande Antoine.

– Dis-lui que j'y vais, Célestine... Une minute seulement, le temps de me laver les mains...

Et Mélanie Jacquet, quittant la planche où elle pétrissait une galette pour la fête du village, s'en allait vers la fontaine placée dans un coin de la salle. Mais une silhouette masculine s'encadra dans l'ouverture de la porte, la voix d'Ogier dit gaiement :

– Allez-vous faire des cérémonies pour moi, maîtresse Jacquet ? Reprenez vite votre pétrissage... et n'oubliez pas que je tiens comme autrefois à goûter de vos excellents gâteaux.

– Bien sûr, il y aura toujours la part du château !... Mais asseyez-vous donc, Monsieur le comte ! Vous voyez, je ne peux même pas vous

avancer une chaise !

– Oh ! inutile ! Je venais simplement voir en passant si le petit Baujoux était là.

– Non, Monsieur le comte, il est au pré Catou, où il garde les moutons. Mais je vais l'envoyer quérir...

– Non, non, j'irai en me promenant jusque-là... M<sup>lle</sup> Raymonde m'a dit qu'il était un gentil enfant ?

– Très gentil, Monsieur le comte, bien qu'il soit un peu difficile parfois. Mais on n'est pas parfait, n'est-ce pas ?... Et quand on pense aux chenapans que sont devenus son frère et sa sœur !

– Oui, il paraît que ce n'est pas grand-chose de fameux. Les demoiselles Dalrey m'en ont parlé... Et j'ai eu la curiosité de voir ce qu'était devenu le troisième, avec une éducation tout autre.

– Ah ! ces demoiselles m'ont bien aidée pour l'éduquer, il faut le dire, Monsieur le comte ! Ce sont des femmes du bon Dieu, celles-là !... Et maintenant encore, M<sup>lle</sup> Raymonde se donne la peine, deux fois par semaine, de l'instruire

comme il faut dans la religion... Tenez, c'est son jour, aujourd'hui. Peut-être bien qu'elle a été le rejoindre au pré Catou, ça lui arrive quelquefois.

– Ah ! vraiment ?... Eh bien ! au revoir, maîtresse Jacquet, je vais aller en flânant jusque-là pour voir le petit Antoine. Bonjour de ma part à Jacquet, n'est-ce pas ?

Quand il fut sorti, la fermière s'approcha de la fenêtre et se pencha pour le regarder s'éloigner.

– Qu'il est donc gentil, notre maître ! murmura-t-elle, avec un sourire de satisfaction. Mais m'est avis que ce n'est pas seulement pour trouver Antoine qu'il s'en va jusqu'au pré Catou. Dame, M<sup>lle</sup> Raymonde est bien jolie, et ils s'entendaient tout à fait autrefois.

Le comte Ogier, de son pas souple et lesté de sportman, eut vite fait d'atteindre le pré désigné. Il s'étendait en bande étroite, le long de la rivière. Des arbres très feuillus se penchaient sur le bord, baignant leurs basses branches dans l'eau limpide qu'agitait en cet endroit un léger remous. Sous l'un d'eux, un exhaussement du sol, recouvert d'herbe, formait une sorte de banc naturel. C'était

là que se trouvait assise Raymonde, avec Antoine près d'elle.

Elle était vêtue, ce matin, d'un corsage de batiste rose pâle, dont le col légèrement échancré laissait voir son cou élégant. Sous l'ombre de son modeste chapeau de paille, son profil apparaissait, très délicat... Et Ogier, charmé, s'arrêta à quelque distance pour la contempler.

Sa voix au timbre harmonieux arrivait jusqu'à lui. Un livre à la main, elle expliquait à Antoine, très attentif, un point de l'histoire de l'Église.

Le jeune garçon leva tout à coup la tête, et aperçut M. de Montanes.

– Mademoiselle, voilà M. le comte ! chuchota-t-il.

Ogier, se voyant découvert, s'avança vivement, le chapeau à la main.

– Pardonnez mon indiscretion !... Je venais dans l'intention de voir Antoine, et j'ai en même temps le plaisir de vous trouver ici, Raymonde.

Une légère teinte rosée était montée aux joues de Raymonde. Elle lui tendit la main en disant

avec un sourire :

– Oui, je fais mon cours d’instruction religieuse. Nous ne voulons pas qu’Antoine soit un de ces chrétiens ignorants comme il n’y en a que trop dans notre pauvre pays.

– Me permettez-vous d’écouter votre leçon ? Cela me remettra en mémoire les enseignements du bon abbé Laroue, mon précepteur.

– Soit, j’accepte ce nouvel élève... Asseyez-vous là, Ogier.

Elle lui désignait la place occupée tout à l’heure près d’elle par Antoine... M. de Montanes s’y assit et adressa quelques questions amicales au jeune garçon. Puis, sur son invitation, Raymonde continua l’explication commencée tout à l’heure.

Quand la leçon fixée pour ce jour-là fut terminée, la jeune fille ferma son livre en disant :

– C’est bien pour aujourd’hui, Antoine. Dis au revoir à M. de Montanes et retourne près de tes moutons... Mais as-tu mal à la tête ? Tu es très rouge.

– Un peu, oui, Mademoiselle.

La main fine de Raymonde se posa sur le front de l'enfant.

– Ta tête n'est pas chaude, ce ne sera rien. Mets-toi à l'ombre, et demande en rentrant à maîtresse Jacquet de te donner une infusion quelconque.

Quand Antoine se fut éloigné avec un petit salut très poli, elle ajouta en s'adressant à Ogier :

– Il s'est bien fortifié, mais il a besoin encore de ménagements. En restant en ville, il n'aurait eu qu'une piètre santé, pauvre petit !

– J'admire, Raymonde, comme vous savez vous mettre à la portée de cette petite intelligence. C'est un don, cela !

– Il paraît... Et cela ne vous a pas ennuyé, Ogier ?

– Je vous aurais écoutée tout le jour, Raymonde !

Elle eut un léger éclat de rire.

– Si je vous prenais au mot, dites ?



– Faites, Raymonde ! Je me constitue votre élève, très docile, vous le verrez.

– Hum ! docile !... Vous n'étiez pas toujours très patient autrefois, Ogier.

– Avec vous, si... Rappelez-vous...

Et tous deux se mirent à faire revivre les souvenirs des années écoulées, des heureuses années de l'adolescence...

– Vous rappelez-vous la mort de votre pauvre chien Pollux ? C'est la seule fois où j'ai vu des larmes dans vos yeux, Ogier.

– Pauvre Pollux ! Oui, ce fut un vrai chagrin pour moi... Mais ces larmes étaient causées surtout par la vue des vôtres, Raymonde.

Elle rougit un peu sous le regard ému qui se posait sur elle.

– J'ai toujours eu le cœur très sensible pour les bêtes...

– Non pas seulement pour les bêtes, heureusement ! Depuis deux jours que nous sommes ici, il nous est revenu aux oreilles que les malheureux des alentours étaient visités par une

petite fée charitable...

Il s'interrompit en voyant s'empourprer le visage de Raymonde.

– Allons, laissons ce sujet, je vois qu'il gêne votre modestie... Dites-moi donc si vous avez eu quelques nouvelles de Paul d'Erquoy ?

– Il a écrit deux fois à ma tante, au début de son séjour au Tonkin. Mais depuis lors nous n'en avons pas autrement entendu parler.

– Un de mes amis, au cours d'un voyage là-bas, a eu occasion de le voir. Il paraît qu'il a une position fort belle et mène grand train – si grand train qu'on le dit criblé de dettes. Naturellement, ses opinions – si l'on peut appeler cela des opinions – sont de plus en plus avancées.

– Combien toutes ces désertions sont tristes ! murmura pensivement Raymonde. Si au moins les honnêtes gens savaient s'unir, se sacrifier !

La main d'Ogier se posa sur la sienne, les prunelles orangées du jeune homme se plongèrent dans ses yeux...

– Est-ce à moi que vous songiez en disant

cela, Raymonde ?

Elle rougit un peu, mais répliqua franchement :

– Oui, Ogier, c'est à vous.

– Et vous me blâmez de ne penser qu'à mon plaisir ?

– Oh ! si je vous blâme !

La réponse était sortie, spontanée, de la bouche ou plutôt du cœur de Raymonde... Les sourcils blonds d'Ogier se rapprochèrent un peu, tandis qu'il mordait nerveusement sa lèvre.

– Merci de cette sincérité ! dit-il d'un ton mi-ironique, mi-irrité. Je n'y suis pas habitué, cela me change.

Elle baissait les yeux, un peu confuse de s'être laissée aller à lui dire aussi clairement ce qu'elle pensait de lui. Maintenant, elle l'avait froissé, certainement, elle l'avait vu à une certaine expression de son regard bien connue autrefois.

– Je vous demande pardon de vous avoir répondu avec cette franchise, dit-elle d'un ton un peu hésitant. On m'a toujours dit que je ne savais

pas du tout envelopper ma pensée...

– Je vous en prie, soyez toujours ainsi avec moi !... Je ne vous en veux pas du tout, Raymonde !

Le regard joyeux de Raymonde se leva sur la physionomie d'Ogier, grave et émue.

– Bien vrai ?

– Tout à fait vrai ! Vous l'avez dit et comme tels, nous sommes d'anciens amis, et comme tels, nous avons le droit de nous parler en toute franchise... Promettez-moi que vous le ferez toujours, Raymonde ?

– Oh ! je ne demande pas mieux !... Mais vous agirez de même pour moi ?

– Certainement ! Je vais m'occuper à chercher avec ardeur tous vos défauts afin de pouvoir vous sermonner à ce sujet... Mais dites-moi donc, je vous prie, ce que vous souhaiteriez me voir devenir ?

– Je pense, Ogier, qu'un homme comme vous a une très grande tâche à remplir. Tenez, dans ce pays dont vous êtes le principal propriétaire, il

vous serait possible d'acquérir une réelle influence. Par exemple, il vous faudrait y résider une grande partie de l'année, pour être bien connu et estimé des paysans...

– Mais, Raymonde, songeriez-vous pour moi à la députation ? s'écria-t-il en riant.

– Et pourquoi pas ?... Il n'y aura jamais trop d'hommes bien-pensants pour se jeter dans l'arène politique afin de tenter, de toutes leurs forces, de barrer le chemin aux misérables qui mènent la France à la ruine.

– Pouah ! il y a trop de canaille dans cette galère ! dit-il avec un geste de dégoût.

– Oh ! si vous faites le grand seigneur !... Gardez cela pour vos pairs, c'est parfait, mais souvenez-vous qu'il faut aller au peuple, et pour cela se résigner à lutter contre des adversaires souvent méprisables, car si vous ne cherchez pas à les supplanter, ce sont ceux-là que ce pauvre peuple écouterait.

D'une chiquenaude, Ogier fit tomber une feuille jaunie qui s'était posée sur son élégant

veston de promenade.

– Vous êtes un délicieux prédicateur, Raymonde, et, comme je vous le disais tout à l'heure, il me semble que je vous écouterai toujours... Mais l'heure s'avance, ne croyez-vous pas qu'il serait temps de regagner le logis ?

– Je le pense aussi, dit-elle froidement.

Elle se sentait sourdement irritée du ton léger pris par M. de Montanes, de cette manière désinvolte de lui faire comprendre qu'elle avait parlé dans le vide. N'avait-elle pas aussi cru voir un sourire amusé errer un instant sous sa moustache ?... Non décidément, il n'était pas sérieux, ce n'était qu'un élégant mondain ayant conservé encore, par tradition, un vernis de religion, mais incapable de se faire violence pour remplir les devoirs imposés par sa situation sociale, son intelligence et sa fortune.

Ils se dirigèrent en silence vers la sortie du pré. Ogier poussa la barrière et s'effaça pour laisser passer Raymonde... Sur le chemin, elle s'arrêta...

– Vous prenez sans doute à gauche ? C’est le plus court pour vous.

– Vous me donnez congé ? dit-il ironiquement. Je comptais, pourtant, vous accompagner jusqu’au pavillon... d’autant plus que vous n’avez pas aujourd’hui Minos, votre fidèle garde du corps.

– Oh ! il n’y a rien à craindre sur le chemin !... Je vous remercie néanmoins de l’intention, mais il est inutile de vous imposer l’ennui d’escorter une campagnarde de mon espèce, trop franche et trop peu civilisée pour savoir déguiser sa pensée.

Elle prononçait ces mots d’un ton mordant, car, réellement, elle se sentait impatientée à l’idée qu’il l’avait écoutée avec une indifférence moqueuse, ainsi qu’en témoignait la façon dont il avait mis fin à l’entretien.

Une lueur railleuse passa dans le regard du jeune comte.

– Une campagnarde ?... C’est tout à fait cela, en effet... J’ignorais que vous fussiez devenue coquette, Raymonde.

Et, s'inclinant devant la jeune fille stupéfaite, il s'éloigna dans la direction de Salvicourt.

Un long moment, Raymonde demeura clouée au sol. Que signifiaient ses dernières paroles ?... Coquette ?... Pourquoi ?... Qu'avait-elle dit ou fait ?

Enfin, secouant résolument la tête, elle se remit en marche, en songeant :

– Non, décidément, il n'est plus le même qu'autrefois. Nous ne nous comprendrons plus maintenant.

Et cette idée lui mit une grande tristesse au cœur.

Le souvenir de cette petite scène lui trotta dans l'esprit toute la journée. Elle cherchait toujours ce qu'avait voulu dire Ogier... Puis elle s'essayait à chasser de son esprit ces inutiles pensées et s'absorbait dans son travail. Elle avait passé brillamment ses deux brevets, et maintenant s'adonnait à quelques études complémentaires afin de pouvoir, l'hiver suivant, prendre une position dans l'enseignement.



Mais vers 4 heures, Françoise apparut toute fraîche dans sa robe de piqué blanc. Elle venait passer une heure près de ses chères amies, ainsi qu'elle le déclara gentiment... Malgré ses protestations, Raymonde prépara du thé, et bientôt M<sup>lle</sup> Mathilde et les deux jeunes filles se trouvèrent groupées autour de la table joliment garnie d'un napperon brodé par Raymonde.

– M. Ogier est en promenade, sans doute ? interrogea M<sup>lle</sup> Mathilde.

– Mais non, je l'ai laissé dans la bibliothèque, à lire je ne sais quoi. Quand je lui ai demandé s'il viendrait me rejoindre, il m'a répondu : « Peut-être »... Il était ce matin, non pas précisément de mauvaise humeur – ce n'est guère son habitude, – mais bizarre, et très distrait.

Raymonde songea :

– Il était furieux contre moi... Et vraiment, il ferait tout aussi bien de rester chez lui cette après-midi !

Mais vers 5 heures, on vit apparaître Ogier, souriant, la boutonnière fleurie. Il s'excusa

aimablement de n'être pas venu plus tôt, ayant plusieurs lettres en retard à écrire.

— Entre autres choses, il fallait que je me décide pour l'achat de ce yacht... Françoise vous en a sans doute parlé. Mesdemoiselles ? Je compte faire à la fin de cet été une délicieuse croisière, et nous y donnerons, l'année prochaine, des fêtes dont on parlera beaucoup.

Était-ce une idée ? Il semblait à Raymonde que les yeux orangés dirigeaient vers elle un regard de défi railleur... Et d'ailleurs, les paroles elles-mêmes n'étaient-elles pas une réponse suffisamment éloquente au blâme de ce matin ?

Elle demeura silencieuse, la mine sérieuse et un peu triste, tandis que la conversation se poursuivait entre M<sup>lle</sup> Mathilde, Françoise et le comte Ogier. Celui-ci semblait particulièrement en verve cette après-midi... Et M<sup>lle</sup> Mathilde, chose bizarre, paraissait l'exciter, à entrer dans les détails de sa vie mondaine et de ses plaisirs sportifs.

Enfin, les visiteurs se levèrent pour prendre congé... Ogier, avisant la petite table où travaillait

tout à l'heure Raymonde, se pencha pour regarder le litre d'un livre.

– C'est vous qui étudiez ces gros volumes d'histoire, Raymonde ?... Avez-vous donc la prétention de devenir une savante ?

– Non, simplement celle d'arriver à gagner ma vie, répondit-elle avec une involontaire sécheresse.

– Gagner votre vie ?... Oubliez-vous que j'ai à vous remettre la moitié de l'héritage de M. d'Erquoy ? J'ai précisément conféré à ce sujet, avant mon départ, avec notre notaire, et il va faire le nécessaire afin que vous soyez mise en possession de cette somme, qui se monte aujourd'hui à six cent mille francs environ, avec les intérêts capitalisés, puisque M<sup>lle</sup> Mathilde a toujours refusé l'offre que lui faisait ma mère de les lui verser.

– De même que je refuse aujourd'hui de recevoir cet argent qui ne m'appartient en aucune façon. La volonté de M. d'Erquoy était que cette fortune vous appartînt, gardez-la donc.

– C'est une odieuse injustice, et je n'accepterai jamais de m'en faire complice !... Vous recevrez cet argent, Raymonde !

– N'y comptez pas, ma résolution est inébranlable à ce sujet... Mais s'il vous embarrasse, il ne manque pas de pauvres, ni d'œuvres de toutes sortes.

– La première œuvre pour moi est de vous éviter une vie de privations et de travail à laquelle vous n'êtes pas destinée ! s'écria-t-il d'un ton d'impatience irritée.

– Je ne crains ni le travail ni les privations, je les préfère mille fois à la vie oisive, luxueuse et mondaine que certains mettent au-dessus de tout, riposta-t-elle.

Une lueur de colère passa dans les yeux d'Ogier.

– À votre guise ! dit-il d'un ton sèchement railleur. Je ne prétends pas vous donner cet argent de force... Si quelquefois vous vous ravisiez, vous n'auriez qu'à me le faire savoir, il sera toujours à votre disposition.

– Acceptez donc, Raymonde, ma chérie !  
s'écria Françoise. Il est tellement naturel que cet héritage soit à vous, plutôt qu'à Ogier !

– N'insistez pas, chère Françoise, dit fermement Raymonde. Ma résolution ne variera pas.

Ogier, qui s'était détourné pour prendre son chapeau déposé sur une table, dit à M<sup>lle</sup> Mathilde d'un ton légèrement moqueur :

– Je crois que votre nièce, Mademoiselle, a une terrible volonté, et qu'il doit être inutile de chercher à la faire revenir sur une décision.

– En la circonstance, je l'approuve, Monsieur, car il y a là pour elle une question de dignité... Et je vous assure qu'elle envisage très courageusement l'avenir de travail qui s'ouvre devant elle.

– Allons, tant mieux ! dit-il d'un ton léger.

Quand le frère et la sœur eurent disparu, Raymonde s'occupa de ranger les accessoires du thé. Un pli s'était formé sur son beau front blanc, et sa physionomie avait une expression songeuse

et mécontente.

– Allons, cela va bien ! pensa M<sup>lle</sup> Mathilde avec satisfaction. J'étais inquiète des conséquences que pouvait avoir le séjour de M. de Montanes, étant donné la très vive sympathie qui existait autrefois entre eux, mais il n'y a rien à craindre, je crois ; ce n'est pas ma sage Raymonde qui s'éprendra de ce jeune mondain, de ce sportman tout occupé de yachting et de courses, et dédaignant tout ce qui intéresse le cœur et l'intelligence de ma nièce. Il est bien séduisant, c'est certain, mais elle est si sérieuse !... Beaucoup trop sérieuse pour lui plaire, en dépit de sa beauté... Et j'ai bien remarqué tout à l'heure comme ils se sont froidement quittés. Tant mieux, tant mieux !

### III

Le petit village d'Équesnes, d'où dépendait Salvicourt, était ce dimanche-là en grande liesse. On célébrait la fête du pays, et, pour la circonstance, chaque ménagère avait pétri un nombre respectable de galettes qui sortaient maintenant du four, dorées et embaumant le beurre frais.

Sur la place de l'église, quelques baraques foraines offraient leurs habituelles attractions, et, depuis le matin, l'orphéon faisait rage, au grand contentement des indigènes.

C'était une coutume, pour les châtelains et principaux habitants du pays, de venir passer une heure ou deux à la fête. On se retrouvait là, on causait, on mangeait quelques gaufres et galettes... Puis, généralement, il y avait réunion chez les uns ou les autres pour finir la journée.

Le matin, à la grand-messe, Françoise, sur la

demande du curé, avait accepté de chanter. En sortant, les châtelains des environs s'étaient retrouvés sur la place. M<sup>me</sup> de Montanes, arrivée la veille, avait invité pour le dîner les Marellier, Raymonde Dalrey et la famille du général d'Orveilles, qui habitait un château à quelques kilomètres de Salvicourt.

Raymonde avait refusé d'abord, mais, devant l'insistance de M<sup>me</sup> de Montanes et de Françoise, elle s'était vue obligée de céder.

Dans l'après-midi, comme elle était occupée à faire une lecture pieuse à M<sup>lle</sup> Mathilde, dont la vue baissait beaucoup, elle vit apparaître une élégante voiture découverte que conduisait le comte Ogier, et dans laquelle se trouvait assise sa sœur.

– Nous venons vous enlever, Raymonde ! s'écria joyusement M<sup>lle</sup> de Montanes. Il faut que vous veniez aussi à la fête... Oh ! pas de refus !... N'est-ce pas, Mademoiselle Mathilde ?

– Certainement, elle peut fort bien y aller... Si, ma chérie, cela te distraira, ajouta M<sup>lle</sup> Dalrey en voyant le geste de dénégation de sa nièce. Va



mettre ton chapeau et profite bien de cette belle journée.

Raymonde se soumit sans enthousiasme. Elle savait qu'elle allait trouver là-bas les demoiselles d'Orveilles, trois jeunes filles hautaines et poseuses pour lesquelles elle n'éprouvait aucune sympathie... Puis, quoi qu'elle en eût, elle était quelque peu affectée et sourdement impatientée de l'attitude très froide de M. de Montanes, ce matin au sortir de la grand-messe et maintenant encore.

La fête battait son plein, lorsque le jeune châtelain de Salvicourt, Françoise et Raymonde y firent leur apparition. Les Marellier et les d'Orveilles s'y trouvaient déjà. Ogier fut aussitôt entouré, ces demoiselles, y compris Marthe et Alberte, esquissèrent pour lui leurs plus charmants sourires... Et Raymonde put le voir ainsi dans son rôle d'homme du monde, charmant causeur, sachant dire des riens avec esprit, et lançant de temps à autre un compliment que sa grâce spirituelle savait sauver de la banalité ou de la fadeur.

– Les voilà toutes en extase devant lui, chuchota Charles Marellier à l'oreille de Raymonde. Il n'y manque que vous, Raymonde... N'êtes-vous pas éblouie aussi par ce brillant cavalier ?

– Je ne m'éblouis pas si facilement, riposta-t-elle d'un ton sec.

– À la bonne heure, vous n'êtes pas une petite sottise comme celles-là ! y compris mes sœurs... Tenez, Jeanne d'Orveilles ferait bien l'affaire d'Ogier. Elle est assez jolie, coquette, minaudière, suffisamment spirituelle...

– Tiens, Louissette !

Interrompant sans façon Charles Marellier, dont les réflexions l'agaçaient singulièrement, Raymonde s'avancait vers une blonde jeune fille, gentiment mais simplement vêtue, qui marchait près d'un caporal d'infanterie, grand garçon blond aussi, à la physionomie très franche. Derrière eux s'avançaient André et Justine Plautin, puis Joseph, leur aîné, et les cadets, Pierre qui avait dix ans, et Madeleine dont les huit ans étaient sonnés depuis la veille.

– Ah ! Mademoiselle Raymonde, nous sommes contents de vous rencontrer ! dit Justine. Nous allons pouvoir vous présenter le fiancé de Louisette, Rémi Blaque, dont je vous ai parlé.

– Je suis très heureuse de féliciter de nouveau Louisette, et vous-même, Monsieur Blaque, qui aurez une si gentille petite femme, dit gracieusement Raymonde.

Rémi rougit prodigieusement et balbutia un remerciement.

– Tiens, c'est toi, Rémi !

Ogier, par-dessus la tête empanachée de M<sup>lle</sup> d'Orveilles, venait d'apercevoir l'honnête visage du caporal et l'interpellait ainsi de sa voix cordiale.

– Qu'es-tu devenu depuis le temps où tu me portais mon carnier quand je m'en allais en chasse ?

Tout en parlant, M. de Montanes s'avancait vers le petit groupe formé par les Plautin et Raymonde. Il répondait aimablement au salut des premiers, et répéta sa question à Rémi, qui

semblait fort embarrassé de sa personne devant cette belle société.

– Monsieur le comte, je me suis mis à la terre. Le père voulait que je travaille à la fabrique, mais ce n'était pas mon goût, et il a fini par me laisser faire... Maintenant, je suis premier garçon de ferme à la Blutière. Mais, en nous mariant, nous allons nous installer chez nous. On aura une petite ferme... Oh ! ce ne sera pas bien riche, mais on sera heureux tout de même.

Et il coula un doux regard vers Louissette, dont le frais visage rayonnait.

– Ah ! tu es un des rares fidèles de la terre, mon brave Rémi ! Je t'en félicite... Et vous, Mademoiselle, vous ne craignez pas, étant accoutumée au séjour de la ville, de vous adonner aux travaux de la campagne ?

– Oh ! non, j'en suis, au contraire, bien contente, Monsieur le comte ! déclara Louise. J'ai toujours aimé la campagne et désiré d'y vivre.

– En est-il, parmi vos autres enfants, qui aient

le même goût ? interrogea M. de Montanes en s'adressant à André Plautin.

– Le petit, oui, Monsieur le comte... Mais mon aîné se plaît bien à la fabrique.

– Dont il est le meilleur ouvrier, ajouta Georges Marellier, le frère aîné de Charles, qui s'était rapproché.

– Vous êtes bien bon de nous dire cela, Monsieur, dit André en rougissant de fierté paternelle. C'est vrai qu'il est un brave enfant, comme les autres.

– Même cette jolie petite-là ? dit Ogier en caressant la blonde chevelure de la petite Madeleine, dont le visage très fin et les beaux yeux bleus limpides se levaient vers lui. Dites donc, mignonne, aimez-vous les sucres d'orge ? J'en vois de fort beaux là-bas.

Et, prenant la main de l'enfant, il se dirigea vers une petite boutique. Pierre, Madeleine, les aînés, les parents eux-mêmes eurent leur large part de friandises. Et, tout à coup, se tournant vers Raymonde qui regardait cette scène d'un air

songeur, Ogier dit en riant :

– Raymonde, vous devez connaître, je le parie, tous les bambins du pays ? Amenez-en donc ici le plus possible, que je les gâte un peu, ces pauvres petits.

Il ne fut pas difficile de recruter un imposant petit bataillon, pour lequel M. de Montanes dévalisa les boutiques de sucreries et de jouets. Puis, à tout ce jeune monde, il paya, pour finir, plusieurs tours de chevaux de bois.

– J’adore les enfants ! répondit-il au général d’Orveilles, qui s’étonnait de le voir si à l’aise au milieu de tous ces petits. Mais il faut qu’ils soient de vrais enfants et non de ces stupides petits poseurs qui m’horripilent... Qu’est-ce qu’il y a donc, Raymonde ? Cette petite s’est fait mal ?

Raymonde s’avançait, tenant dans ses bras une toute petite fille pauvrement vêtue, assez malpropre, qui pleurait à gros sanglots.

– Oui, elle vient de tomber sur une pierre aiguë qui lui a blessé la jambe.

– Mais elle est beaucoup trop lourde pour

vous !... Donnez-la-moi !... Si, je le veux !

Et, enlevant la petite entre ses bras, il se dirigea vers un banc tout proche, placé sous les tilleuls de la place. Il assit l'enfant sur ses genoux, et Raymonde, qui l'avait suivi avec Françoise et Marthe Marellier, se mit en devoir d'examiner la blessure et d'y faire un petit pansement avec son mouchoir.

– Aurait-il donc des intentions électorales ? murmura Charles Marellier à l'oreille de son frère. Il m'a tout l'air de chauffer sa popularité. Vois-tu, sans cela, un muscadin de son espèce se commettant au contact de cette sale petite pauvre ?

Georges leva les épaules.

– Qu'il soit muscadin, c'est possible ; mais, avant tout, il a beaucoup de cœur, et je suis bien certain qu'il agit en ce moment sans arrière-pensée, électorale ou autre.

– Tu m'amuses ! Crois-moi, mon cher, ces générosités de tout à l'heure et cette petite scène touchante n'ont qu'un but : se faire remarquer de

la populace et acquérir d'emblée ses sympathies. Il y a réussi, du reste. On n'entend que ses louanges, on ne regarde que lui.

– Eh bien ! tant mieux si cela est ! riposta brusquement Georges. Les honnêtes gens ne peuvent que souhaiter de voir bientôt remplacer par lui l'être incolore et flottant qui représente notre circonscription au Parlement.

Et, tournant le dos à son frère, il se dirigea vers Ogier, qui venait de mettre sur ses jambes la petite fille, dont les pleurs avaient cessé de couler.

– J'aperçois son père là-bas, dit Raymonde. C'est Laurent Batot, un de vos ouvriers, Monsieur Georges.

– Et un des plus mauvais aujourd'hui. Il se laisse complètement monter la tête par les meneurs depuis la mort de sa femme.

– La pauvre petite Céline est bien négligée, maintenant ! murmura Raymonde avec un regard de compassion sur l'enfant qui serrait fortement sa main. Pourtant, il a encore de l'affection pour



elle... Je vais aller la lui conduire. Mais pourras-tu marcher, Céline ?

– Non... ça fait mal, répondit Céline en recommençant à pleurer.

– Allons, viens, que je te porte ! dit Ogier. Raymonde, indiquez-moi qui est son père, je vous prie.

– Ce grand roux, là-bas... Du reste, suivez-moi, Ogier.

Le personnage en question, un ouvrier à l'aspect débraillé, pérorait au seuil d'un cabaret. Il s'interrompit, légèrement ahuri en voyant s'avancer vers lui M. de Montanes portant Céline.

– Elle s'est blessée à la jambe en tombant, Monsieur Batot, expliqua Raymonde. Il faut la reconduire chez vous, et demain j'irai voir s'il y a besoin d'un autre petit pansement.

– Ah ! bien !... Merci, Mademoiselle.

Il se décidait enfin à enlever sa casquette graisseuse. Mais, derrière lui, une voix gouailleuse lança :

– T’as pas honte de te découvrir devant ces aristos !

Au seuil du cabaret apparaissait Achille Baujoux, le ricanement aux lèvres, la mine insolente.

D’un geste brusque, Batot enfonça profondément sa casquette.

– À la bonne heure ! T’es un homme, au moins, comme ça !

Les yeux d’Ogier, tout à coup étincelants, se posèrent sur le visage déjà ravagé par tous les vices.

– Ah ! vous trouvez qu’il est un homme parce que, sur votre injonction, il manque à la plus élémentaire politesse ? Et vous n’avez pas honte, vous, d’obéir au premier vaurien venu ? Mais tout d’abord, cette politesse que vous dédaignez, je vais vous l’apprendre.

Prestement, il avait posé l’enfant à terre, et, faisant quelques pas en avant, il envoya promener, du geste le plus aisé du monde, la coiffure d’Achille et celle de Batot.

– Mais il va se faire écharper ! murmura Jeanne d'Orveilles avec effroi.

Achille, un court instant ahuri, se jetait sur lui. Ogier le saisit par l'épaule, le fit pirouetter et l'envoya rouler à terre. Ce que voyant, Batot arrêta prudemment le mouvement d'attaque qu'il esquissait.

La force et la crânerie sont toujours appréciées de la foule. Celle qui se trouvait réunie à la fête, déjà conquise par la bonne grâce du jeune châtelain, lui fit une enthousiaste ovation, et aurait volontiers mis à mal son adversaire s'il ne l'en avait empêchée.

– Vous avez maintenant un ennemi dans ce jeune chenapan, mon cher, dit le général d'Orveilles, quand Ogier, échappant à ses admirateurs, vint rejoindre le groupe de ses amis.

– Bah ! Il l'était déjà avant, général ! Pour ces gens-là, l'aristo, le bourgeois, c'est toujours l'ennemi, par principe... Comme vous êtes pâle, Raymonde !

En cherchant des yeux la jeune fille, il venait

de l'apercevoir qui revenait aussi vers le groupe, après s'être assurée que Batot, dompté par le geste de M. de Montanes, emportait bien sa petite fille vers son logis.

– Avez-vous été effrayée, dites, Raymonde ?

Il se penchait vers elle, avec un peu d'inquiétude au fond du regard.

– Oui, j'ai eu peur un moment... Cet Achille est un des pires vauriens du pays, dit-elle d'une voix légèrement frémissante.

– Mais nous avons toutes tremblé devant votre témérité, Monsieur ! s'écria Jeanne d'Orveilles avec un petit frisson. Et nous avons admiré votre crânerie et la façon dont vous avez donné une leçon à ces insolents.

– Oh ! Ogier, heureusement que maman n'était pas là ! murmura Françoise, qui avait saisi le bras de son frère et levait vers lui ses yeux encore effrayés. Tu aurais mieux fait de les laisser tranquilles.

– Ma chère petite, à force de dire et de pratiquer cela, on en arrive à laisser toute liberté à

la canaille – celle d'en haut et celle d'en bas.  
« Pas d'affaires ! » C'est le mot d'ordre à l'intérieur et à l'extérieur, dans le gouvernement et chez le particulier. Quant à moi, je dis carrément : Défendons-nous nous-mêmes !

– Et vous avez raison ! appuya Georges Marellier. Du reste, si la chose avait mal tourné, vous n'auriez pas manqué de défenseurs. Mais vous vous êtes débarrassé de l'individu avec une telle facilité !

– Je n'y ai pas grand mérite, car ce jeune voyou est passablement gringalet. Mais je crois que nous ferions bien de retourner au château, Raymonde et Françoise, afin que vous puissiez prendre un réconfortant et vous remettre après cette petite émotion ?

Ils prirent congé de leurs amis, qu'ils devaient retrouver le soir pour le dîner à Salvicourt. Puis la voiture prit la route du château, suivie des regards sympathiques de la foule, décidément séduite par Ogier.

M<sup>me</sup> de Montanes gronda doucement son fils de son imprudence, mais il riposta en riant :

– Je ne suis pas fâché de connaître l'impression du dompteur en face de bêtes fauves. C'est dangereux, mais très passionnant. Je ne regrette qu'une chose : c'est que Raymonde et Françoise aient été effrayées. Mais c'est passé, maintenant, n'est-ce pas ?

Et en parlant ainsi, il venait s'asseoir près des deux jeunes filles, qui lui répondirent par un sourire rassurant.

– Mais il ne faudra plus recommencer, par exemple ? dit Françoise.

– Vraiment, Mademoiselle ma sœur ? Raymonde est-elle du même avis ?

– Non, vous avez agi comme vous le deviez, dit fermement Raymonde.

Il sourit au beau regard enthousiaste qui se levait vers lui.

– Je suis heureux d'avoir mérité l'approbation d'un juge si sévère, riposta-t-il d'un ton mi-ému, mi-ironique.

Elle rougit un peu à cette allusion à la petite scène de la veille.

– Sévère ?... Oh ! elle ne l'est pas tant que cela ! dit Françoise en appuyant câlinement sa tête sur l'épaule de son amie.

– Tu crois ?... Demande-lui donc ce qu'elle pense de la vie mondaine que tu as menée cet hiver et l'été dernier ?

– Oh ! elle n'en pensera pas plus de mal que moi, je crois ! dit Françoise en secouant sa fine tête blonde. J'ai eu beaucoup de remords de n'avoir guère pensé qu'à mon plaisir, depuis deux ans, et je vais demander à maman de ne pas me conduire dans le monde cette année.

– À la bonne heure, ma Françoise ! dit Raymonde d'un ton de surprise joyeuse. Vous verrez que vous trouverez, dans cette abstention, plus de vrai bonheur que dans les distractions sans trêve dont vous me parliez hier.

– Raymonde, vous êtes effrayante ! s'écria Ogier avec un rire railleur. Vous allez nous conduire tous aux sacrifices héroïques !

– Je ne puis malheureusement l'espérer, riposta-t-elle d'un ton d'ironique froideur, et du

reste, je ne suis pour rien dans la résolution de Françoise.

– Pour rien ?... Et votre exemple, qu'en faites-vous ? C'est un des grands moyens de persuasion, celui-là.

– Croyez-vous ?... Pour certaines âmes déjà bien disposées, peut-être, mais pour d'autres...

– Ah ! oui, les irréductibles !... Bah ! qui sait !  
répliqua Ogier en chassant d'un geste élégant une mouche qui effleurait la chevelure de Raymonde.

Elle surprit dans son regard une lueur moqueuse, et se sentit intérieurement fort irritée à la pensée que cet être si bien doué en apparence n'était, au fond, qu'une âme légère et insouciant, incapable d'apprécier la noblesse d'une vie réellement chrétienne, et s'en raillant même, évidemment.

Le dîner parut long à Raymonde. Elle se sentait aujourd'hui un peu lasse, comme énervée... Peut-être était-ce une suite de la frayeur qu'elle avait eue cette après-midi, à la vue d'Achille Baujoux bondissant sur Ogier...



Puis elle éprouvait une bizarre impatience en le voyant si gai, si brillant, écouté en extase par les jeunes filles qui étaient là, après le dîner, ébauchant un flirt avec Jeanne d'Orveilles visiblement ravie.

M<sup>me</sup> de Montanes avait ce soir un début de migraine, et ses hôtes, s'en étant aperçus, se retirèrent de bonne heure. Ogier les accompagna jusqu'à leurs voitures qui attendaient devant le perron, puis rentra dans le salon où Raymonde, tout en causant avec M<sup>me</sup> de Montanes et Françoise, se coiffait du chapeau blanc simplement garni d'un flot de gaze, œuvre de ses mains adroites, que Françoise avait déclaré ravissant cet après-midi.

– Voudrais-tu sonner Paulin, Ogier, pour qu'il escorte Raymonde jusqu'au pavillon ? demanda la comtesse.

Mais Raymonde protesta vivement.

– Non, non, je ne veux déranger personne ! En cinq minutes j'y serai.

– Non, mon enfant, je ne vous laisserai pas

retourner seule à cette heure, même si près. Il y a tellement de rôdeurs partout, aujourd'hui, qu'un parc, même clos comme le nôtre, n'est aucunement sûr la nuit.

– Mais si nous l'accompagnions tous deux, Ogier ? s'écria Françoise.

– Certes, avec le plus grand plaisir !

– C'est cela, allez avec elle, dit M<sup>me</sup> de Montanes. Mes compliments à votre bonne tante, chère enfant. Je ferai mon possible pour aller la voir demain.

– Allez toujours en avant, tout doucement, je vais chercher un vêtement et je vous rejoins, dit Françoise.

Raymonde et Ogier sortirent par la porte-fenêtre du salon. Au-dehors, la lune en son plein répandait une douce clarté, dans laquelle se profilaient les sveltes silhouettes des deux jeunes gens.

– Vous ne voulez pas mettre votre vêtement, Raymonde ? Il fait un peu frais, me semble-t-il.

– Non, je ne trouve pas... Mais enfin, par

précaution...

Il posa avec soin sur ses épaules la grande pèlerine de laine blanche, tricotée par M<sup>lle</sup> Mathilde, dont il avait voulu se charger en sortant du château.

– Une vraie dame blanche !... Vous êtes saisissante sous ce rayon de lune, Raymonde, et les malfaiteurs, s'il en était par ici, tomberaient subjugués à vos pieds !

Les lèvres de Raymonde eurent une petite crispation ironique. Allait-il donc s'imaginer de se mettre en frais de compliments pour elle ? Mais elle lui montrerait, s'il s'avisait de continuer, combien elle dédaignait cette monnaie mondaine dans la distribution de laquelle M. de Montanes semblait exceller.

Pour le moment, elle jugea inutile de rien répliquer, et ce fut en silence qu'ils atteignirent l'allée conduisant au pavillon.

– Raymonde, vous m'en voulez ?

Elle leva les yeux, surprise de l'accent ému de sa voix, et rencontra un regard interrogateur, un

peu attristé, d'où toute ironie était bannie.

– Je vous en veux ?... Pourquoi ? murmura-t-elle légèrement troublée.

– Pour la façon dont j'ai répondu hier à vos conseils. Et je vous ai peinée en me montrant à vous comme un homme peu sérieux, uniquement préoccupé de ses plaisirs, ne suivant en tout que sa fantaisie.

– Pour cela, oui ! dit-elle franchement. Je ne vous croyais pas tout à fait ainsi, je l'avoue.

– Mais je ne le suis pas, Raymonde ! Je ne voulais pas que vous croyiez que je sois cela seulement ! dit-il d'un ton de vibrante protestation. C'était une sottise bravade de mon orgueil masculin, froissé par votre blâme, si juste pourtant. Oui, triomphez, Raymonde, je reconnais que vous avez raison. Je le reconnais d'autant plus volontiers que ces reproches que vous me faites en votre for intérieur, je me les suis adressés à moi-même, dans mes heures de réflexion, trop rares... Dites-moi que vous me croyez, Raymonde, et que vous me rendez votre estime, à laquelle je tiens par-dessus tout !

Ils s'étaient arrêtés au milieu de l'allée, et la voix d'Ogier, grave et émue, s'élevait dans le silence absolu.

– Je vous crois, parce que je sens que vous êtes resté loyal, Ogier. Et je suis si, si heureuse de voir que je m'étais trompée sur votre compte, que vous n'êtes pas uniquement l'être insouciant, sceptique, sans sérieux, que vous aviez voulu me montrer !

Elle lui tendait la main, et il la prit doucement entre les siennes.

– Je ne le suis encore que trop, Raymonde, mais, je vous en prie, ne craignez pas de me blâmer, de me sermonner tout à votre aise ! J'en ai tellement besoin ! Et je vous demande comme une grâce, ma chère petite amie ?

– Mais, c'est que je n'oserai plus maintenant... Vous étiez si fâché contre moi ! dit-elle avec un sourire ému et malicieux.

– En apparence seulement, Raymonde ! Au fond, je m'inclinai devant le jugement que vous portiez sur moi. Dites, vous me parlerez

désormais en toute sincérité ?

– Si vous y tenez, oui. Mais je vous préviens que je suis terriblement franche quand je m’y mets !

– Tant mieux ! Mon amour-propre a besoin d’être réduit, Raymonde !

Ils se mirent à rire tous deux, d’un beau rire jeune et franc, qui réveilla un instant les échos du parc. Puis Raymonde, dégageant doucement sa main de celles d’Ogier, fit encore quelques pas en avant. Près d’elle, Ogier, silencieux, enveloppait d’un regard pensif le fin profil délicatement éclairé par les pâles rayons lunaires.

– Dites-moi bien encore que vous m’avez pardonné ma sottise attitude ? murmura-t-il tout à coup d’un ton de prière.

– Oui, c’est pardonné, ne craignez rien. Mais, à propos, apprenez-moi donc pourquoi vous m’avez appelée coquette, hier ? Savez-vous que j’en ai été très froissée ?

Un soudain embarras se peignit sur la physionomie du jeune comte.

– Serait-ce vrai ? dit-il d'un ton de regret. C'était une stupide boutade de ma part, à laquelle il ne faut attacher aucune importance.

– Mais, enfin, vous aviez une raison pour me dire cela ? insista-t-elle.

– Une raison... si on veut...

– Alors, dites-la-moi !

– Eh bien ! d'une autre que vous, on aurait pu penser qu'en vous traitant devant moi de campagnarde peu civilisée, vous cherchiez à provoquer un compliment...

– Je ne comprends pas, dit-elle en fixant sur lui ses grands yeux surpris.

– Voici : admettons, par exemple, qu'à la place de ma petite amie Raymonde, qui est la modestie et le sérieux mêmes, se soit trouvée une autre jeune fille... mettons M<sup>lle</sup> d'Orveilles, si vous le voulez. Aussitôt, en homme aimable, j'aurais dû protester, lui déclarer qu'elle n'avait rien d'une campagnarde loin de là, et possédait toute la distinction, toute l'aisance que l'on peut attendre d'une patricienne de race. Je lui aurais

peut-être dit aussi qu'elle était exquise avec ce corsage rose et ce grand chapeau fleuri de nielles des blés. Mais à vous, ma sage amie Raymonde, je n'ai rien dit...

Le teint de Raymonde s'empourpra, ses beaux sourcils sombres se rapprochèrent légèrement.

– Vous ai-je encore fâchée ? dit-il en penchant vers elle son visage ému et souriant. Vous me trouvez insupportable, j'en suis sûr ! Aussi devrais-je vous dire bonsoir tout de suite, car je finirais par perdre complètement le peu de sympathie que vous gardez encore, je l'espère, pour le pauvre homme que je suis.

– Oui, vous feriez bien d'aller dormir, Ogier, dit-elle sans pouvoir s'empêcher de sourire. Vous serez peut-être plus sérieux demain.

– Plus sérieux que ce soir ? Je ne l'ai jamais été autant de ma vie !... Vous avez l'air de penser que je me moque de vous, Raymonde ?

– J'en ai peur, en effet, dit-elle d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant.

Mais lui, très grave tout à coup, riposta :



– L’avenir me jugera. Et ne craignez rien, Raymonde, si jamais j’avais pu penser que vous étiez coquette, je sais maintenant qu’il n’en est rien.

Françoise arrivait, tout encapuchonnée de clair, et, dans l’allée éclairée d’une lueur blanche sur laquelle le feuillage des grands hêtres projetait des ombres fantastiques, ils se dirigèrent vers le pavillon, Françoise bavardant presque seule, car son frère et Raymonde, très distraits, ne lui répondaient que par monosyllabes.

## IV

Charles Marellier s'attardait, après le déjeuner, dans la salle à manger de la maison paternelle. Son père et son frère, leur cigare fumé, étaient partis pour se remettre au travail, mais lui, paresseusement étendu dans un moelleux fauteuil, songeait en suivant d'un œil distrait les spirales bleuâtres qui s'échappaient de sa cigarette.

Il murmura tout à coup, avec un geste d'irritation :

– Je m'ennuie à vingt francs l'heure, ici ! Il faut que j'essaye de taper père d'un billet de mille, pour aller m'amuser un peu à Trouville. C'est qu'il devient terriblement dur à la détente, depuis que les affaires ne battent plus que d'une aile ! Avec ça, des menaces de grève. Georges et lui sont beaucoup trop bons pour tous ces gaillards-là. Cette idée d'aller faire construire des

maisons ouvrières ! Une idée insufflée il y a deux ans par M<sup>lle</sup> Dalrey et Raymonde, et qu'ils ont trouvé charmant de réaliser aussitôt. Puis une caisse de retraites et je ne sais quoi encore. Cette petite Raymonde est délicieusement jolie, mais terriblement exaltée. À l'écouter, les plus riches se ruineraient. Et, réellement, l'argent employé à toutes ces sottises philanthropiques par mon père ne serait-il pas mieux placé dans ma poche, pour me permettre de me donner un peu de distraction ?

Il haussa impatiemment les épaules et se leva. D'un pas indolent, il sortit de la salle à manger, traversa le vestibule et descendit les degrés du perron fleuri de géraniums.

À quelques pas de là, M. Marellier, petit homme replet, au visage bienveillant, encadré d'une barbe grise, s'entretenait avec son contremaître. En apercevant son fils, il dit d'un ton vibrant de contrariété :

– Il paraît que c'est décidé, Charles, nous aurons la grève.

– C'était à prévoir ! Mais vous avez été trop

coulant pour ces gens-là, père. Il faut les traiter rudement pour en avoir raison.

– Tu dis des sottises, mon cher ! Personnellement, j’aurais peut-être eu tendance à me laisser aller à trop de concessions, mais Georges est très ferme, lui, et sait ne céder qu’à propos. Quant à la rudesse, elle aurait vraiment d’étranges résultats avec des mentalités telles que celles-là ! De la bonté et de l’énergie, voilà ce qu’il faut. Mais l’une et l’autre ne peuvent éviter que souvent ces pauvres gens ne cèdent aux meneurs qui les excitent.

– Il y aura un petit noyau qui résistera, Monsieur, dit le contremaître.

– Oui, Plautin et les ouvriers chrétiens comme lui. Ceux-là savent que je suis arrivé à la limite des concessions, et qu’après ce serait la ruine pour moi. Mais pourvu que les autres ne les malmènent pas, quand ils voudront continuer à travailler !

– Quelle scie ! mâchonna entre ses dents le jeune homme en regardant son père et le contremaître s’éloigner dans la direction de la

fabrique. Pas moyen de lui demander de l'argent, maintenant ! Pourtant, je m'embête trop, ici !

Il alluma une nouvelle cigarette, et, machinalement, se dirigea vers la route qui passait devant la grille du jardin.

– Emprunter ?... Mais à qui !... À Ogier, peut-être. Il m'est souverainement antipathique, ce beau comte, mais, ma foi, son argent sera bon quand même !... Et il ne m'ennuiera pas pour le remboursement, j'aurai tout le temps d'attendre un moment plus propice.

En songeant ainsi, il fit quelques pas sur la route... Tout à coup, il prêta l'oreille...

– Une auto... C'est peut-être Ogier. En ce cas, je lui demanderai quand je pourrai le trouver...

C'était, en effet, l'automobile de M. de Montanes, Ogier conduisait près du chauffeur, et, derrière, étaient assises Françoise et Raymonde.

À la vue de Charles, le comte ralentit un peu, puis, voyant à l'attitude du jeune homme qu'il avait l'intention de lui parler, il arrêta complètement.

– Bonjour, Charles, dit-il en se penchant pour lui tendre la main. Partez-vous en promenade ?

– Non, je flânais un peu sur la route. Mesdemoiselles, je vous offre tous mes hommages. Est-ce à Palerville qu’Ogier vous conduit ?

– C’est à Palerville, en effet. Cette route ne mène que là, vous n’avez donc pas besoin d’être sorcier pour le deviner, dit en riant Raymonde.

– Je vais voir un peu ce qu’il reste de cette pauvre Bercière, ajouta Ogier. Depuis que cette histoire de million caché a été ébruitée, à la suite de l’incident de M<sup>me</sup> Dalrey, elle a été visitée plusieurs fois, on a arraché boiseries, planchers, défoncé les murs, démoli les plafonds, bouleversé le jardin... Enfin, c’est une véritable dévastation.

– Mais n’aviez-vous pas un gardien ?

– Je n’y ai laissé que le vieux Julien, autant dire personne. Encore est-ce parce qu’il m’a demandé de lui permettre d’y rester. Le bonhomme est attaché au logis comme les chats, et, n’entendant rien, il n’est pas une gêne pour les

malfaiteurs qui le laissent tranquille... Quant à cette maison, n'y tenant en aucune façon, j'ai toujours jugé inutile de la faire garder autrement. Le plus simple, pour que cessent ces incursions nocturnes, sera de l'abattre, et il est probable que je vais prendre aujourd'hui une décision dans ce sens.

– Mais votre pavillon n'a pas encore été visité, Raymonde ? interrogea Charles.

– Si, une fois. Mais vous comprenez que nous n'y avons rien laissé d'un peu de valeur, et que nos pauvres vieux meubles n'ont pas tenté leur cupidité. Malgré cela, ils ont sondé les murs, démolit par-ci, par-là, si bien que l'eau tombe maintenant dans une des chambres.

– On dit qu'il y a une bande organisée depuis quelque temps, chuchota Françoise. Ils opèrent partout, dans les fermes comme dans les châteaux. Le pays devient de moins en moins sûr.

– Cette situation ne pourra aller qu'en empirant, dit Ogier. Aucun frein ne retiendra plus les hommes, puisqu'on leur enlève la religion et qu'on leur enseigne qu'ils doivent jouir, à tout

prix.

La bouche de Charles eut une crispation sardonique... Mais il retint le sarcasme qui lui montait aux lèvres en se rappelant que ce n'était pas le moment d'indisposer Ogier.

– Vous exagérez peut-être un peu, mon cher. Il ne faut pas voir les choses trop en noir... Mais pardon, je vous retiens là et je vous retarde... Dites-moi seulement, Ogier, à quelle heure je pourrai vous trouver demain ? J'aurai à vous parler.

– Vers 10 heures, si vous le voulez.

– Eh bien ! je serai à Salvicourt à cette heure... Décidément, quand nous quittez-vous ?

– Mais je ne vous quitte pas ! dit Ogier avec un sourire légèrement ironique. Je reste à Salvicourt jusqu'à la fin de l'automne, cette année.

Charles le regarda d'un air stupéfait.

– Comment ? vous allez vous enterrer ici ?

– M'enterrer ? En tout cas, j'y serai en très aimable compagnie... Et du reste, je compte me



créer des occupations qui m'empêcheront de sentir l'ennui.

Machinalement, Charles regarda Raymonde. Il fut frappé du rayonnement qui s'échappait des beaux yeux bruns, du sourire heureux qui entrouvrait les petites lèvres roses.

Il suivit des yeux l'automobile jusqu'à ce qu'elle eût disparu au tournant de la route. Son visage semblait bouleversé par une expression de colère haineuse.

– C'est à cause d'elle qu'il reste. Autrefois déjà, elle lui faisait faire ce qu'elle voulait. Elle est habile, sous ses airs de sainte nitouche ! Sapristi ! quel mariage pour elle !

Il crispa ses poings, en murmurant d'une voix rauque :

– Je crois que je l'aime, ma parole ! Mais moi, je ne suis pas en situation de me payer le luxe d'une femme sans dot !

Ogier avait dit vrai en parlant de dévastation. La Bercière, maison et jardin, avait été littéralement saccagée par les malfaiteurs.

La chambre de M. d'Erquoy, en particulier, n'était plus qu'une ruine. Les planches du parquet étaient toutes soulevées, le plafond, les murs, à force d'avoir été sondés, offraient de larges crevasses, et la cheminée de marbre gisait, brisée, sur le sol. Il n'était pas jusqu'au lit du défunt – car Paul d'Erquoy s'était décidé à conserver le mobilier et avait demandé jadis à M<sup>me</sup> de Montanes de le laisser là en attendant qu'il eût une demeure stable en France – qui n'eût éprouvé les effets de la cupidité des malfaiteurs. Complètement démonté, puis fendu à coups de hache, il n'offrait plus que des débris méconnaissables. Quant au secrétaire, il avait été visité dans toutes ses profondeurs.

Plusieurs fois, la police, lorsque ces déprédations lui furent signalées, avait établi une surveillance. Mais jamais il ne lui avait été possible de surprendre les mystérieux malfaiteurs.

– C'est lugubre, ici ! dit Françoise, qui parcourait la maison avec son frère et Raymonde.

– Eh bien ! sortons, si tu veux. Décidément, je

vais faire abattre cela. Qu'en dites-vous, Raymonde ?

– Je crois en effet que ce sera le mieux. Jamais vous ne pourrez rien faire de cette demeure, qui a dans le pays le renom d'une maison maudite.

– Le terrain se vendra assez bien, ici, ajouta Françoise. À moins que tu ne veuilles y faire construire une nouvelle maison ?

– Il est probable en effet et que je choisirai ce dernier parti... Mais le pauvre Julien va faire une tête, quand on lui annoncera cette démolition ! Ah ! le voilà justement !

Dans le vestibule, où arrivaient en ce moment les trois jeunes gens, apparaissait la forme courbée du vieux domestique. Il enleva sa calotte grasseuse, qu'il remit aussitôt sur un geste d'Ogier.

– Vous vous plaisez toujours ici, Julien ? demanda Raymonde en élevant la voix.

– Toujours, oui, Mademoiselle. J'y ai vécu, j'y mourrai.

– Ne lui parlez de rien, pauvre bonhomme, dit

à mi-voix le comte Ogier. Aussi bien n'ai-je pas l'intention d'entreprendre quelque chose ici avant le printemps.

– N'avez-vous pas peur, tout seul ? interrogea Françoise.

Le vieux grimaça une sorte de sourire.

– Que non, Mademoiselle !

– Pourtant, si les gens qui viennent tout démolir ici allaient un jour vous trouver.

Il branla la tête, semblant dire :

– Qu'est-ce que cela me fait ?

– C'est égal, vous êtes bien seul, dit Raymonde, qui le considérait avec attention et notait chez lui des signes de décrépitude très prononcés, depuis sa dernière visite à la Bercière. Ne pouvez-vous plutôt vous retirer chez une de vos nièces ?

– Non, non ! mâchonna-t-il. Je veux rester à la Bercière.

– Pourtant, si vous étiez malade ? Vous n'auriez aucun secours, ni matériel, ni religieux.

– Ça m'est égal ! répliqua-t-il d'un air têtue.

– Vous n'en viendrez pas à bout. Raymonde ! dit Ogier. Le pauvre vieux est quelque peu idiot, et de plus formidablement entêté.

– Est-il aussi idiot qu'il le paraît ? murmura Raymonde tout en franchissant le seuil de la maison.

Ogier la regarda avec surprise.

– Que voulez-vous dire, Raymonde ?

– C'est peut-être une idée de ma part, mais je me figure qu'il exagère son inintelligence, Ogier !

– Dans quel but ?

– Ah ! voilà ce qu'il faudrait savoir ! M'accompagnez-vous jusqu'au pavillon, tous deux ?

– Oui, si vous le voulez bien, car je désirerais constater les détériorations. Et ensuite, vous avez des courses à faire en ville, Raymonde ?

– J'irai chez les Plautin, puis chez deux ou trois de mes connaissances.

– En ce cas, nous nous retrouverons à l'hôtel. Ne vous pressez pas, il suffira que nous soyons rentrés à Salvicourt pour 7 heures.

En voyant les dégâts commis dans le pavillon, Ogier déclara qu'une restauration s'imposait. Puis, en compagnie des deux jeunes filles, il parcourut le jardin, bouleversé par la pioche des chercheurs de trésor. Il n'était pas jusqu'au superbe hêtre du bord de l'eau dont les racines n'eussent été mises à nu.

– Il va falloir que je fasse remettre tout cela en état, dit Ogier en s'accoudant au petit mur à demi ruiné. Mais il y aura nombre d'arbres à abattre. Ce jardin est horriblement humide.

– Oui, il faudrait une trouée, ici surtout, dit Raymonde en étendant la main vers la gauche. Regardez quel amas de verdure ! Aucun rayon de soleil ne peut percer cela.

Pendant quelques instants, le regard pensif d'Ogier erra sur la rivière encaissée entre des berges plates, et moirée de larges plaques étincelantes. Puis, se tournant vers Raymonde, le jeune homme demanda :

– Dites-moi donc, Raymonde, vous qui avez toujours des idées en masse, ce que je pourrais faire de ce terrain, quand la maison sera abattue ?

– Ce que vous pourrez faire ?... N'aviez-vous pas dit que vous vouliez bâtir ?

– Certainement, mais quoi ?... Une école, un hospice de vieillards, un orphelinat ?

Les yeux bruns brillèrent soudain.

– Oh ! c'est à cela que vous songiez ! Quel bonheur ! C'est une maison paroissiale qu'il nous faudrait, je crois, Ogier ! M. le curé en parlait encore l'autre jour, il disait qu'on pourrait attirer là les ouvriers pour des conférences, des séances récréatives, et arriver ainsi à leur parler un peu de Dieu. Puis, on y ferait des réunions d'œuvres, des fêtes de patronages... que sais-je ! M. le curé est étonnamment actif et a nombre de projets. Mais il lui manque l'argent. On n'est pas très riche à Palerville, ni très donnant.

– Alors, il faudra voir cela avec M. le curé, Raymonde. Nous en reparlerons.

Elle lui saisit la main d'un geste spontané.

– Comme c’est bon à vous, Ogier !... et comme je vous demande pardon de vous avoir mal jugé ! ajouta-t-elle à mi-voix.

– J’avais fait tout ce qu’il fallait pour cela, petite amie ! répondit-il en l’enveloppant d’un regard ému.

Françoise, tout en paraissait très absorbée par les ébats d’un petit chat qui faisait sa toilette sur la berge opposée, n’avait rien perdu de cette scène. Elle sourit en se murmurant à part elle :

– Tiens, tiens, voilà la raison de la décision prise par lui de rester à Salvicourt !... Et le voilà qui entre tout à fait dans les vues de Raymonde. Parfait, cela ! Elle en fera quelqu’un de notre Ogier.



## V

La grève était déclarée à la fabrique Marellier.

On rencontrait maintenant les ouvriers traînant à travers Palerville, ou sur la route qui, passant devant la fabrique, conduisait de la ville au village d'Équesnes. Les cabarets faisaient de fructueuses journées, et, dans les logis, femmes et enfants voyaient poindre le spectre de la misère.

Un certain nombre d'ouvriers travaillaient encore. De ceux-là étaient les Plautin, père et fils. Économes et rangés, ils trouvaient leur salaire suffisant et comprenaient raisonnablement que le patron, après les sacrifices déjà faits depuis quelques années pour augmenter le bien-être de ses ouvriers, ne pouvait aller plus loin sans s'exposer à la ruine.

Mais les grévistes, furieux, les avaient plusieurs fois menacés, et, ce matin, un jeune homme de seize ans avait été blessé à la main par

une pierre lancée au passage.

– Je préférerais que tu t’abstiennes d’aller au village aujourd’hui, dit M<sup>lle</sup> Mathilde en voyant sa nièce s’apprêter pour sortir. Ce n’est pas très prudent peut-être, avec toute cette effervescence qui règne.

– Que voulez-vous qu’on me fasse, tante ? Je ne suis rien dans la fabrique, moi, et tous les gens du village me connaissent. D’ailleurs, il faut absolument que j’aie vu la petite Céline. Son père néglige de lui donner sa quinine, et la fièvre, se maintenant toujours, épuise cette enfant.

– La maison de Batot est justement isolée... Enfin, ne t’attarde pas, ma chérie.

– Oui, tante, je vais et je viens le plus vite possible.

Et, embrassant la bonne demoiselle, elle sortit du pavillon.

M<sup>lle</sup> Mathilde la suivit des yeux et murmura d’un ton perplexe :

– Elle est toute radieuse depuis quelques jours. Ogier est très empressé près d’elle. Pourvu,

surtout, qu'il ne lui donne pas de désillusion, pauvre petite chérie !

Raymonde s'en allait d'un pas léger en chantonnant un cantique. La vie lui semblait, depuis quelque temps, singulièrement charmante. Il est si doux, vraiment, de voir une âme s'ouvrir à la compréhension de ses devoirs, et de la découvrir très vibrante, très ardente, extrêmement loyale ! Puis elle était heureuse de se rencontrer sans cesse avec ses amis, de jouir de la conversation d'Ogier, d'entendre sa voix si franche, où il savait mettre tant de douceur, surtout quand il prononçait ce nom : Raymonde.

Quelques hôtes étant arrivés au château, elle avait craint d'abord que ses rapports avec Françoise et son frère ne se trouvassent de ce fait très espacés. Mais il n'en était rien. Raymonde était à tout instant invitée, et, s'il lui était impossible de se rendre un jour à Salvicourt, elle ne manquait pas de recevoir au pavillon une visite plus ou moins longue de Françoise ou d'Ogier.

Elle prenait franchement sa part des

distractions de Salvicourt, où, d'un commun accord, Ogier et Françoise, à la grande surprise de leur mère, avaient banni toute grande mondanité. Sa beauté, son esprit très vif et sa gaieté lui attireraient beaucoup de succès, mais elle n'attachait aucune importance aux hommages discrets dont elle était entourée, et demeurait toujours simple, toujours prête au devoir et au dévouement, considérant la vie de son clair et ferme regard de chrétienne, qui sait que le plaisir permis lui-même n'est dans l'existence qu'un épisode destiné à détendre quelques instants notre esprit.

En s'en allant ce matin vers le village, Raymonde croisa des groupes bruyants. Au milieu de l'un d'eux, elle reconnut Batot, le père de la petite Céline. En l'apercevant, il fit le geste de porter la main à sa casquette, puis, honteux sans doute de ce mouvement, il tourna le dos.

— Pauvre homme, songea Raymonde avec une ironique tristesse. Et ça se dit libre ! Le premier beau parleur venu les fait marcher comme un troupeau d'esclaves !

Ce fut l'esprit plein de mélancoliques pensées qu'elle atteignit la demeure de Batot. C'était une maisonnette isolée, qui se trouvait tout proche de la rivière. Jadis, elle avait un aspect riant, mais Batot, devenu un pilier de cabaret et un habitué des conférences révolutionnaires, laissait tout s'en aller à l'abandon.

La pièce où se trouvait couchée la petite malade était cependant fort propre. C'était Raymonde qui venait, chaque jour, faire le petit ménage, qui donnait à l'enfant les soins nécessaires, en l'absence continuelle du père qui ne rentrait qu'au milieu de la nuit, quand il rentrait.

– J'ai peur quand le jour s'en va, confia Céline à la jeune fille quand celle-ci, l'ouvrage terminé, vint s'asseoir quelques instants près de son lit.

– Pauvre chérie ! Si ton père voulait permettre que je t'emmène chez nous ? Je te soignerais et, quand tu serais guérie, tu reviendrais.

– Oh ! oui, si papa voulait ! Mais je ne peux pas lui demander... Quand il rentre, il se jette sur son lit tout de suite, et le matin, il est toujours en

colère.

– Je tâcherai de lui parler. Au revoir, Céline, sois bien sage.

Elle embrassa l'enfant et sortit de la maisonnette.

Au même moment, dans le sentier qui passait devant, apparaissaient deux cavaliers marchant l'un derrière l'autre. Le premier eut une exclamation joyeuse.

– Raymonde !

– Ah ! c'est vous, Ogier !

Elle lui tendit la main et répondit au salut de son compagnon, le vicomte de Bordères, qu'elle avait déjà vu à Salvicourt les jours précédents.

Ogier lui avait raconté l'histoire de ce jeune homme, son cousin, riche, de vieille race, doué d'une belle intelligence et de grandes qualités de cœur, qui avait manifesté dès l'enfance une vocation sacerdotale très prononcée. Sa famille, s'en apercevant, avait tout fait pour l'étouffer. Lui, l'aîné, prêtre !... C'était là chose insoutenable pour ces demi-chrétiens, incapables

de comprendre l'honneur immense que Dieu leur faisait en leur demandant leur fils pour le service de ses autels. Jacques lutta jusqu'à seize ans, puis, cédant enfin, il renonça définitivement à répondre à l'appel divin. Mais, dès ce moment, un malaise indéfinissable s'empara de son âme, et, pour l'oublier, pour étourdir ses regrets, il s'adonna fiévreusement au plaisir, il se livra à toutes les folies – tant et si bien qu'aujourd'hui, à vingt-cinq ans, il se trouvait à demi ruiné.

Raymonde avait été frappée en le voyant pour la première fois, de l'expression amère empreinte sur cette physionomie fatiguée, et elle avait plaint sincèrement le malheureux jeune homme jeté ainsi hors de sa voie par l'aveuglement coupable de sa famille.

– Vous venez de voir la petite Batot ? dit Ogier en remarquant le panier où Raymonde emportait ses petites provisions pharmaceutiques. Si j'allais lui faire une visite, moi aussi ?

– Elle en sera bien contente, Ogier ! Vous l'avez rendue si heureuse avec le jouet que je lui ai porté de votre part !

– Ogier me paraît très populaire parmi la gent enfantine de par ici, dit Jacques de Bordères avec ce demi-sourire las et ironique qui lui était particulier. Nous ne pouvons faire un pas dans le village sans voir surgir un bambin qui crie : « Bonjour, Monsieur le comte ! »

Ogier se mit à rire.

– C'est vrai, ils m'aiment bien, ces petits. Pauvres mioches, je suis content de leur faire plaisir !... Hier, j'ai cependant administré une correction à deux d'entre eux qui se battaient ; mais ce matin ils sont venus très gentiment me dire qu'ils ne recommenceraient plus.

Tout en parlant, Ogier avait sauté à terre, et tendait à M. de Bordères la bride de sa monture.

– Tu vas le tenir, n'est-ce pas ? Va-t-en tout doucement en avant, je te rejoins dans cinq minutes... le temps de dire bonjour à la petite malade.

– Bon, bon, ne te presse pas, mon cher ! dit Jacques en se découvrant pour saluer Raymonde.

Céline accueillit avec bonheur M. de



Montanes. Celui-ci avait un talent particulier pour parler aux enfants, et pour se faire aimer d'eux. Comme Raymonde le lui faisait remarquer en sortant avec lui de la maisonnette, il riposta en riant :

– Oui, je crois que je suis fait pour être père de famille et pour mener une vie patriarcale...

Il s'interrompit en voyant apparaître, dans le sentier, un groupe d'hommes entourant un drapeau rouge. En tête marchaient Batot et Achille Baujoux.

– Tiens, tu as des aristos chez toi ! s'exclama la voix éraillée de ce dernier.

– Des... aristos ? mâchonna Batot, abominablement ivre. Chez moi ?

– Dame, tu n'as qu'à voir !... On va leur faire leur affaire, c'est le moment... J'ai à me venger, moi ! acheva Achille entre ses dents, avec un regard haineux vers M. de Montanes.

– Raymonde, rentrez ! murmura Ogier. Ces gens vont nous faire un mauvais parti. Mettez-vous au moins à l'abri.

– Certes non ! dit-elle résolument. La plupart de ces hommes me connaissent, j’ai soigné ou visité leurs femmes ou leurs enfants, peut-être m’écouteront-ils.

– Raymonde, je vous en prie !

– Non, c’est inutile, Ogier. S’il y a un danger à courir, je le courrai avec vous.

Ogier voulait insister encore, mais les hommes étaient maintenant à quelques pas de lui... La voix avinée de Batot l’interpella...

– Dis donc, canaille d’aristo, qu’est-ce que tu fais chez moi ? Attends un peu, je vais te faire sortir à coups de trique !

Ogier s’était adossé au chambranle de la porte, et les bras croisés, fixait sur ces hommes son regard fier et énergique.

– Essayez ! dit-il froidement.

Et la cravache qu’il tenait à la main eut un balancement significatif.

– Vous voyez, il voudrait nous battre comme des chiens ! Allons, les camarades, donnons-lui une leçon, et une bonne ! Jetons-le à la rivière !

– Oui, oui ! à la rivière ! hurlèrent les hommes.

Ils foncèrent sur Ogier. Mais l'un d'eux roula à terre, renversé par un savant croc-en-jambe, un autre s'enfuit, aveuglé par un coup de cravache...

Ceux qui restaient eurent un mouvement d'hésitation. Mais Achille cria furieusement :

– Allons, vengez les camarades !... À mort !

Ils hurlèrent : « À mort ! » en se précipitant de nouveau.

Un magistral coup de poing brisa les dents du porteur de drapeau...

Raymonde, avec un cri de terreur, se précipita tout à coup... Rampant derrière les autres, Achille venait de se dresser en face du comte et levait contre sa poitrine un long couteau...

La main de la jeune fille réussit à écarter l'arme, qui s'enfonça néanmoins dans le bras gauche de M. de Montanes.

Les hommes, à cette vue, s'arrêtèrent, hésitant de nouveau. Parmi eux, Achille seul était un vaurien ; les autres n'étaient que des égarés... Et

la vue du crime les dégrisait tout à coup...

Ogier leva sa cravache, il en cingla le visage d'Achille, qui essayait de fuir.

– Tiens, lâche, assassin, je te marque pour qu'on te reconnaisse !

Batot s'avança subitement, les yeux injectés. Au soleil, une lame étincela.

Une petite créature, enveloppée d'une longue chemise blanche, se précipita tout à coup sur lui, deux mains fluettes s'agrippèrent à sa vieille veste.

– Papa !... Oh ! papa !

C'était Céline qui s'était levée et avait assisté, terrifiée, à la scène précédente.

D'un brusque mouvement, son père l'envoya rouler à terre, avec un affreux juron, puis il s'élança comme un furieux, l'arme levée.

Ogier ?... Raymonde ?... Qui voulait-il comme victime ? Il n'en savait rien lui-même. Le conférencier avait dit la veille : « Mort aux bourgeois ! »... Homme ou femme, peu importait, pourvu que coulât le sang maudit.

Mais Céline, se traînant sur les genoux, lui avait saisi la jambe entre ses mains frêles. Surpris, il trébucha et faillit tomber.

– Maudite canaille ! rugit-il.

Son lourd soulier ferré se leva, s'abattit sur le petit front. L'enfant laissa échapper un gémissement et s'écroula sur le sol.

– Misérable lâche ! cria Ogier avec horreur.

Il s'élança sur l'homme, lui saisit le poignet et tenta de le désarmer. Mais Batot était un colosse et Raymonde comprit que toute la force nerveuse d'Ogier en aurait difficilement raison.

– Allez-vous laisser se commettre un nouveau crime ? s'écria-t-elle avec indignation, en s'adressant aux hommes qui demeuraient là, ahuris et hésitants. Cet homme est fou furieux !

Ils s'élançèrent sur Batot, et en un instant l'eurent réduit à l'impuissance. Profitant de l'incident, Achille, lui, s'esquiva à toutes jambes.

Au même instant M. de Bordères, qui avait entendu les clameurs de mort, accourait au galop.

– Va vite au village, prévient le docteur ! lui cria Ogier.

– Tu es blessé, Ogier ?

– Moi, ce n'est rien... C'est la petite... Cours vite !... Et vous, portez cette enfant sur son lit, ajouta-t-il en s'adressant à deux des grévistes. Les autres vont conduire ce misérable au village et l'enfermer de façon qu'il ne puisse nuire à personne.

Les hommes, complètement calmés par l'affreux dénouement de cette scène, et visiblement subjugués par le sang-froid d'Ogier, obéirent sans discuter. Quand l'enfant fut étendue sur son petit lit, Raymonde, qui tremblait des pieds à la tête, et M. de Montanes se penchèrent pour l'examiner. Mais le jeune homme murmura douloureusement :

– Elle est morte, je crois !

Hélas ! c'était vrai ! Le petit cœur avait cessé de battre.

– Ogier, laissez-moi voir votre blessure ! s'écria Raymonde en remarquant le sang qui

s'écoulait de la manche du jeune homme. La pauvre petite Céline n'a plus besoin de vos soins, il faut penser à vous.

– Je crois, en effet, que ce scélérat m'a assez bien frappé, dit Ogier, tout en enlevant son veston avec l'aide de Raymonde.

La blessure était profonde, et, en hâte, réprimant son intense émotion, Raymonde fit une ligature.

Elle sentit tout à coup son cœur se serrer d'effroi en voyant Ogier pâlir et se retenir à un meuble pour ne pas tomber.

– Ce n'est rien, dit-il en essayant de sourire pour la rassurer. Un peu de faiblesse simplement... C'est le sang que j'ai perdu...

Elle lui approcha un vieux fauteuil de paille et l'aida à s'y asseoir. Puis elle demanda à un des hommes qui demeuraient près de la porte de courir au château pour faire envoyer une voiture.

M. de Bordères ayant eu la chance de croiser en route le médecin, celui-ci ne tarda pas à apparaître. Après avoir constaté aussitôt qu'il ne

pouvait plus rien pour Céline, il s'occupa de M. de Montanes, dont la blessure ne présentait pas de gravité.

Mais l'état de faiblesse occasionné par la perte du sang nécessiterait du repos et quelques ménagements.

– Sans vous, j'étais frappé à la poitrine, et je serais peut-être mort maintenant ! dit Ogier à Raymonde.

Et, prenant la main de la jeune fille, il y posa doucement ses lèvres.

Un peu de rose vint un instant chasser sur le visage de Raymonde l'intense pâleur qu'y avaient laissée les terribles émotions de tout à l'heure.

– Allons, Mademoiselle Raymonde, il va falloir vous soigner aussi ! dit le docteur en remarquant le tremblement qui agitait encore la jeune fille. Des calmants, du repos, de la distraction...

– Je veux ensevelir cette pauvre petite, docteur !

– Pour cela, non ! Assez d'émotions !



J'enverrai quelqu'un près de l'enfant. Et vous, vous rentrerez immédiatement au pavillon.

– Voilà l'automobile, Ogier, dit M. de Bordères, qui se tenait sur le seuil de la porte.

Dans la voiture se trouvaient M<sup>me</sup> de Montanes et Françoise, folles d'angoisse, car le messenger n'avait pas été très explicite. Ogier les rassura aussitôt. Elles embrassèrent Raymonde en la remerciant ardemment, puis la firent monter dans la voiture pour la conduire au pavillon, où M<sup>lle</sup> Mathilde ne se doutait de rien.

Dès l'après-midi, tous les alentours étaient au courant du drame qui s'était passé au logis de Batot. On vit arriver à Salvicourt les connaissances des châtelains, demandant des nouvelles du blessé, et en premier lieu les Marellier et les d'Orveilles.

Ogier avait refusé de se mettre au lit, mais il s'était retiré dans son appartement, en déclarant à sa mère et à sa sœur qu'il ne recevrait personne.

– Tous ces gens-là viennent par curiosité, par snobisme, pour voir le héros du jour, ajouta-t-il

ironiquement. Je n'ai aucun désir de me fatiguer tant soit peu pour les satisfaire.

En conséquence, aucun des visiteurs ne vit M. de Montanes. Et Jeanne d'Orveilles dut garder pour une prochaine occasion ses phrases émues et enthousiastes.

– Un beau coup qu'elle a fait là, cette petite Raymonde ! dit-elle rageusement tandis que la voiture emmenait son père et elle vers leur demeure. Le comte Ogier en était déjà épris visiblement. Mais maintenant qu'elle lui a sauvé la vie, il n'hésitera pas, sans doute, à lui offrir son nom.

– Eh ! ce sera une charmante comtesse ! dit bonnement le général. Elle est noble par sa mère, et M. de Montanes peut se donner le plaisir d'épouser une jeune fille pauvre.

Jeanne pinça nerveusement les lèvres en retenant une réplique irritée. Dès l'hiver précédent, elle avait jeté son dévolu sur le comte de Montanes, qu'elle voyait souvent dans le monde, à Paris, et qui réalisait ses plus ambitieuses visées. Aussi la déception était-elle

fort dure, et, du fond de cette âme frivole et envieuse, montait une sourde rancune contre la jeune fille dont la beauté et les hautes qualités morales avaient conquis le cœur d'Ogier de Montanes.

Vers 5 heures, quelqu'un encore vint demander des nouvelles du blessé. C'était André Plautin, qu'accompagnait son fils aîné.

– Fais-les entrer, eux, dit Ogier quand sa sœur vint l'en prévenir. Ce sont de braves gens, pour lesquels j'ai beaucoup d'estime et d'affection.

Le père et le fils se retirèrent un quart d'heure plus tard, ravis de l'accueil qui leur avait été fait par le jeune châtelain. En sortant de Salvicourt, Joseph se dirigea vers le village où il avait affaire, et André prit le chemin de son logis, une des maisons ouvrières bâties par M. Marellier aux alentours de la fabrique.

Il marchait vite, car il savait sa femme inquiète pour lui en ces jours de grève. Il avait reçu plusieurs lettres de menaces, et avait été insulté ce matin au sortir de la fabrique...

Tout à coup, d'une haie bordant le chemin dans lequel il s'engageait, surgit un homme qui s'élança sur lui...

– Tiens, faux frère, traître, voilà pour toi !

Un coup violent lui fut porté sur la tête, et son corps robuste s'écroula avant qu'il eût pu pousser un cri.

## VI

– Alors, cette grève est définitivement terminée ?

C’était Charles Marellier qui adressait cette question à son père, tout en buvant lentement le café servi par Alberte. Il venait de revenir ce matin-là de Trouville, où il avait eu vite fait de dépenser les deux mille francs prêtés par Ogier.

– Oui, pour le moment... Mais à quel prix !... La pauvre petite Batot tuée par son père... M. de Montanes blessé... et ce malheureux Plautin qui ne survivra peut-être pas...

– Mais a-t-on trouvé son agresseur ?

– Non pas encore, mais on soupçonne Achille Baujoux. C’est lui aussi qui a essayé de tuer M. de Montanes. Un paysan l’a vu, plus tard, rôder aux alentours du sentier où devait passer Plautin. Plusieurs fois, il avait proféré des menaces contre

le brave homme qu'il détestait, parce qu'il lui avait donné un jour une correction bien méritée, au temps où ce chenapan était encore à la fabrique... Mais il s'est caché, et on n'a pu parvenir encore à le retrouver.

– Et Plautin est gravement blessé, dites-vous ?

– Aux trois quarts assommé, le pauvre ! On va tenter l'opération du trépan. Il a été transporté à Salvicourt, et c'est là qu'il continuera à être soigné. M. de Montanes n'ayant pas voulu entendre parler pour lui d'hôpital. Toute sa famille est installée au château, et le comte a fait venir une religieuse pour suppléer la pauvre M<sup>me</sup> Plautin, brisée de fatigue et de chagrin.

Charles eut une sorte de ricanement.

– Allons, décidément, il guigne la députation, pour ses vingt-cinq ans ! Je ne l'aurais pas cru si ambitieux ni si habile.

M. Marellier leva impatiemment les épaules.

– Tu es insupportable à voir toujours en tout et en tous des vues intéressées ! M. de Montanes a une nature bonne et généreuse, et de plus il

s'intéresse beaucoup à cette famille Plautin, si honnête et si digne... D'ailleurs, il déteste la politique.

– Bah ! l'appétit vient en mangeant !... Et puis s'il épouse Raymonde Dalrey, elle saura bien le conduire par là, ne craignez rien ! C'est dans ses idées, à elle, qu'aujourd'hui aucun homme n'a le droit de se désintéresser de la politique.

– Et elle a raison, car sous cette étiquette, tous nos intérêts vitaux sont en jeu. Pour ma part, je verrais avec joie l'homme de cœur et d'intelligence qu'est M. de Montanes se lancer dans cette arène.

Charles serra rageusement les lèvres. Il avait toujours jaloué Ogier, pour ses dons physiques, sa fortune et sa position sociale, mais cette jalousie s'exaspérait depuis qu'il avait deviné que Raymonde et lui s'aimaient, depuis surtout, peut-être, le moment où le jeune comte lui avait rendu le service demandé, en lui prêtant cet argent si vite envolé. Ogier n'avait fait alors aucune réflexion, mais tandis qu'il sortait d'un portefeuille les deux billets, Charles avait cru

remarquer dans son regard une brève lueur d'ironique compassion. Pour les âmes sans élévation, il n'est pas de pire ennemi que celui à qui l'on est redevable d'un bienfait ou d'un service.

Après avoir achevé son café, Charles s'en alla flâner à travers la fabrique. Au passage, il s'arrêta pour parler à Joseph Plautin de son père.

– On ne peut pas encore savoir si on le sauvera, Monsieur ! C'est demain qu'on essaye l'opération. M. de Montanes a fait venir un grand chirurgien de Rouen. Il est si bon pour nous tous, M. le comte !

– Ce n'est pas bien difficile, quand on a de la fortune comme lui ! riposta Charles.

– Mais, Monsieur, il y en a qui en ont autant et plus et qui ne songent guère à donner un peu de bonheur aux autres !

Charles s'éloigna, impatienté. Partout lui faudrait-il donc entendre l'éloge de cet Ogier ?

Il sortit de la fabrique et s'en alla machinalement devant lui. Bientôt, il aperçut les



élégantes tourelles du château qui se profilait entre les arbres.

— Tiens, si j'allais jusqu'au pavillon prendre des nouvelles de Raymonde ! songea-t-il.

Ses sœurs lui avaient appris qu'à la suite des tragiques événements auxquels elle avait été mêlée, la jeune fille avait une petite fièvre nerveuse qui cédait difficilement. Aller s'informer de ses nouvelles serait pour lui un but de promenade.

Il se dirigea vers la partie du parc où s'élevait le pavillon. Au-dessus de sa tête, d'inquiétants nuages sombres se formaient. Le baromètre avait subi une baisse très forte, et les anciens du pays annonçaient une série d'orages et de pluies comme on n'en avait pas vu depuis longtemps.

En arrivant devant le pavillon, Charles eut peine à retenir un mouvement de colère, en voyant devant la porte Ogier de Montanes, le bras encore en écharpe, qui causait avec M<sup>lle</sup> Mathilde.

Dominant son irritation jalouse, il s'avança cependant, serra la main que lui tendait le jeune

comte, s'informa de ses nouvelles, puis de celles de Raymonde...

– Elle va mieux aujourd'hui, merci, Charles, dit M<sup>lle</sup> Mathilde. Tenez, la voilà.

Raymonde, vêtue d'un simple et frais peignoir gris pâle à rayures roses, apparaissait au seuil de la salle à manger. Elle tenait entre ses mains une gerbe d'admirables roses pourpres et nacrées, et l'une d'elles, la plus belle, ornait la fermeture de son col.

– C'est « lui » qui les a apportées ! songea rageusement Charles en coulant un regard mauvais vers Ogier.

– Bonjour, Charles, dit Raymonde en lui tendant la main. C'est gentil à vous de venir nous voir, à peine arrivé.

– Je voulais juger de visu que ce petit drame, très sensationnel, paraît-il, n'avait pas laissé trop de traces chez vous. Mais je me rassure, vous avez une mine fort satisfaisante.

– Oui, cela va vraiment mieux ce matin, dit M<sup>lle</sup> Mathilde avec un regard de contentement sur

le teint rosé et les yeux brillants de sa nièce. Le docteur recommande pour elle la distraction, en ce moment, et M. de Montanes vient de nous faire une causerie si charmante !

– Vous êtes bien bonne, Mademoiselle ! dit Ogier en s'inclinant avec un sourire. Je suis trop heureux si j'ai pu faire un peu de bien à Raymonde... Vous viendrez cet après-midi au château, dites, Raymonde.

– Oui, le docteur l'a permis. Je verrai ce pauvre Plautin... Louissette est venue hier tout en larmes. J'ai essayé de la remonter, de lui donner de l'espoir, car enfin, il y en a encore ?

– Oui, un peu... Mais ne restez pas debout, Raymonde ! À cet après-midi !

Il se pencha et baisa la main qu'elle lui tendait. Charles surprit les deux regards qui se rencontraient, affectueux et émus.

– Vous partez aussi, Charles ? dit M<sup>lle</sup> Mathilde en le voyant qui s'inclinait devant elle.

– Oui, je vais continuer ma promenade, Mademoiselle.

– Accompagnez-moi jusqu’au château, proposa Ogier.

Il acquiesça, sans trop savoir pourquoi... Et les deux jeunes gens s’éloignèrent dans l’allée où tombaient déjà quelques feuilles jaunissantes.

Une sourde colère agitait l’âme de Charles. Il lui venait un désir fou de chercher querelle à l’homme trop heureux qui marchait près de lui, et dont il constatait une fois de plus, en ce moment, l’élégante distinction et la grâce captivante.

– Je suis content, pour votre père, que tous ces tristes événements aient eu au moins pour résultat de faire réfléchir ses ouvriers et d’arrêter la grève, dit M. de Montanes au bout de quelques instants de silence.

– Oui, c’est fort heureux... Mais vous avez bien failli y rester... Sans Raymonde... Mais savez-vous que c’est fort romanesque, cette petite histoire-là ?

Le ton narquois dont le jeune Marellier prononça ces mots fit froncer les sourcils à Ogier.

– Je ne vois pas pourquoi, dit-il sèchement.

Nous avons, il est vrai, couru ensemble un très grand danger, mais que trouvez-vous de si romanesque là-dedans ?

– Comment, vous vous donnez rendez-vous, tous deux, pour soigner une petite pauvre, et vous dites que...

La main d'Ogier saisit durement le bras du jeune Marellier.

– Qui vous a raconté les faits de cette manière ?

– Mais... ce sont mes sœurs...

– Ce n'est pas vrai !... Je connais suffisamment M<sup>lle</sup> Alberte et M<sup>lle</sup> Marthe pour savoir qu'elles sont incapables de dénaturer la vérité. C'est vous, Charles, qui avez méchamment inventé cela.

– Eh bien ! quand cela serait ! dit l'autre avec arrogance. Je suis libre d'interpréter les faits à ma façon !

Il essayait en même temps de se dégager de l'étreinte d'Ogier. Mais la main de celui-ci serra plus fortement.

– Écoutez-moi, Charles : si jamais vous parlez à quiconque de ce mensonge, je vous donne en public une leçon dont vous vous souviendrez longtemps.

– Vous m’insultez ! cria Charles, devenu vert de rage. Mais vous m’en rendrez raison !

– Mon pauvre garçon, je ne vous engage pas à vous attaquer à moi ! dit Ogier avec un ironique éclat de rire. Cela pourrait mal tourner pour vous... Et, du reste, mes principes religieux m’interdisent le duel.

– C’est-à-dire que vous reculez ! Vous êtes un lâche !

De nouveau, un rire moqueur s’échappa des lèvres d’Ogier.

– Ah ! oui, le petit cliché ! Je l’attendais... Lâche, je crois avoir suffisamment montré que je ne l’étais pas. Mais, du reste, votre opinion et celle de vos pareils m’importe peu.

Il lâcha le bras de Charles et fit un mouvement pour s’éloigner. Mais le jeune Marellier, fou de rage, vint se poster devant lui.

– Ce serait trop facile, après avoir insulté quelqu'un, d'en finir ainsi !

– Qui a commencé ? Niez donc que vous ayez eu l'intention de me provoquer ?

– Oui, je l'ai eue, parce que je vous hais... et... je ne veux pas qu'« elle » devienne votre femme !

Ogier redressa la tête d'un mouvement hautain.

– Voilà une question qui ne vous regarde pas !... Reculez-vous, et laissez-moi passer, je vous prie !

Mais Charles, exaspéré par le fier dédain d'Ogier, et ne se contenant plus, se jeta sur lui dans l'intention de le faire tomber. Il comptait sans doute sur le bras immobilisé du jeune homme, qui lui ôtait une partie de ses moyens. De fait, Ogier, surpris par le choc, roula à terre, entraînant son agresseur.

Charles l'enlaça de ses bras et essaya d'appuyer son genou sur sa poitrine. Mais Ogier avait, sous sa fine apparence, une grande force nerveuse, et il luttait avec énergie contre le jeune

Marellier, plus petit et plus faible...

Il aurait pu, d'ici, se faire entendre du pavillon. Mais il ne voulait pas appeler, dans la crainte que ce furieux ne s'en prît à Raymonde et à M<sup>lle</sup> Mathilde...

Et pourtant, il sentait qu'il ne pourrait lutter longtemps ainsi...

Mais du pavillon, Raymonde avait suivi du regard, dans l'allée toute droite, les deux jeunes gens qui s'éloignaient. Elle les avait vus s'arrêter, avait compris à leurs gestes qu'une discussion s'engageait... Puis, tout à coup, ils avaient roulé à terre...

Alors, appelant avec terreur M<sup>lle</sup> Mathilde, elle était partie en avant, courant, précédée par Minos.

– Sus, Minos !... À moi ! cria Ogier en apercevant le chien.

L'animal bondit sur Charles et lui enfonça ses crocs dans l'épaule. Le jeune homme jeta un cri de douleur et lâcha Ogier.

Celui-ci, en profitant, lança dans la poitrine de l'agresseur un coup de poing qui l'envoya rouler



plus loin, puis, vivement, il se remit sur ses pieds.

– Assez, Minos, assez ! cria-t-il en voyant le chien prêt à s'acharner sur Charles, livide de terreur.

L'animal obéit, en grondant sourdement, et sans quitter du regard le jeune Marellier.

Ogier s'élança vers Raymonde et lui saisit la main.

– Encore une émotion pour vous, ma pauvre Raymonde ! Vous voilà toute blanche !

– Ogier !... mais que vous voulait-il ?

– Il m'a cherché une stupide querelle... Sans doute n'avait-il pas toute sa raison, ce matin... Rentrez vite, Raymonde, prenez quelque chose pour vous reconforter.

– Mais... lui ? dit-elle en désignant Charles qui se relevait, blême, les traits crispés.

– Il s'en tirera tout seul, ne vous en inquiétez pas. Minos est une bête saine, il n'y a rien à craindre. Il gardera seulement la trace des crocs de la brave bête, ce qui lui rappellera la gloire de sa lâche agression... Venez, Raymonde, voici

votre pauvre tante qui accourt, bien inquiète.

Quelques instants plus tard, Ogier, Raymonde et M<sup>lle</sup> Mathilde étaient réunis dans la petite salle à manger. Les mains habiles de la vieille demoiselle posaient un pansement sur la blessure d'Ogier qui s'était rouverte.

– A-t-on une idée d'un misérable pareil ! murmurait-elle. Il ne m'a jamais plu, du reste, ce garçon-là. Je lui trouvais l'air sournois, et il doit être envieux.

– Bah ! ne parlons plus de ce personnage ! dit Ogier. Nous garderons pour nous cette histoire, n'est-ce pas, à cause de la famille, si estimable ?

– Oh ! je crois bien ! s'écria Raymonde. S'ils savaient cela, les pauvres gens !... Ne pensez-vous pas qu'il était un peu fou, Ogier ?

– Peut-être bien ! répondit-il avec un léger sourire d'ironie. Il y a des folies de tout genre.

– Là, voilà qui est fait ! dit M<sup>lle</sup> Mathilde en attachant le bandage. Maintenant, vous allez vous reconforter un peu en buvant, comme Raymonde, de ce bon petit cordial.

– Je n'en ai pas besoin, je vous assure, Mademoiselle. Mais du moment où il s'agit de tenir compagnie à Raymonde !...

Il s'assit près de la jeune fille et lui prit la main, en enveloppant d'un regard très doux le joli visage pâli.

– Elle tremble encore, cette pauvre petite main !... Ce monstre de Charles ! Je lui aurais tout pardonné, sauf de vous émouvoir encore.

– Mais ce n'est rien du tout, Ogier, ce sera passé tout à l'heure... J'ai eu un tel moment d'angoisse en vous apercevant terrassé par ce malheureux ! Sans le brave Minos !...

Elle frissonna longuement.

– Vraiment, vous auriez été bien fâchée si j'avais été étranglé par ce coquin ?

Il se penchait un peu, plongeant ses yeux inquiets et tendres dans ceux de Raymonde.

– Quelle question ! balbutia-t-elle en devenant très rouge.

– Oui, une question un peu saugrenue, permettez-moi de vous le dire, ajouta M<sup>lle</sup>

Mathilde qui regardait le jeune homme d'un air perplexe et mécontent.

– Oh ! Raymonde comprend bien ce que je veux dire ! riposta-t-il avec un sourire. Et vous aussi, chère Mademoiselle Mathilde... Voyons, puisque je suis certain d'avance du consentement de ma mère, pourquoi ne chercherais-je pas à être fixé sur mon sort dès maintenant ?... La demande officielle viendra plus tard, mais avant, dites-moi tout de suite, Raymonde, si vous accepterez de devenir ma femme ?

La main de Raymonde frémit dans celle d'Ogier, les beaux yeux bruns étincelèrent de bonheur...

– J'accepterai... pourvu que vous me promettiez de devenir un homme utile, Ogier.

– Sur ce point, vous pouvez être rassurée, Raymonde. Votre exemple, votre chère influence m'ont déjà aiguillé sur cette voie, il ne tiendra qu'à vous de m'y faire marcher à grands pas... Et vous, Mademoiselle Mathilde, consentez-vous ?

– Il le faut bien, puisque vous êtes deux contre

moi ! dit-elle en riant.

En elle, la satisfaction très vive se mélangeait à un reste de crainte. Certes, ce mariage était un rêve pour Raymonde, de toutes façons ; mais Ogier, si brillant, était-il réellement sérieux comme semblait l'indiquer sa conduite depuis quelque temps, et ne se laisserait-il pas vite de l'existence paisible et très hautement chrétienne qui avait toutes les préférences de Raymonde ?

– Ah quelle chose épineuse que les mariages ! songeait-elle tout en allant et venant, tandis que les fiancés causaient près de la fenêtre ouverte. Ils s'aiment bien pourtant, les chers enfants ! Ogier est certainement une belle nature, très loyale ! Je suis beaucoup trop défiante quand il s'agit de ma petite Raymonde.

– Tante, voilà le facteur ! dit tout à coup Raymonde.

Ogier et elle allèrent au-devant de l'arrivant, qui leur remit le courrier du pavillon, c'est-à-dire une lettre pour M<sup>lle</sup> Mathilde.

Ils la rapportèrent à la vieille demoiselle, qui,

n'ayant pas ses lunettes sous la main, pria sa nièce de la lire tout haut.

– C'est de notre cousin d'Erquoy, dit Raymonde en regardant la signature.

Et elle lut :

« Mademoiselle,

« Je suis en France depuis quelques semaines, et je compte me rendre à Palerville au début de la semaine prochaine, pour y passer vingt-quatre heures. Voulez-vous demander au comte de Montanes s'il m'autorise à faire faire les recherches dont le projet fut laissé là, par suite de mon départ pour le Tonkin et de la maladie de cette pauvre Danielle ? Les loisirs me manquant, je les confierais à un homme sûr, et, en cas de découverte, je verserais la moitié de la fortune soit à M. de Montanes, soit à ma cousine. Cela s'arrangera entre vous.

« J'espère, Mademoiselle, que vous me donnerez de meilleures nouvelles de Danielle. S'il m'avait été possible de faire un plus long

séjour à Palerville, j'aurais été certainement la voir. Mais mes moments seront absolument comptés, à mon grand regret.

« Veuillez recevoir, Mademoiselle, mes respectueux hommages, auxquels je joins mon souvenir affectueux pour mes cousines.

« PAUL D'ERQUOY. »

– Paul d'Erquoy !

M<sup>me</sup> Dalrey venait d'entrer sans bruit, et c'était elle qui répétait ce nom, d'une voix terrifiée.

Ceux qui étaient là demeurèrent un moment abasourdis. Depuis la nuit où elle était devenue folle, elle n'avait jamais prêté attention aux propos qui s'échangeaient près d'elle. À peine semblait-elle reconnaître sa belle-sœur et sa fille ; quant aux autres, son œil indifférent paraissait toujours les ignorer.

– Il faudrait tâcher d'éveiller chez elle une émotion, avait dit le docteur.

Mais jusqu'ici rien n'avait eu ce pouvoir.

Et voici que maintenant, son pâle visage se contractait, ses yeux mornes s'emplissaient d'effroi et d'horreur...

– Paul !... Il est ici ? bégaya-t-elle.

– Mais non, mais non ! s'empressa de dire M<sup>lle</sup> Mathilde. Il a écrit seulement.

– Il a écrit ?... Pourquoi ?

– Pour nous annoncer qu'il va venir passer vingt-quatre heures à Palerville.

– Il vient... pour... pour...

Elle porta les deux mains à son cou et se renversa en arrière, en proie à une crise de nerfs.

Elle se calma assez vite, grâce aux soins énergiques de M<sup>lle</sup> Mathilde. De nouveau, le voile semblait s'être abaissé sur sa raison, ses yeux avaient repris leur expression indifférente et sans vie.

– Ma pauvre Raymonde chérie, que d'émotion pour vous ! dit Ogier en prenant congé de sa fiancée. Quelle chose étrange que l'effet produit par ce nom ?



– N'est-ce pas, Ogier, que c'est bizarre ?... Et ce geste ?... On avait cherché à l'étrangler...

Ils se regardèrent et comprirent que la même pensée terrible avait surgi dans leur esprit.

– Oh ! serait-ce possible ! balbutia Raymonde avec un geste d'horreur.

– Qui sait !... Peut-être la Providence nous a-t-elle fourni la bonne piste... À cet après-midi, chère Raymonde. Ma mère viendra faire la demande officielle, et je l'accompagnerai.

Il s'éloigna, emportant la vision du doux regard radieux. En pensant à Raymonde, et aussi aux horizons nouveaux qui s'ouvraient sur les mystères de la Bercièrre, il marchait un peu comme en un songe, si bien qu'il se heurta à Jacques de Bordères arrivant par une allée transversale.

– Quel distrait ! dit le vicomte en riant. Tu as la mine d'un conspirateur ou bien d'un amoureux.

– Je suis, en effet, l'un et l'autre.

– Amoureux, oui, je le sais. Je te fais même

mon compliment, la future comtesse est charmante. Mais conspirateur ?

– Écoute, nous avons encore une demi-heure avant le déjeuner, viens dans ma chambre et je te raconterai cela pendant que je m’habillerai.

– Tu en as en effet besoin ! T’es-tu amusé à te rouler dans la poussière de ton parc ?

– Oh ! une sottise histoire qui ne vaut pas la peine d’en parler ! dit Ogier en levant les épaules.

M. de Bordères parut vivement intéressé par les détails de l’affaire de la Bercière, que lui conta son cousin en employant la langue allemande, pour n’être pas compris du valet de chambre qui allait et venait, servant son jeune maître.

– Tiens, tiens, c’est, en effet, bien singulier, cette émotion manifestée par M<sup>me</sup> Dalrey au nom de son cousin ! fit-il observer, quand Ogier eut terminé.

– De l’émotion... dis de la terreur, plutôt... Hein ! crois-tu qu’on pourrait marcher sur cette piste ?

– Oui, si la pauvre femme avait d’autres lueurs de raison. Peut-être pourrait-on les provoquer en prononçant encore ce nom devant elle ?

– Et s’il survient une nouvelle crise comme celle de tout à l’heure ?... Non, on ne peut risquer cela. Il faudra trouver autre chose... Et, maintenant que me voilà prêt, pardonne-moi, mon cher ami, de te laisser là. Mais je voudrais dire un mot à ma mère avant le déjeuner.

– Va, va ! dit Jacques avec un sourire fatigué. Et si tu veux que je te rapporte des bagues de fiançailles à choisir, ce sera facile, je vais passer la journée de demain à Paris.

– Merci, mais j’irai moi-même avec l’auto. Si tu veux, je t’emmènerai... Vois-tu, je ne trouverai jamais rien d’assez bien pour elle !

– Saprستي ! ce qu’il est emballé ! murmura Jacques en regardant son cousin s’éloigner. Heureux homme, qui est dans sa voie, lui, et qui a su garder son cœur intact pour l’offrir à l’élue, à cette enfant au regard si pur et si droit !... Tandis que moi, je ne suis qu’une épave !

Et, d'un geste d'indicible lassitude, il passa la main sur son front dégarni, sillonné de plis profonds.

## VII

L'opération avait eu lieu, et le chirurgien avait déclaré à M. de Montanes qu'il ne désespérait pas de sauver André Plautin.

Achille Baujoux demeurait introuvable. Personne ne l'avait vu, et on pensait qu'il avait réussi à quitter le pays aussitôt son crime commis.

Cet attentat contre un homme honnête et très estimé avait produit une grande indignation dans le pays... Et, bien injustement, on faisait retomber quelque chose de la réprobation dont on couvrait Achille sur le pauvre Antoine.

L'enfant souffrait beaucoup de voir les coups d'œil défiants qui le suivaient, d'entendre les réflexions malveillantes de ceux qui l'avaient jusque-là considéré d'un bon œil. M<sup>lle</sup> Raymonde, qui aurait si bien su le consoler dans sa peine, était encore fatiguée et sortait fort peu. Puis elle

serait peut-être plus occupée, maintenant qu'elle était fiancée à M. le comte, ainsi que maîtresse Jacquet l'avait appris la veille à Antoine.

... Ce matin-là, il s'en allait donc mélancoliquement derrière son troupeau que surveillait le chien Barbichon. On changeait de pâture aujourd'hui. Le fermier avait donné l'ordre de se rendre au pré des Carrières – ainsi nommé parce qu'il s'étendait le long de vieilles carrières abandonnées, que les herbes folles et les arbustes sauvages avaient envahies. Elles avaient fort mauvaise réputation, depuis surtout que s'y était installé, dans une hutte bâtie par lui, un homme du nom de Perrin Boulet, soi-disant chaudronnier de son état, en réalité braconnier. Trois ans auparavant, Ogier, faisant une tournée en compagnie de ses gardes dans un terrain de chasse voisin de Salvicourt, avait surpris l'homme en train d'enlever des lièvres pris au collet, et, sans écouter ses protestations, l'avait fait livrer à la justice. Depuis lors, Perrin Boulet haïssait le comte de Montanes.

Antoine, une fois dans le pré, s'assit contre le

taillis d'arbustes touffus qui bordait les carrières, et sortit de sa poche un livre que lui avait donné Raymonde. C'était l'histoire de la vocation sacerdotale d'un fils d'ouvriers, parvenu plus tard à l'épiscopat.

– Moi aussi, je voudrais bien être prêtre ! songeait Antoine.

Il n'avait osé encore s'ouvrir à personne de ce désir né en lui au lendemain de sa Première Communion. C'était, pensait-il, chose si téméraire à lui, fils de forçat, pauvre enfant élevé par la charité, de rêver cet honneur !

Tout à coup, Barbichon jeta un aboiement et s'élança en grondant...

– Appelle ton chien ! dit une voix éraillée.

Antoine se détourna vivement et laissa échapper une exclamation de terreur. Devant lui, surgissant d'un buisson formé d'arbustes échevelés, se dressait la maigre silhouette de son frère.

– Tais-toi, idiot ! dit rudement Achille. Et viens avec moi, j'ai à te parler.

Comme l'enfant, tremblant, les yeux affolés, ne semblait pas comprendre, il le saisit brutalement par le bras et le mit debout. Puis il l'entraîna vers le buisson, le fit entrer dedans et s'arrêta devant un arbre dont les basses branches tombaient vers le sol.

– Allons, grimpe là-haut, et vite !

– Pour... quoi ? bégaya Antoine.

Un coup de poing dans le dos fut la réponse... Et Antoine, terrifié, s'enleva avec l'aide des branches tombantes pour atteindre le centre de l'arbre, qui formait un espace suffisant pour contenir deux personnes très maigres, en se serrant beaucoup. D'un coup d'œil, il vit là un fusil posé en équilibre sur deux branches.

Derrière lui, Achille monta prestement. Rencognant d'une bourrade son frère contre une grosse branche, il s'installa le mieux possible et attira le fusil près de lui.

– Maintenant, causons... D'abord, je te préviens que, si tu as le malheur de dire jamais à quelqu'un que tu m'as vu, je te fais ton affaire...



C'est compris ?

Tremblant, l'enfant balbutia :

– Je... je ne dirai rien... Tu es mon frère... je ne peux pas... Mais comment as-tu fait ça !... Oh ! Achille !

– Vas-tu te mêler de mes affaires, espèce d'imbécile ? Si seulement j'avais pu tuer tout à fait le Plautin !... Et il y en a un à qui j'en veux encore bien plus !... Mais il ne s'agit pas de ça. Je veux m'en aller d'ici, ça finirait par être dangereux, à la fin. Mais je n'ai pas d'argent pour filer ailleurs, et Perrin Boulet est aussi dans ses moments de dèche. La canaille d'aristo de Salvicourt fait tellement surveiller ses chasses, qu'il ne gagne plus rien par ici... Il faut que tu me trouves de l'argent, Antoine... cent francs, au moins.

– Cent francs !... Mais je n'ai pas !...

– Pardi, je sais bien que tu n'es pas un capitaliste ! Mais pour un garçon adroit, c'est facile à se procurer. Maître Jacquet doit avoir un bon bas de laine...

– Oh !

Cette exclamation était accompagnée d'un si brusque mouvement d'horreur, qu'Antoine faillit culbuter.

Achille ricana :

– Ça t'offusque ?... Oui, t'as été élevé par des bigots, qui t'ont donné des idées bêtes comme eux. Mais faudra changer ça, petit... Et tu vas commencer par rendre ce service à ton frère.

– Jamais ! Jamais ! dit énergiquement Antoine.

Mais il frémit en voyant la lueur mauvaise qui s'allumait dans les yeux de l'aîné.

– Ah ! tu ne veux pas ? Nous allons voir...

Achille s'interrompit brusquement. Son regard venait d'être attiré par une silhouette masculine qui apparaissait dans le pré, un chien sur ses talons.

– Lui !... Oh ! s'il venait seulement par ici ! murmura-t-il.

C'était M. de Montanes qui arrivait ainsi, en

tenue de chasse, son fusil négligemment retenu sur l'épaule par la bretelle. Le gibier, pour lui, n'avait aucun attrait ce matin, et c'était en vain que le bel épagneul au long poil noir et fauve levait vers lui ses yeux tendres et surpris comme pour lui dire :

– Pourquoi sommes-nous ici, alors ?

Ogier rêvait à sa fiancée. Il se remémorait leurs causeries si intimes et si douces, où très délicatement elle lui montrait la voie qu'elle souhaitait lui voir choisir. Il croyait entendre son joli rire frais, sa voix vibrante... Et, souriant, il songeait à sa gentille gronderie d'hier, quand il lui avait offert un nouveau cadeau, un bracelet, qui était une petite merveille de goût et d'artistique richesse.

– Ogier, il ne faut pas faire de ces folies pour moi ! avait-elle dit en essayant de prendre un air de grand reproche, quoique au fond elle trouvât le bracelet si exquis !

– Je suis tellement heureux de vous gâter un peu, Raymonde !

– Alors... Si cela doit vous faire plaisir, je permets quelquefois... Mais pas d'exagérations, je vous en prie, Ogier ! Si riche que l'on soit, il n'est pas permis de multiplier les dépenses inutiles.

Qu'elle était donc sage et fortement chrétienne, cette jolie Raymonde !... Et avec cela si gaie, si entraînante, si gracieusement spirituelle !

Le rêveur ne voyait pas, là-bas, deux yeux luisants de haine qui ne le quittaient pas... Et quand le jeune comte machinalement se dirigea vers le taillis, ces yeux s'éclairèrent d'une lueur de joie diabolique.

– Ah ! je te tiens, cette fois ! murmura Achille.

Il prit son fusil... Mais Antoine avait compris. Avec un cri d'horreur, il saisit le bras de son frère...

– Achille !... non...

Une main le prit à la gorge, une voix furieuse chuchota à son oreille :

– Si tu dis un mot, si tu jettes un cri, je te

tue !... Et lui, je le tuerai quand même après !

À moitié étouffé, l'enfant s'agrippa à une branche pour ne pas choir... Achille le lâcha, et, épaulant rapidement son arme, visa lentement, prenant son temps, car le jeune comte était encore trop éloigné pour qu'il pût l'atteindre utilement...

– Monsieur, sauvez-vous !... On va vous tuer !

Réunissant par un effort surhumain toutes ses forces, Antoine venait de clamer cet avertissement...

Achille laissa échapper un épouvantable juron.

– Vermine !... Tiens, voilà ton compte !

Sortant un couteau de sa poche, il l'enfonça dans la poitrine de son frère.

L'enfant eut un sourd gémissement. Son corps inerte bascula, et, entre les branches qui lui ouvrirent passage, tomba sur le sol.

Ogier avait entendu le cri d'avertissement. Surpris, il s'était immobilisé...

Mais en voyant ce corps dégringoler ainsi, il fit un mouvement pour s'élancer...

– N'avance pas ! dit une voix derrière lui. On te vise là-haut !

C'était M. de Bordères qui rejoignait son cousin. En franchissant la clôture du pré, il venait d'apercevoir, brillant entre le feuillage, là-bas, le canon d'un fusil...

Au même instant, une détonation retentit. Une balle traversa la coiffure de chasse d'Ogier.

Le jeune homme bondit vers le taillis... Mais Achille, voyant son coup manqué, dégringolait de l'arbre avec une prestesse inouïe et s'enfuyait à travers l'enchevêtrement de feuillage.

– À moi, Jacques ! Donnons la chasse à ce misérable ! cria Ogier, tout en s'élançant en avant.

Mais le taillis était épais, propice aux caches, et les deux jeunes gens comprirent bien vite que leurs recherches seraient vaines, et qu'ils risquaient en outre de tomber dans un guet-apens.

Ils revinrent vers l'arbre. Antoine gisait sur le sol, livide, les yeux clos. De sa poitrine, le sang coulait abondamment.

– Mais c’est le petit Baujoux ! s’écria Ogier. Pauvre enfant ! Que s’est-il donc passé là ? Serait-ce son frère ? Je n’ai pas eu le temps de distinguer le scélérat. Mais le plus pressé est d’arrêter ce sang. Puis nous le transporterons au château, plus proche que les Riettes.

Les deux jeunes gens, bien qu’assez inexpérimentés, réussirent à poser un pansement provisoire. Puis, sur leurs bras enlacés, ils emportèrent doucement Antoine, toujours inanimé.

Le soir de ce jour, on apprit que la gendarmerie, prévenue par M. de Montanes de la présence probable d’Achille aux alentours, avait réussi à le capturer au moment où il essayait de fuir le territoire de la commune, après avoir assommé un vieux pâtre et lui avoir dérobé ses économies.

Mais Antoine était mourant. Le curé était venu lui administrer les sacrements, et maintenant il s’en allait doucement, entouré de Raymonde, de Françoise, d’Ogier et de M. de Bordères. Ses yeux bleus allaient de l’un à l’autre, semblant les

remercier tous.

– Mademoiselle Raymonde...

La jeune fille se pencha, car la voix était faible, presque indistincte.

– Que veux-tu, mon cher petit ?

– Je veux vous dire... J'aurais voulu être prêtre... M. le curé dit que j'aurais pu... mais que je suis heureux tout de même, parce que je meurs... pour ceux que j'aime bien... pour que M. le comte ne soit pas tué... et que vous ne pleuriez pas.

Les lèvres de Raymonde se posèrent longuement sur le front de l'enfant.

– Merci, mon cher petit Antoine ! Toute notre vie, vois-tu, nous nous souviendrons que c'est à toi, après Dieu, que nous devons de n'avoir pas vu notre bonheur brisé ce matin.

Ogier, très ému, embrassa à son tour l'enfant et garda entre ses mains la petite main brune qui se refroidissait déjà.

Le visage d'Antoine exprimait un calme rayonnant. Un seul moment il parut troublé. Ceux



qui étaient là virent passer dans son regard une angoisse douloureuse.

– Achille... il ira en enfer ! murmura-t-il.

– Nous ne pouvons jamais savoir, enfant. Peut-être se convertira-t-il un jour.

– Je demanderai pour lui... au bon Dieu...

Un spasme secoua l'enfant. Ses yeux bleus regardèrent tour à tour, une dernière fois, ceux qui étaient là et s'arrêtèrent sur M. de Bordères, debout derrière Françoise, et ému, lui aussi, en dépit de son habituelle indifférence de blasé et de jouisseur.

– J'aurais été... prêtre... prêtre !

Qu'y avait-il donc dans ce regard d'enfant pour que Jacques, devenu mortellement pâle, reculât ainsi en détournant le sien ? Et pourquoi ces yeux, avant de se clore pour toujours, se fixèrent-ils sur lui, le dernier ?

Il sortit de la chambre et s'en alla dans le parc, au hasard. Les remords qui l'avaient si souvent assailli, à certaines heures, au milieu de sa vie de dissipation, lui revenaient tout à coup en foule, et,

avec eux, le souvenir de son existence d'autrefois, son existence d'enfant pieux, d'adolescent sérieux et bon. Il se revoyait servant la messe avec une ferveur profonde, rêvant au jour où, lui aussi, il monterait à l'autel pour la première fois. Il croyait entendre les chaleureuses exhortations, les conseils si suaves et si austères à la fois de son directeur, le bon P. Marcellly. Il apercevait devant lui la silhouette mince et le sérieux visage de son meilleur ami d'alors, Guy de Vadans, aujourd'hui vicaire dans une paroisse populaire de Paris. Ils s'étaient rencontrés, l'année dernière, dans un salon où l'abbé de Vadans venait quêter pour l'établissement d'un patronage. Jamais il n'oublierait l'expression compatissante et si profondément triste du regard qui s'était posé sur lui, ni l'inflexion si affectueusement grave qu'avait prise la voix de Guy pour lui dire :

– Au revoir, je l'espère, Jacques !

Au revoir ? Sur cette terre, peut-être ? Mais après ? Celui qui avait suivi l'appel divin, qui se donnait tout entier à son ministère avec un zèle

vivifié par l'amour de Dieu et des âmes... et l'autre, le malheureux qui avait faibli, s'était jeté hors de sa voie et s'égarait dans les sentiers du mal... ces deux êtres partis d'un même point, et maintenant si dissemblables, n'étaient-ils pas destinés à se trouver séparés dans l'éternité ?

– Oh ! ne plus croire ! ne plus croire qu'un Dieu existe ! murmura-t-il fiévreusement.

Mais cette foi, si vive en lui autrefois, ne l'avait jamais quitté au milieu de ses pires égarements. Et c'était elle qui augmentait sa torture, lorsque les remords venaient l'assaillir, comme en cet instant.

– Pourquoi suis-je resté près de cet enfant ? Oh ! qu'il est heureux, lui ! Si j'étais mort à son âge !

Il se laissa tomber sur un banc et enfouit son visage entre ses mains. Dans la nuit sombre et chaude, où passaient des éclairs précurseurs de l'orage menaçant depuis plusieurs jours, il demeura longtemps, insouciant des heures qui s'écoulaient, anéanti sous les flots de ces grandes eaux de la douleur et du désespoir, dont parle le

prophète, voyant en son âme des ténèbres plus profondes que celles qui l'environnaient ce soir.

## VIII

Jamais, d'après les plus vieilles mémoires du pays, il n'y avait eu orage semblable à celui qui éclata cette nuit-là, et toute la matinée suivante, sur la contrée. Foudre incendiant plusieurs demeures et tuant six êtres humains, grêle ravageant les jardins, trombes d'eau faisant instantanément monter la rivière d'inquiétante façon, rien n'y manqua.

Vers 2 heures, Ogier, voyant qu'une accalmie semblait se produire, se dirigea vers le pavillon de la Source pour voir sa fiancée et porter à M<sup>lle</sup> Mathilde un mot de Paul d'Erquoy reçu tout à l'heure... Car c'était lui qui s'était chargé de répondre à la demande du cousin de M<sup>me</sup> Dalrey, en lui donnant l'autorisation demandée. Paul lui écrivait en retour un mot de remerciement, en disant qu'il viendrait incessamment à Palerville.

En même temps étaient arrivés, sous

enveloppe recommandée, des renseignements confidentiels demandés par M. de Montanes à une haute personnalité, fort au courant de bien des dessous de l'existence des hommes politiques et de leurs créatures. M. d'Erquoy y était représenté comme un homme sans cesse réduit aux expédients, malgré ses gros appointements, et complètement dépourvu de scrupules. De l'argent, voilà ce qu'il lui fallait, par n'importe quels moyens, ainsi qu'il l'avait cyniquement déclaré un jour à un de ses amis, dans un de ses très rares moments d'expansion.

Au pavillon, Ogier trouva M<sup>lle</sup> Mathilde et Raymonde tout en émoi. Cet épouvantable orage avait singulièrement agité M<sup>me</sup> Dalrey, et depuis plusieurs heures elle allait et venait sans relâche à travers la maison, les yeux inquiets, murmurant des paroles sans suite.

— Nous ne savons comment la calmer ! dit Raymonde, dont les yeux cernés de noir décelaient la fatigue et l'anxiété.

— Ne vous désolez pas, Raymonde chérie, je vais essayer si je suis plus heureux. Sur ces

pauvres malades, une personne qu'elles voient moins souvent a parfois plus d'influence que celles qui les entourent généralement.

Et le jeune homme, allant vers M<sup>me</sup> Dalrey, lui prit les mains d'un geste à la fois ferme et doux.

– Qu'avez-vous donc, Madame ? Quelque chose vous inquiète-t-il ?

– Là... là... balbutia la veuve en étendant la main vers un angle de la pièce.

– Quoi donc ?... Que voyez-vous là ?

– Lui !... Voyez, il tend les mains... Oh !...

Et, comme l'autre jour, elle porta les doigts à sa gorge, sans cesser de regarder, avec des yeux hagards et terrifiés, ce coin où elle seule voyait quelque chose.

– Qui cela ? lui ? demanda Ogier.

– Lui... je ne sais plus son nom... Il a un masque, voyez... Mais j'ai reconnu sa voix quand il a dit : « Ah ! coquine, tu m'espionnes ! »... Et il... il...

Elle chancela entre les bras d'Ogier. Aidé par

M<sup>lle</sup> Mathilde et Raymonde, il la porta jusqu'à sa chaise longue. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais se laissa aller, inerte et comme brisée, sur les coussins que sa fille et son futur gendre arrangeaient soigneusement derrière elle.

– Décidément, quelque chose se réveille dans cette pauvre tête ! murmura M<sup>lle</sup> Mathilde à l'oreille d'Ogier.

– Oui... et cela nous découvre des horizons nouveaux... Ma petite Raymonde, laissons maintenant votre pauvre maman tranquille, c'est ce qu'il y a de préférable après cette crise, et venez avec M<sup>lle</sup> Mathilde dans la pièce à côté, où nous causerons un peu de tout cela.

Dans cet entretien, il fut beaucoup question de Paul d'Erquoy. Malgré toute l'horreur que leur inspirait cette pensée, M<sup>lle</sup> Mathilde et Raymonde furent obligées de constater que les soupçons de M. de Montanes avaient quelque fondement...

– Et les deux affaires ayant été reconnues, par la justice, quelque peu connexes, il s'ensuit que M. Albéric d'Erquoy a fort bien pu être victime



de...

– Non, Ogier, c'est trop horrible ! s'écria Raymonde.

– Ce serait épouvantable, je vous le concède ! Mais ce n'est aucunement impossible. Enfin, je vais réfléchir à tout cela, et, dès ce soir, écrire à un jeune magistrat de mes amis, pour lui demander son avis là-dessus. Puis, quand M. d'Erquoy viendra à la Bercière, je m'arrangerai pour me trouver là, et je verrai alors ce que me dicteront les circonstances. À propos de la Bercière, il paraît que la rivière monte beaucoup et commence à inonder le jardin.

– Nos pauvres meubles ! Peut-être faudrait-il que nous les fassions enlever ?

– Je crois qu'on peut attendre encore. La pluie cessant, la crue s'arrêtera.

– La pluie ?... Regardez-moi un peu ce ciel, mon cher ami ? dit M<sup>lle</sup> Mathilde en étendant la main vers la fenêtre. Nous allons avoir une averse torrentielle dans quelques minutes. Pourvu que cela n'amène pas de grands désastres !

– C’est à craindre ! Je suis inquiet pour nos amis Marellier. Ils doivent déjà avoir de l’eau dans leurs bâtiments.

Quelques minutes plus tard, comme l’avait prédit M<sup>lle</sup> Mathilde, une trombe d’eau s’abattait de nouveau, mêlée de grêlons... Quand elle cessa, les allées du parc et le devant du pavillon étaient transformés en lac.

– Je m’en vais vite maintenant, pour ne pas inquiéter ma mère et Françoise qui me croiront peut-être là-dessous, dit Ogier. Heureusement, je me suis équipé en conséquence.

Il prit congé de sa fiancée et de M<sup>lle</sup> Mathilde et reprit à grands pas le chemin du château.

Comme il y arrivait, il vit, sur le perron, M. de Bordères et Françoise, qui lui firent des signes d’appel.

– Tu n’as pas entendu la cloche de la fabrique, Ogier ? cria la jeune fille.

– Non. Pourquoi ?

– Il doit y avoir quelque chose ; c’était un signal de détresse, certainement.

– Ils sont inondés, parbleu !... J’y cours !...  
Envoie les domestiques de bonne volonté...

– Je te rejoins, mon cher ; le temps de m’équiper convenablement ! s’écria Jacques de Bordères.

Ogier avait bien deviné. Les Marellier n’ayant jamais souvenance d’une inondation sérieuse, s’étaient laissé surprendre par celle-ci. La fabrique, d’où fort heureusement les ouvriers étaient absents ce jour-là, était envahie par l’eau, et la maison elle-même, à peine plus élevée, se trouvait entourée du flot jaune et limoneux qui emprisonnait le patron et sa famille.

De loin, Ogier les aperçut à une fenêtre du premier étage, agitant des mouchoirs et appelant au secours.

– Mais c’est qu’il me faudrait une barque ! songea le jeune homme. Où vais-je trouver cela ?

Il fit quelques pas, et vit, au loin, un léger canot dans lequel se trouvait un homme. Ses signaux furent aperçus, le rameur arriva au bout de peu de temps à portée de sa voix.

Un rapide colloque s'engagea entre lui et cet homme, fils d'un fermier des environs. Puis Ogier monta dans le canot, qui se dirigea vers la maison Marellier.

– Charles ! sauvez d'abord Charles ! s'écria M. Marellier en les voyant s'approcher.

– Où est-il donc, Monsieur ?

– Dans le pavillon du jardin, où il avait pris l'habitude, depuis quelques jours, d'aller faire une sieste. J'ai voulu l'en empêcher aujourd'hui, car l'eau avait envahi le jardin, mais il a prétendu qu'il n'y avait rien à craindre, et a persisté... Il a dû être surpris par l'inondation.

– Il ne craint pas plus que vous, là-bas. Le pavillon est assez élevé.

– Oui, mais il n'est aucunement solide, il peut s'écrouler. Allez-y d'abord, je vous en prie ! Puis, à la fabrique, il y a le gardien, sa femme et sa petite fille. Nous, nous pouvons attendre, nous ne craignons rien pour le moment.

De nouveau, le fermier se remit à ramer. Ogier cherchait des yeux, au milieu des arbres dont le

tronc se trouvait en partie submergé, le pavillon, qu'il connaissait bien pour y avoir goûté souvent autrefois avec les Marellier et Raymonde.

– Ah ! mais il a croulé ! s'écria-t-il tout à coup. Regardez, là-bas, Blaisin !

En effet, le léger bâtiment, fait en torchis, et assez vieux, n'avait pu supporter la poussée de l'eau. Il s'était en partie écroulé. Seule, une partie résistait encore. Et là, le regard d'Ogier découvrit Charles agrippé à une poutre.

– Courage, nous arrivons ! cria M. de Montanes.

Au même moment le reste du pavillon chancela et s'écroula, entraînant Charles.

En un clin d'œil, Ogier avait enlevé son veston et s'était jeté à l'eau. Il se mit à nager avec vigueur vers la poutre que Charles étreignait désespérément. Bientôt, il fut près de lui...

– Appuyez-vous bien sur moi, puisque vous ne savez pas nager, dit Ogier ; le canot vient au-devant de nous, vous allez être sauvé.

Quelques instants plus tard, Charles, épuisé,

blessé au front dans sa chute et claquant des dents, s'affalait dans le canot où, non sans danger pour lui, Ogier l'avait hissé avec l'aide du fermier.

Une fois le jeune Marellier déposé sur la terre ferme et confié à un domestique qui devait le transporter au château, Ogier et son compagnon retournèrent à leur œuvre de sauvetage. De son côté, M. de Bordères avait réquisitionné une barque assez grande et, en peu de temps, il eut enlevé les Marellier de leur demeure.

Mais l'intervention des deux cousins ne se borna pas à la fabrique. Les habitants d'une petite ferme se trouvant en perdition à peu de distance, ils y dirigèrent en hâte leur esquif, et réussirent à sauver les pauvres gens, au péril de leur vie, ainsi que le raconta après un témoin.

Raymonde n'apprit que le lendemain matin la conduite héroïque de son fiancé. Malgré le sol abominablement défoncé, elle courut au château pour s'assurer qu'il était bien sain et sauf, comme le lui avait dit la petite bonne en revenant du village où elle avait appris les nouvelles.

– J’allais m’habiller pour me rendre chez vous ! dit Ogier qu’elle trouva dans le vestibule, donnant des instructions à un domestique. Pourquoi vous êtes-vous dérangée, chère Raymonde ?

– J’avais si peur que vous ne fussiez blessé, malgré tout !

– Mais non, vous voyez, je n’ai rien, en dehors de quelques éraflures ! dit-il en souriant.

– Et encore avez-vous la coquetterie de les dissimuler, riposta gaiement Raymonde en désignant tour à tour ses mains, blanches et soignées comme de coutume, et sa chevelure blonde, naturellement frisée, qu’il avait fait ramener de manière à cacher une petite entaille faite à son front, tandis qu’il escaladait le toit d’une étable pour sauver un petit vacher réfugié là.

– Est-ce de la coquetterie, vraiment, ma chère fiancée ?

– De la coquetterie raffinée ! Dissimuler les traces de sa vaillante conduite ! Il faut être Ogier

de Montanes pour faire cela ! Ne riez pas, voyons, je parle très sérieusement !

Mais son rire frais fit écho à celui d'Ogier. Et il alla frapper, dans l'escalier, l'oreille de Charles Marellier qui descendait à la suite de son père.

L'étudiant avait le front entouré d'un bandage, près duquel son visage apparaissait blême et défait. À sa vue, Raymonde eut un petit frisson en songeant à la scène qui aurait pu si mal tourner pour Ogier sans l'intervention de Minos.

D'un coup d'œil, Charles enveloppa les deux jeunes gens debout l'un près de l'autre ; lui, charmant dans sa coquette tenue du matin ; elle, dont le délicieux visage rosé par la fraîcheur du dehors ressortait du capuchon qu'elle avait à demi rejeté en arrière. Et une lueur haineuse passa dans les prunelles pâles de Charles.

– Mon fils n'a pas voulu tarder davantage à venir vous exprimer toute sa reconnaissance, cher Monsieur, dit M. Marellier en s'avançant, la main tendue.

– Oh ! il n'y avait vraiment rien de pressé, et



je regrette que Charles se soit levé si tôt, au risque de se fatiguer, dit Ogier avec sa bonne grâce habituelle.

Très simplement, il offrait sa main à Charles, en évitant de le regarder, pour ne pas le gêner. Et cette délicatesse, chez l'homme qu'il avait insulté et lâchement attaqué, vint augmenter dans l'âme de Charles le flot de haine qui s'y accumulait.

– Je vais mieux, aujourd'hui... Et comme le dit mon père, je tenais à vous remercier de m'avoir aidé à sortir d'une position désagréable.

– Je crois que c'était même mieux que cela... Vous vous noyiez probablement bel et bien, ne sachant pas nager, si M. de Montanes ne s'était jeté à l'eau pour vous sauver, riposta ironiquement Raymonde.

Il lui jeta un regard irrité.

– J'aurais pu tenir sur cette poutre... D'autres sauveteurs seraient venus...

Un sourire d'inexprimable dédain entrouvrit les lèvres d'Ogier.

– Mais c'est évident ! Je n'ai vraiment que

faire de vos remerciements, Charles, vous ne m'en devez aucun. J'ai accompli mon devoir, nous sommes quittes.

Et sur ces mots, accentués par un geste plein d'élégante ironie – un geste de grand seigneur, comme disait Raymonde, – Ogier prit congé de M. Marellier et, sans regarder Charles devenu vert de rage, il entra avec sa fiancée dans le petit salon où M<sup>me</sup> de Montanes, Françoise et une de leurs parentes en ce moment en séjour à Salvicourt, discutaient sur les moyens de venir en aide le plus efficacement possible aux victimes de l'inondation.

Voilà un homme qui ne vous pardonnera jamais de vous devoir la vie, mon cher Ogier, dit Raymonde à son fiancé, tandis qu'il l'accompagnait, un peu plus tard, jusqu'au pavillon.

– Je le crois ! Quelle triste nature ! Je plains les malades qui tomberont entre ses mains ! Il n'y a rien, chez cet être, rien que la haine et l'envie.

– C'est pourquoi il ne peut vous aimer, mon Ogier, si généreux et si bon. Vous êtes aux

antipodes, tous deux.

– Et je m'en félicite, ma foi ! Car du moment où c'est vous qui me le dites, ma sage et sévère Raymonde, je veux bien croire que je mérite ces qualificatifs, ajouta-t-il avec une gaieté émue, en baisant les petits doigts qui s'appuyaient sur son bras.

## IX

Quand, le lendemain, la rivière baissa un peu, on put constater de nombreux désastres. Les bâtiments de la fabrique, entre autres, déjà vieux, n'avaient pu résister à la poussée du flot et s'étaient en partie écroulés. C'était là, pour les Marellier, une perte énorme, c'était même la ruine dans l'état embarrassé où se trouvaient leurs affaires.

Ogier, qui s'était rendu à Palerville en automobile, constata que la Bercière, maison et pavillon, avait fort souffert de l'inondation. En outre, le vieux Julien, qui s'était obstiné à ne pas la quitter, y avait gagné une pneumonie. M. de Montanes, après s'être entendu avec le curé, avait fait venir près de lui une garde-malade, car on n'aurait pu songer à le transporter à l'hôpital dans l'état où il se trouvait.

– Il est perdu, ajouta le jeune comte, qui était

venu voir les demoiselles Dalrey aussitôt après son retour de Palerville. Pensez donc, il est resté je ne sais combien de temps dans l'eau !... M. le curé doit retourner le voir ce soir, et d'ailleurs la personne qui est près de lui est bonne chrétienne... Maintenant. Mademoiselle Mathilde, que désirez-vous faire pour vos meubles ? Ceux du rez-de-chaussée sont endommagés, mais ils peuvent encore être remis en état. Seulement, je croirais prudent de les enlever, en prévision d'une nouvelle crue.

– Je suis de votre avis, mon cher Ogier. Mais il faut que je trouve un endroit pour les remiser.

– Salvicourt ne manque pas de place, soyez sans crainte, Mademoiselle ! Voulez-vous me permettre de m'occuper de ce petit déménagement ?

– Certes, mon enfant, avec plaisir. Mais j'aurais voulu auparavant faire un tri, en laisser quelques-uns qui ne valent vraiment pas la peine d'être transportés. Et en ce moment, je suis clouée par ces affreux rhumatismes.

– Mais ne puis-je vous remplacer, tante

chérie ? s'écria Raymonde.

– Mais oui, ma mignonne, si tu veux. Je t'expliquerai ce que je désire, et tu indiqueras à Ogier les objets à laisser.

– Alors, je vous emmène demain, Raymonde ? Françoise sera de la partie, elle a tout un paquet de petites brassières, et je ne sais quoi encore, à porter à ces dames de la crèche...

La sonnerie électrique de la porte d'entrée l'interrompit. Raymonde alla ouvrir, et reparut, tenant une lettre à la main.

– C'est un de vos domestiques qui apporte cela pour vous, Ogier. Elle vient de Palerville.

Rapidement, le jeune homme décacheta la missive et la parcourut...

– On me prévient que M. d'Erquoy vient d'arriver. Il faut que je reparte immédiatement pour Palerville, si je veux lui parler.

– Mais que ferez-vous, Ogier ?

– Ma foi, ma chère Raymonde, je n'en sais rien ! Je verrai quand je serai en présence du personnage.

– Soyez prudent, surtout ! Ogier, je vais trembler tout cet après-midi !

– Chère petite folle ! Ne soyez pas si craintive, je vous en prie, car je prendrai toutes mes précautions, me défiant par avance de l'individu.

– Et puis, ce ne sont peut-être de notre part que des idées fort peu charitables, ajouta M<sup>lle</sup> Mathilde.

– Je le voudrais, Mademoiselle ! Mais, hum !... Enfin, nous verrons !

Quand Ogier arriva à Palerville, il se rendit chez M<sup>e</sup> Bordu, à qui il avait confié les clés de la Bercière. Il apprit que M. d'Erquoy était venu les chercher un quart d'heure auparavant, et que le notaire les lui avait remises, d'après les instructions reçues de M. de Montanes.

Le jeune homme se dirigea aussitôt vers le vieux logis. Il avait une seconde clé. Mais quand il voulut ouvrir il s'aperçut que les verrous avaient été tirés.

– Tiens, tiens, il paraît qu'on ne désire pas être dérangé ! murmura-t-il. Voyons par le pavillon.

De ce côté, il n'y avait pas de verrous, et Ogier entra sans difficulté dans le jardin. Il gagna le logis, mais, là encore, se heurta à la porte de service verrouillée.

– C'est trop fort !... Il faut pourtant que je les surprenne !

Il contourna la maison. Ses pieds enfonçaient dans le limon jaunâtre que la rivière avait laissé en se retirant. Il s'arrêta tout à coup avec un geste joyeux. À ses yeux s'offrait une porte de cave que l'inondation avait à demi démolie. D'un coup d'épaule, il la défonça, puis il s'engagea à travers les caves encombrées de vieilleries, gravit un escalier de pierre et ouvrit sans difficulté une porte donnant dans la cuisine. Paul d'Erquoy n'avait pas pensé à tout.

En marchant le plus légèrement possible, Ogier inspecta d'abord le rez-de-chaussée. Puis, constatant qu'il était désert, il gravit le vieil escalier de pierre.

Comme il atteignait le palier, un chuchotement lui parvint, venant de la chambre du défunt M. d'Erquoy. Doucement, il s'avança le plus



possible, tendant l'oreille.

Une voix mielleuse disait :

– Ce sera difficile, sans aucun indice !

– Eh ! sans cela, aurais-je besoin de vous !

Mais vous prétendez avoir un flair infailible.

Cette fois, c'était l'organe bref et cassant de Paul d'Erquoy.

– Certainement ! Je me fais fort de découvrir le magot... à la condition qu'il existe bien réellement.

– La dernière fois que je l'ai vu, M. d'Erquoy m'a déclaré qu'il avait une fortune de deux millions. Or, la moitié seule de cette fortune a été trouvée à sa mort.

– Et qui vous dit, cher Monsieur, que les vauriens qui ont tout bouleversé ici ne l'ont pas déjà subtilisé, votre million ?

Un juron s'échappa des lèvres de Paul.

– Cherchez toujours, en tout cas. Je veux être fixé, et le plus tôt possible, car j'ai un terrible besoin d'argent...

– Mais je ne comprends pas, Monsieur, que vous ayez laissé ces meubles qui vous appartenaient, et qui pouvaient contenir le trésor. Maintenant, ils ont été saccagés par les malfaiteurs...

– Eh ! croyez-vous donc que je ne les avais pas visités avant dans toutes leurs parties ? D'ailleurs, c'était là trop simple cachette pour l'ingéniosité méchante de mon oncle. Il faut chercher mieux que cela, Barbet... Et maintenant, pendant que vous commencez vos investigations, je vais aller à la recherche du vieux Julien, qu'on m'a dit être à la mort. J'ai toujours eu idée que ce bonhomme n'était pas si idiot qu'il en avait l'air, et je veux voir si, en l'effrayant un peu, on n'en tirerait pas quelque chose.

D'un bond souple, Ogier se rejeta en arrière, puis, rapidement, il s'engagea dans l'escalier du second étage.

C'était là, dans une pièce moins délabrée que les autres, qu'on avait installé Julien. La garde-malade, une ancienne lingère qui avait de petites rentes, le soignait avec dévouement. M. de

Montanes avait eu soin de la prévenir de la visite probable de M. d'Erquoy et de son acolyte à la Bercière, afin qu'elle ne s'étonnât pas de cette intrusion d'étrangers. En même temps, la sachant fort discrète, il lui avait recommandé le silence à ce sujet.

Elle travaillait près du malade, en ce moment légèrement assoupi lorsque le jeune comte entra un peu brusquement, la faisant sursauter.

– Pardon, mais voilà M. d'Erquoy qui vient voir Julien. Vous ne bougerez pas d'ici pendant l'entretien que nous allons avoir lui et moi, n'est-ce pas, Madame ? et vous retiendrez bien tout ce qui pourra être dit ?

– Je suis à votre disposition, Monsieur le comte...

Julien, que l'entrée d'Ogier avait réveillé, laissa échapper une sorte de plainte rauque...

– D'Erquoy ?... Paul ?... balbutia-t-il.

Ogier se pencha vers lui, de manière à mettre sa bouche tout près de son oreille.

– Oui, Paul d'Erquoy... Vous le connaissez

bien, Julien ?

Une sorte de terreur passa dans le regard terni du malade.

– Mauvais... Prenez garde...

La porte s'ouvrit en ce moment, Paul d'Erquoy apparut sur le seuil... Mais il eut un brusque mouvement de recul à la vue d'Ogier qui, s'étant retourné, le toisait avec un air de surprise fort bien jouée.

– Tiens, Monsieur d'Erquoy ! C'est donc vous qui avez si bien verrouillé partout que j'ai dû pénétrer chez moi par effraction ?

Une teinte blême s'était étendue sur le visage de l'arrivant. Mais il n'était pas novice dans l'art de dissimuler, et, prenant l'air le plus naturel du monde, il répliqua, en s'avançant vers Ogier, la main tendue.

– Je suis au regret, Monsieur de Montanes ! Si j'avais pu prévoir ! Nous nous étions enfermés afin qu'aucun œil indiscret ne risquât de nous surprendre, car le secret est indispensable pour mener à bien notre tâche.

Sans paraître remarquer la main tendue, Ogier répliqua froidement :

– En effet, c’est chose indispensable... Et vous veniez voir Julien, sans doute ?

– Mais oui... Comment cela va-t-il, mon pauvre Julien ?

Le vieillard étendit la main, l’agita comme pour repousser M. d’Erquoy :

– menteur !... Oh ! j’ai entendu... Vous vous disputiez avec lui... Il vous refusait de l’argent... Il disait : « Mon testament est fait, vous verrez ce que je vous laisserai... »

– Ce malheureux homme divague ! interrompit violemment Paul d’Erquoy. Ne pourrait-on pas lui donner quelque chose pour le calmer ?

– Mais non, c’est fort intéressant, ce qu’il raconte là ! dit Ogier.

Le regard des deux hommes se rencontra... Paul, dont le visage se décomposait, fit un pas en arrière, dans l’évidente intention de se rapprocher de la porte. Mais Ogier se trouva aussitôt près de

lui et mit sa main sur son bras.

– Êtes-vous si pressé de partir ? Sont-ce les petites histoires de ce brave Julien qui vous font fuir ainsi ? dit-il ironiquement.

– Il l’a tué... c’est lui ! haleta le vieillard. Ils s’étaient disputés... lui est parti en menaçant... j’ai entendu...

Paul voulut faire un bond en arrière pour gagner la porte. Mais la garde-malade, ayant rapidement compris la scène qui se jouait là, venait de donner un tour de clé et d’enlever celle-ci.

– Il vous faut absolument supporter l’ennui des petites révélations de Julien, Monsieur d’Erquoy ! dit Ogier d’un ton de méprisante raillerie.

Paul, dont le visage se convulsait, ricana :

– Vous êtes trop intelligent, jeune homme ! Vous ne vivrez pas !

Il plongeait sa main dans sa poche et en sortait un revolver. Mais Ogier avait vu le geste, il put s’écarter à temps, et la balle alla frapper le mur.

Alors le jeune homme, profitant d'une seconde d'ahurissement de son adversaire, lui saisit le poignet et le broya entre ses doigts nerveux. L'arme tomba... Ogier, mettant son pied dessus, sortit de sa poche le revolver qu'il avait eu la précaution d'emporter et le braqua sur le misérable.

– Vous allez rester tranquille, ou je vous brûle la cervelle... Julien, aurez-vous la force de raconter tout ce que vous savez ?

– Oui... je veux dire... j'ai eu tort...

– Voulez-vous, Madame, ouvrir cette fenêtre ? dit Ogier en s'adressant à la garde-malade. Vous appellerez les premiers passants venus... Il suffit que nous ayons des témoins pour certifier devant la justice les révélations qui vont être faites.

Quelques instants plus tard, Ogier et ceux qui avaient été appelés ainsi entendirent la confession de Julien. Le domestique avait toujours soupçonné Paul, par suite de cette scène qu'il avait surprise entre son maître et le jeune homme. Mais celui-ci, prudemment, s'était depuis longtemps mis dans les bonnes grâces du

vieillard, en lui donnant de temps à autre d'assez fortes sommes d'argent, car il n'ignorait pas que l'avarice était la seule passion de Julien. Aussi, après le crime, le domestique s'était tu, prévoyant que son silence lui rapporterait encore quelque chose... Et, de fait, Paul lui envoyait chaque année de l'argent.

– Ce sont d'horribles inventions de cet idiot ! grinçait Paul. Il veut se venger parce que j'ai refusé jadis, au contraire, de complaire à sa sordide manie.

– Dans le petit coffre... là... dit Julien en étendant la main. Tout l'argent... voyez, il y en a trop... Je n'ai pas gagné tout ça...

– Cela expliquait le rôle de Baujoux là-dedans ! murmura un des assistants, ancien magistrat. L'individu n'a pas voulu frapper lui-même, il s'est servi de ce pauvre diable d'ivrogne en état d'inconscience, puis l'a endormi pour être sûr qu'il ne se sauve pas, et s'en servir afin de détourner les soupçons...

À ce moment, Paul, profitant d'un léger instant d'inattention d'Ogier, s'élança vers le lit.



Ses doigts s'enfoncèrent dans le cou du vieillard...

– Meurs donc, chien maudit ! rugit-il.

Ce fut à grand-peine que les hommes qui étaient là lui firent lâcher prise. Mais le pauvre Julien avait cessé de vivre.

On ligota Paul, qui se débattait furieusement, et on le mit à la disposition de la justice.

Quant à son acolyte, il s'était esquivé en douceur. On l'arrêta à la gare au moment où il prenait le train. C'était un individu qui faisait profession de découvrir les trésors cachés, de rechercher de problématiques héritages, et vivait ainsi aux dépens de ses dupes. Il déclara ne rien connaître des antécédents de M. d'Erquoy. Celui-ci était venu le trouver quelque temps auparavant pour lui offrir de chercher cet introuvable million. Il avait accepté, en stipulant, que, en cas de découverte, il recevrait cent mille francs.

En attendant qu'il fût prouvé qu'aucune complicité ne le liait à Paul d'Erquoy, on lui enjoignit néanmoins de ne pas quitter Palerville

et de s'y tenir à la disposition de la justice.

Aussitôt que possible, Ogier sauta en automobile pour aller rassurer sa mère et sa fiancée. Il trouva la comtesse et Françoise au pavillon, attendant, anxieuses, le résultat de l'entrevue.

– Ainsi, c'était bien lui ! murmura M<sup>lle</sup> Mathilde avec horreur, quand M. de Montanes eut narré toute la scène. C'est abominable !

– Et vous voyez, Ogier, que j'avais raison d'être inquiète ! s'écria Raymonde, en pressant entre ses mains tremblantes encore celles de son fiancé. Mais j'ai tant prié, pendant que vous étiez là-bas ! J'avais le pressentiment que vous courriez un grand danger, et en même temps une grande confiance dans la protection que la Sainte Vierge étendait sur vous.

– Merci de vos prières, ma chérie ! dit-il avec une tendresse émue. Et ne pensez-vous pas que nous devons à notre bonne Mère un tribut de reconnaissance ?... Que diriez-vous d'une statue pour notre petite église, que nous irions commander, tous deux, à un de nos meilleurs

sculpteurs ?

– C’était aussi mon idée, Ogier, dit-elle simplement. Mais je suis heureuse de constater une fois de plus que vous possédez ce signe qui achève le vrai chrétien : la reconnaissance pour les bienfaits reçus.

## X

Le temps était sombre, très menaçant, lorsque, le lendemain, Raymonde et Françoise montèrent dans l'automobile d'Ogier.

– Vous feriez mieux peut-être de vous abstenir d'aller là-bas aujourd'hui, fit observer M<sup>lle</sup> Mathilde.

– Oh ! il ne pleuvra pas encore tout de suite, tante !... Et il faut prendre des mesures pour que nos pauvres meubles ne subissent pas une nouvelle inondation.

L'automobile, conduite par Ogier, s'en alla vers Palerville. Au passage, les jeunes filles virent la fabrique dévastée, le jardin complètement saccagé.

– Pauvres amis ! dit Raymonde avec émotion. Quelle catastrophe pour eux !

– Ogier leur a offert son aide... Je crois qu'il

va leur fournir les capitaux nécessaires, sans intérêts, jusqu'à ce que leurs affaires se soient un peu remises à flot. Après, ils lui donneront ce qu'ils voudront, et quand ils voudront. Ce cher Ogier ne sera jamais un créancier bien exigeant ! ajouta Françoise en riant.

– Heureux ceux qui ont des amis comme lui ! Les âmes généreuses ne courent pas le monde, hélas !... Et voyez comme il est bon pour toute la famille Plautin ! Aussi ne voient-ils que par ses yeux. Hier, cette excellente Justine m'en a fait un panégyrique enthousiaste, qui s'est terminé par ces mots : « Ce n'est pas pour dire que vous ne le méritiez pas, Mademoiselle Raymonde, mais vrai, pour du bonheur, c'est du bonheur d'avoir un mari comme celui-là ! »

Et les deux jeunes filles se mirent à rire gaiement.

– Enfin, je suis bien heureuse de voir ce brave Plautin en voie de guérison ! reprit Raymonde. Quel affreux malheur si ce bon père de famille avait été tué par cet horrible Baujoux !... Déjà, le pauvre petit Antoine !...

Et une larme vint mouiller les yeux de Raymonde au souvenir des derniers moments de l'enfant.

Françoise demeura un instant pensive, puis dit tout à coup :

– Je remarque, Raymonde, que Jacques de Bordères est tout sombre depuis le jour où il a assisté à la mort si angélique du pauvre petit.

– Vraiment ?... Eh bien ! peut-être en a-t-il reçu une impression favorable, qui le fera réfléchir.

– En attendant, il a emprunté dix mille francs à Ogier pour payer ses dettes. Quel malheur de voir un être doué comme lui gaspiller ainsi son existence !

– Et quelle leçon pour les parents qui entravent la vocation de leurs enfants ! ajouta Raymonde.

Comme la voiture atteignait Palerville, Ogier se détourna pour montrer aux jeunes filles une nuée d'un noir rougeâtre, qui arrivait de l'Ouest.

– Je crains que nous n'ayons un grain sérieux,

dit-il.

– Bah ! nous serons à l’abri ! répliqua sa sœur. Raymonde et toi à la Bercière, moi à la crèche, l’auto au garage. Nous attendrons patiemment qu’une accalmie se produise pour rejoindre Salvicourt.

Un quart d’heure plus tard, l’automobile déposait Raymonde et Ogier devant la vieille maison, puis repartait pour conduire Françoise à la crèche, située dans le haut de la ville.

– Je voudrais d’abord aller prier un instant près du pauvre Julien, Ogier, dit Raymonde à son fiancé.

Il ouvrit la porte du logis, et tous deux montèrent au second étage. La femme qui avait soigné le défunt et une voisine égrenaient leur chapelet près du lit du mort... Ogier et Raymonde prièrent avec ferveur pour le pauvre homme dont le silence avait assuré une si longue impunité au criminel, puis ils redescendirent, après avoir jeté au passage un coup d’œil dans la chambre où avait eu lieu l’assassinat, et où M<sup>me</sup> Dalrey avait failli être étranglée.

– Ma pauvre maman ! dit Raymonde avec un frisson. Mais ce doit être lui aussi, certainement, Ogier !

– Il n’y a guère de doute à conserver là-dessus. D’ailleurs, ce sont les paroles mêmes de votre mère qui nous ont donné les premiers soupçons.

– Quel monstre !... Mais pourquoi faisait-il ainsi l’aimable envers elle ?

– Il avait un plan qu’il dévoilera peut-être à l’instruction... Voyez donc ce ciel, Raymonde !

La nuée rougeâtre s’étendait maintenant sur leurs têtes. L’atmosphère était d’un calme étrange, pas une feuille ne bougeait aux arbres.

Les deux jeunes gens gagnèrent le pavillon et se mirent aussitôt en devoir d’examiner les meubles et les objets qui devaient être transportés à Salvicourt...

Raymonde s’interrompit tout à coup.

– Qu’est-ce que cela ! dit-elle en prêtant l’oreille à un bruit mat sur les vitres de la pièce où ils se trouvaient.

– C’est la pluie... Nous allons avoir un



véritable déluge.

Il ne croyait pas si bien dire ! C'était une véritable trombe d'eau qui s'abattait sur Palerville, brisant les arbres, saccageant tout... La nuit presque complète s'était faite, augmentant l'horreur de ce cataclysme.

Ogier essayait de rassurer Raymonde, très impressionnée, et dont les mains frissonnaient entre les siennes... Enfin, le bruit produit par cette masse d'eau s'abattant sur la terre parut diminuer...

Ogier se leva tout à coup, il écouta...

– Qu'y a-t-il ? demanda Raymonde.

Il hésita un moment, puis répondit d'une voix étouffée :

– Je crains que... il me semble que la rivière monte...

– La rivière ?... Mais il faudrait partir, alors ?

– Impossible, nous serions étouffés, assommés par cette eau... Mais ici, au premier, nous ne craignons rien. Quand la trombe sera passée, on viendra en barque à notre secours.

En dépit de cette assurance, une angoisse leur serrait le cœur. Ces moments leur semblaient interminables... Et impossible, dans cette obscurité, de se rendre compte de ce qui se passait.

Cependant, la chute de l'eau semblait diminuer de violence, un jour blafard, plus lugubre que les ténèbres elles-mêmes, apparaissait...

Et les jeunes gens virent alors que le pavillon était entouré de flots jaunes et bourbeux qui charriaient des arbres, des meubles, des animaux morts, des débris de toutes sortes...

Appuyés l'un contre l'autre, l'âme étreinte par l'angoisse, ils regardaient le terrible spectacle...

Tout à coup, Raymonde murmura :

– On dirait que... la maison...

Ogier eut un geste d'effroi.

– Oui, il me semble aussi... Ce vieux pavillon ne résistera pas à la poussée de l'eau... Et pourtant, comment le quitter ?

Presque subitement, l'eau avait cessé de

tomber. Mais le ciel demeurait d'un noir cuivré, et le flot montait, entraînant tout dans son terrible remous.

Un craquement se fit entendre... Raymonde, blanche d'effroi, serra le bras d'Ogier.

– Il va s'écrouler !... Ogier, que faire ?

– Il faut que je vous sauve, ma Raymonde bien-aimée !.. Il faut, il faut !

Son regard parcourait l'espace devant lui, l'espace liquide entraînant la ruine avec lui.

– Nous allons essayer quelque chose, Raymonde... Vous voyez cet arbre superbe que le flot a jeté à bas, et qu'il pousse devant lui ?

– Oui... C'est sans doute le hêtre du bout du jardin, qui est mort cet hiver.

– Vous savez nager ?... Eh bien, quand il passera devant nous, nous nous jetterons à l'eau, et je vous aiderai à vous installer sur son tronc. Peut-être croiserons-nous, au passage, quelque barque de sauvetage, ou atterrirons-nous en un endroit propice ? En tout cas, nous n'avons pas d'autre parti à prendre, puisque cette maison va

s'écrouler d'un moment à l'autre.

– Je suis prête, dit-elle simplement.

En hâte, Ogier attacha à la fenêtre un tapis de table. Le premier, il se laissa glisser à l'eau et aida ensuite Raymonde... En ce moment, l'arbre passait à deux mètres d'eux. À cet endroit, heureusement, le remous se calmait un instant. Ils purent atteindre le haut tronc, s'y cramponner et s'y hisser. Des tronçons de branches mortes qui y attachaient encore leur permirent de s'y maintenir.

L'arbre s'en allait toujours, poussé par le flot... Le vieux mur qui fermait le jardin de la Bercière avait croulé sous l'effort des eaux, qui avaient envahi l'avenue et battaient le mur neuf de la villa d'en face.

Ce fut contre ce mur qu'alla se heurter le radeau improvisé. Le choc fut si fort, que Raymonde aurait été projetée à l'eau si Ogier, qui la tenait serrée contre lui, ne l'eût retenue... Lui-même, pour se maintenir, devait se cramponner à l'extrémité du tronc. Là existait une cavité que nul n'avait soupçonnée tant que le bel arbre était demeuré debout. L'humus formé par l'amas de

feuilles mortes et des détritux végétaux avait été désagrégé par les eaux, et, à chaque secousse, s'échappait de la cavité...

Ogier murmura tout à coup :

– Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

Il étendit un peu la main et saisit une sorte de cassette de fer que les mouvements imprimés à l'arbre par le flot amenaient au bord de l'ouverture...

– Ogier, une barque qui vient !... Nous allons être sauvés ! s'écria Raymonde.

– Dieu soit loué ! dit-il avec ferveur.

C'était en effet une barque de sauvetage, montée par deux braves habitants de Palerville. Il était temps, car le flot, furieux de se heurter à l'obstacle de ce mur, secouait le hêtre sur lequel les jeunes gens avaient une peine infinie à se maintenir.

Enfin, non sans difficulté, ils se trouvèrent en sûreté dans la barque, et peu après ils pouvaient mettre le pied sur la terre ferme.

Mais alors Raymonde, qui avait

courageusement lutté jusque-là, se sentit faiblir et serait tombée si Ogier n'avait été là pour la recevoir entre ses bras.

Il l'emporta jusqu'à l'hôtel, où Françoise s'occupa aussitôt de lui donner ses soins. Cet évanouissement ne fut pas de longue durée, et, une fois qu'on lui eut mis des vêtements secs, et qu'elle se fut bien chauffée, elle déclara qu'elle pouvait très bien retourner tout de suite à Salvicourt.

– Vous avez raison, dit Ogier, dont la physionomie anxieuse se détendait un peu maintenant. Rien ne vous remettra mieux, chère bien-aimée, que la tranquillité du chez soi.

Quelques instants plus tard, ils montaient tous trois dans l'automobile. Au moment où celle-ci allait se mettre en marche, un homme accourut...

– Monsieur, vous aviez laissé cela dans la barque !... C'est à vous, n'est-ce pas ?

– Ah ! ce fameux coffret !... Oui, merci, mon ami.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Françoise,

tandis que l'automobile s'éloignait.

– Une découverte que nous avons faite, dans le tronc d'arbre qui nous transportait... La serrure est abominablement rouillée. Voyons si je puis la faire sauter...

À l'aide de son couteau de poche, il donna plusieurs poussées... Enfin, le couvercle se souleva. Une large enveloppe apparut d'abord, portant ces mots :

« À celui qui découvrira cette cassette, je lègue en toute propriété la fortune qui s'y trouve contenue, et je souhaite qu'elle lui procure plus de bonheur qu'elle n'a pu m'en donner. »

– Mais c'est le trésor !... Le fameux million ! s'écria Ogier.

Ils demeurèrent un instant abasourdis... Puis Raymonde s'exclama, avec un retour de sa gaieté accoutumée :

– C'est égal, Ogier, on peut dire que vous êtes né coiffé ! C'est encore à vous qu'échoit cette fortune !

Il protesta vivement :

– Comment, à moi ? Vous étiez là aussi, Raymonde, vous avez pu voir...

– Pardon, c'est vous qui avez vu le premier !

– Ne jouez pas sur les mots, Raymonde ! Cette fortune vous appartient, de toutes façons.

Elle secoua énergiquement la tête.

– Non, elle est à vous !... Et il faudra, Monsieur de Montanes, vous résigner absolument à épouser une femme sans dot.

– Oh ! je saurai bien arranger cela, malgré vous, chère entêtée ! dit-il avec une tendre malice.

Il était un peu tard lorsque l'automobile, qui avait dû faire un trajet plus long, afin d'éviter la route habituelle complètement inondée, s'arrêta devant le pavillon de la Source où M<sup>lle</sup> Mathilde attendait, très anxieuse. M<sup>me</sup> Dalrey, qui avait été agitée et inquiète tout l'après-midi, jeta une exclamation à la vue de sa fille et s'élança vers elle.

– Où étais-tu ?... Est-ce que tu l'as vu ?... Prends garde, tu sais !



– Allons, décidément, quelque chose se réveille ! murmura Ogier à l'oreille de sa fiancée. Ayez grand espoir, chère Raymonde, je crois que votre chère maman guérira.

Le soir, M. de Montanes revint savoir des nouvelles de la jeune fille. Elle avait un peu de fièvre, quelques frissons, et, sur la proposition d'Ogier, M<sup>lle</sup> Mathilde consentit à ce qu'il fit chercher le médecin.

Le jeune comte ne quitta pas le pavillon avant de connaître le diagnostic du D<sup>r</sup> Brun. Celui-ci déclara que M<sup>lle</sup> Dalrey avait pris froid dans ses vêtements mouillés, mais qu'il espérait que son excellente constitution éviterait toute complication fâcheuse.

– Décidément, cette Bercièrè est une maison fatale ! s'écria Ogier lorsqu'il se trouva seul avec M<sup>lle</sup> Mathilde. Je vais m'empressez de la faire démolir... Mais, pourvu que notre Raymonde n'en soit pas trop malade !

Il y eut pour tous ceux qui aimaient la jeune fille deux jours de réelle inquiétude – deux jours pendant lesquels Ogier fit sans cesse le trajet du

château au pavillon. Mais Raymonde, sous sa gracieuse apparence, était singulièrement vigoureuse, et bien vite elle triompha de la maladie qui la guettait. Une après-midi, Ogier la trouva assise dans la salle à manger, un peu pâlie, mais délicieuse dans son peignoir de molleton blanc sur lequel retombaient les longues nattes de ses cheveux noirs.

– Encore des fleurs !... Mais, mon cher Ogier, vous allez en remplir la maison ! dit-elle d'un air ravi en prenant la gerbe exquisite que lui offrait son fiancé. Si elles ne venaient des serres de Salvicourt, je vous gronderais de dépenser votre argent à cela.

Il prit un air contrit en répliquant :

– Pour être sincère, je dois avouer, chère Raymonde, que celles-ci viennent directement de Paris.

– Oh ! alors, je vous défends bien de m'en donner d'autres ! C'est du luxe inutile, cela, Ogier.

– Je ne le trouve pas inutile, puisqu'il vous fait

plaisir !

– Il n'en serait plus ainsi du moment où je saurais que vous avez payé ces fleurs un prix exorbitant. Le plaisir m'est procuré surtout par l'intention. Eh bien ! apportez-moi simplement tous les jours une rose de vos jardins.

– Vous serez obéie, impitoyable sagesse ! dit-il gaiement, en lui baisant la main. Et, si les fleurs me manquent, je trouverai bien encore quelques feuilles aux arbres du parc !

Ils se mirent à rire et entamèrent une causerie pleine d'entrain, comme savait en conduire Ogier quand il n'était pas sous l'empire de l'inquiétude. De parti pris, il éloignait tous les sujets qui auraient pu ramener l'esprit de la jeune convalescente vers des idées tristes. Mais d'elle-même, comme il allait se retirer, Raymonde, parla de Paul d'Erquoy.

– Il nie de toutes ses forces... Mais, en tout cas, ce que les témoins peuvent certifier, c'est le meurtre de ce pauvre Julien, sans parler de sa tentative sur moi. Il est, par moments, fort abattu, et on espère qu'il finira par avouer.

Ce que M. de Montanes ne dit pas à sa fiancée, c'est que la justice désirait confronter le criminel avec M<sup>me</sup> Dalrey. D'après le médecin consulté par Ogier, cette épreuve aurait toutes chances d'être salutaire à la malade, en lui occasionnant une forte secousse. Mais le jeune homme n'osait encore en parler à Raymonde, faible et impressionnable en ce moment.

## XI

– Eh bien ! mon cher ami, je crois qu’avec tous ces désastres, tu vas avoir de quoi exercer ta générosité ?

C’était Jacques de Bordères qui s’adressait ainsi à son cousin, tandis qu’ils s’installaient tous deux après le déjeuner dans l’élégant fumoir d’Ogier.

– Pauvres gens ! quelles ruines partout ! Hier, Raymonde pleurait, tandis que nous parcourions en automobile ces régions dévastées... Et je t’avoue que je n’avais pas les yeux très secs non plus.

– Il est vrai que c’est terrible !... Et M<sup>lle</sup> Dalrey va avoir fort à faire pour consoler toutes ces détresses.

– Oh ! elle a commencé déjà ! Ce matin, nous avons été porter un secours chez une pauvre

femme dont le mari est mort noyé en essayant de sauver ses pauvres hardes. Si tu voyais comme elle sait parler à ces malheureux !... Et nous avons décidé tous deux que le million si inopinément découvert serait entièrement consacré à venir en aide aux victimes de l'inondation.

Jacques sursauta en regardant son cousin d'un air ébahi.

– Comment, tu vas abandonner toute cette fortune ?... Peste, le geste est joli ! Mais, franchement, il faut être toi pour se donner le luxe de faire briller à ce prix les beaux yeux de ta fiancée !

Ogier eut un léger froncement de sourcils.

– Je te prie de croire, Jacques, que la pensée du plaisir à causer à l'âme si profondément charitable de Raymonde n'est entrée, cette fois, qu'en seconde ligne dans mon projet. Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis quelques mois ; j'ai compris que j'avais des devoirs, de grands devoirs, et que ma fortune me conférait une responsabilité terrible. C'est pourquoi j'ai voulu,

– tout d’abord, attirer sur la nouvelle existence que je compte mener désormais les faveurs divines, par le complet abandon de ce million, minime sacrifice, après tout, dans la position qui est la mienne, et d’autant plus que nous voulons, Raymonde et moi, avoir un train de vie aussi simple que le comportera notre rang. Nous aurons donc beaucoup plus de revenus qu’il ne nous en faudra – je parle pour notre usage personnel, car nous saurons les dépenser pour autrui.

– Comment ! à vingt-cinq ans, brillant et recherché comme tu l’es, tu vas renoncer à tout, te cloîtrer dans quelque Thébaïde ! s’exclama M. de Bordères.

Ogier éclata d’un rire très gai.

– Mais pas du tout ! Notre hôtel de Paris nous verra plusieurs mois chaque année, et nous passerons le reste du temps ici, où nos amis nous feront toujours plaisir en venant nous voir. Mais il est utile, au point de vue social, qu’un propriétaire séjourne sur ses terres.

– Tu comptes te lancer dans la politique ?

– Pour cela, nous verrons un peu plus tard, peut-être. D’abord, je veux simplement me rapprocher de nos paysans, de nos ouvriers, afin qu’ils comprennent que je suis leur ami. Raymonde assure que je me ferai très vite aimer, ajouta-t-il avec un sourire.

– Oh ! c’est bien possible ! Tu sais charmer les gens... Mais tout cela me renverse, mon ami !... Ce qu’elle t’a retourné, cette jolie Raymonde !

Une émotion profonde s’exprima sur la physionomie d’Ogier.

– Je ne saurais jamais trop remercier Dieu de l’avoir mise sur mon chemin ! dit-il gravement. Sans son exemple et ses conseils, je n’aurais peut-être été toute ma vie qu’un de ces inutiles rouages de la société, partageant leur vie entre les plaisirs mondains et les sports à la mode. Grâce à elle, je serai peut-être un homme.

– C’est mon procès que tu fais là aussi ? dit Jacques, avec son amer demi-sourire.

– Oh ! toi ! murmura Ogier.

Une immense compassion se mêlait au



reproche dans son accent et dans son regard... Jacques se leva brusquement, en jetant son cigare, il vint poser ses mains sur les épaules de son cousin...

– Sais-tu l'idée que j'ai eue, la semaine dernière ?... c'est de m'enfuir, de me réfugier dans quelque Trappe, de me plonger dans la pénitence pour apaiser les regrets qui me brûlent !

– Jacques !

Un sardonique éclat de rire s'échappa des lèvres de M. de Bordères.

– Ne te réjouis pas, mon cher ! Demain, je repars pour Paris, je vais me remettre dans l'engrenage, finir de vivre ma vie manquée... si l'on peut appeler cela vivre !

– Mon pauvre ami !

Ogier s'était levé à son tour, et prenait les mains de son cousin en attachant un regard d'affectueuse pitié sur ce visage crispé.

– Sois courageux, romps avec cette existence qui te conduit vers l'abîme, Jacques, suis la voix de ta conscience !

– Je n’ai plus de force morale ! dit-il d’une voix âpre, en dégageant ses mains et en s’éloignant de son cousin. Tu ne sais pas ce que c’est, toi qui as toujours suivi le droit chemin et qui as conservé toute la foi de ton enfance !

– Toi aussi, Jacques, j’en suis sûr !

– Ah ! oui, malheureusement ! Mais Lucifer aussi a gardé la foi, après avoir perdu l’espérance et l’amour !

Et, avec une sorte de rire rauque qui ressemblait à un sanglot, il sortit du fumoir.

– Pauvre Jacques ! murmura douloureusement Ogier. Mon Dieu, ayez pitié de lui, faites qu’il cède enfin aux sollicitations de sa conscience !

Sans achever sa cigarette, le jeune homme monta chez lui afin de s’habiller pour se rendre au pavillon. Cet après-midi, il devait conduire à Palerville M<sup>me</sup> Dalrey, sa belle-sœur et sa fille. Le D<sup>r</sup> Balmier, qui avait le premier soigné la malade, le D<sup>r</sup> Brun, médecin d’Équesnes, et l’aliéniste consulté plusieurs fois étaient tombés d’accord pour déclarer que la confrontation avec Paul

d'Erquoy pouvait être pour elle un moyen de guérison. Or, cette épreuve allait se tenter aujourd'hui, à la grande inquiétude de Raymonde.

Depuis deux mois, M<sup>me</sup> Dalrey avait consenti parfois à sortir du pavillon, à se promener dans le parc. Un jour même, Ogier, qui semblait avoir une grande influence sur elle, avait réussi à l'emmener en voiture jusqu'au village.

Aujourd'hui, elle monta sans difficulté dans l'automobile, et, tout le long du trajet, regarda avec une sorte d'intérêt le paysage, aujourd'hui éclairé par un soleil d'automne qui rendait moins douloureuse la vue de cette campagne en partie dévastée par la terrible inondation de la semaine précédente.

Ogier essayait de rassurer Raymonde, pâle d'appréhension, un peu nerveuse encore, bien que par ailleurs sa santé fût tout à fait remise de la secousse éprouvée.

— Vous voyez que j'avais raison en vous conseillant de rester au pavillon, petite obstinée !

– Je me serais inquiétée bien davantage encore ! Au moins, là, je saurai tout de suite !

À ce moment, le regard de M<sup>me</sup> Dalrey se posa sur sa fille et Ogier, et ce regard leur parut cette fois à demi conscient.

Raymonde se pencha vers elle et lui prit les mains.

– Maman chérie, c'est Ogier de Montanes, qui sera bientôt votre fils.

– Mon fils ?

– Oui, puisqu'il va épouser votre petite Raymonde.

– Ah ! murmura M<sup>me</sup> Dalrey.

Mais elle n'avait plus la physionomie indifférente qui lui était habituelle. Son regard ne quittait pas le visage sympathique d'Ogier, dont les yeux bruns lui souriaient.

– Elle est en excellentes dispositions ! chuchota le jeune homme à l'oreille de sa fiancée. Vous verrez que tout se passera très bien.

– Que Dieu vous entende, mon ami !

Néanmoins, Raymonde tremblait d'angoisse en pénétrant avec sa mère dans le cabinet du juge d'instruction. Celui-ci, après un court préambule, demanda à brûle-pourpoint :

– Avez-vous eu des nouvelles de Paul d'Erquoy, Madame ?

– Paul ?... Paul ?

Ses yeux terrifiés se posaient sur le juge.

– Oui, votre cousin Paul... Il ne vient plus vous voir ?

– Oh ! non, non !

Le D<sup>r</sup> Balmier, qui était assis près d'elle, lui prit la main.

– Il vous a donc fait bien mal, chère Madame ?

– Oui... il m'a tuée, dit-elle d'un ton lugubre.

– Quand donc, Madame ?

– Dans la chambre... là où l'autre avait été assassiné...

– Pourquoi vous a-t-il tuée ?

Elle passa la main sur son front :

– Je ne sais pas. murmura-t-elle.

Le juge et le médecin échangèrent un regard. Le premier donna un ordre... Bientôt, la porte s'ouvrit. M. d'Erquoy apparut entre deux gendarmes.

Il devint livide à la vue de sa cousine et eut un instinctif mouvement de recul.

Un cri rauque s'échappa de la gorge de M<sup>me</sup> Dalrey. Elle se dressa debout, les yeux dilatés.

– Au secours !... il va... m'étrangler !

Elle se cramponnait au docteur, en essayant de l'entraîner.

– Vous n'avez rien à craindre, Madame, nous sommes là... Et, voyez, il a des gendarmes autour de lui.

– Des gendarmes ?... Oui, c'est vrai, il a essayé de me tuer...

Subitement, la physionomie de M<sup>me</sup> Dalrey changeait. Un effroi intense s'exprimait dans son regard, mais ce regard était celui d'une personne parfaitement lucide.

– Vous entendez ? dit le juge en s’adressant à Paul d’Erquoy, qui essayait de prendre un air impassible, mais ne parvenait pas à dissimuler le tremblement nerveux de ses lèvres.

– Oui, j’entends les divagations d’une folle ! répliqua-t-il ironiquement.

– Une folle qui l’est devenue après l’attentat dont vous êtes l’auteur... Du reste, elle ne me paraît plus l’être maintenant.

– Cependant, cette invraisemblable accusation devrait vous prouver mieux que tout, Monsieur le juge d’instruction, que cette malheureuse n’est toujours qu’une démente ! riposta froidement M. d’Erquoy. Voulez-vous m’expliquer quel intérêt j’aurais eu à commettre un crime de ce genre ?

– Mais, par exemple, si M<sup>me</sup> Dalrey vous avait surpris en train de faire à vous seul la recherche du million. C’eût été fort désagréable pour vous, car, du moment où vous vous seriez introduit nuitamment à la Bercière, on aurait pu quelquefois rapprocher ce fait du mystérieux assassinat de votre parent...

Tout en parlant, le juge ne quittait pas des yeux l'accusé, il vit frémir les longues paupières de Paul.

– Mais, en vérité, pourquoi aurais-je entrepris une recherche secrète ? dit M. d'Erquoy d'une voix légèrement troublée. Je pouvais, sans inconvénient, la faire au grand jour, avec l'aide de ma cousine.

– C'est précisément ce que vous vouliez éviter, afin de n'avoir pas à partager avec elle...

M<sup>me</sup> Dalrey, un peu penchée, écoutait avec une attention extrême, sans quitter Paul du regard... Elle s'avança tout à coup de quelques pas, et, regardant fixement son cousin :

– C'est vous qui étiez dans la chambre de l'oncle Albéric, cette nuit-là... Vous aviez un masque, mais j'ai reconnu votre voix quand vous avez dit : « Ah ! coquine, tu m'espionnes ! »

– Vous mentez, misérable folle ! dit Paul d'un ton de sourde violence.

– Oh ! je ne suis pas folle !... J'allais surveiller la maison, dans la crainte qu'on enlevât le



million... Je monte, j'ouvre la porte de la chambre, je vois un homme occupé à défaire la boiserie... Et vous avez sauté sur moi, vous avez voulu m'étrangler ! acheva-t-elle avec un frisson d'horreur.

– Vous mentez ! répéta Paul.

Mais il frémissait sous tous ces regards qui se posaient sur lui.

– ... Et d'ailleurs, aurais-je pu passer inaperçu à la gare, partout ?

– Oh ! il était facile de vous grimer ! Le train de Paris passe ici à 9 heures du soir. La nuit vous permettait donc de gagner aussitôt la Bercière, du côté de la rivière, et d'attendre, caché dans le jardin, que tout fût endormi aux alentours. Alors, vous étiez bien tranquille pour opérer vos petites recherches, et vous pouviez, à 5 heures du matin, reprendre le train pour Paris... N'est-ce pas ainsi que vous avez procédé, monsieur d'Erquoy ?

Paul se troublait visiblement... Le juge s'en aperçut et continua :

– Quant au crime précédent, vous vous êtes

servi comme instrument d'Isidore Baujoux...

– Mais non !... mais ce sont d'odieuses inventions ! s'écria Paul. Tout le monde pourra vous assurer que je ne connaissais pas ce Baujoux.

– C'est possible ; mais ne se peut-il pas que, au moment où vous étiez prêt à commettre votre crime, rencontrant par hasard cet homme ivre, vous n'avez eu soudainement l'idée de vous servir de lui, comme je le disais tout à l'heure ?... La pensée de tuer vous-même vous répugnait peut-être...

Paul eut un tressaillement qui n'échappa pas au juge.

– ... Vous en avez chargé le bras de cet homme, après avoir encore, probablement, augmenté son état d'ivresse à l'aide de nouvelles libations. Puis, vous avez pensé qu'il serait bon de laisser les soupçons s'égarer sur lui, et, pour qu'on puisse le prendre sur le fait, vous l'avez endormi. Alors vous avez pu visiter en paix les meubles de la victime, y prendre ce qu'il vous plaisait...

– Il n’y avait rien !

Il se mordit violemment les lèvres et sa pâleur augmenta... Le juge, lui, retint un imperceptible sourire de satisfaction. Il savait que les criminels, arrivés à un certain état d’énervement, commettent de ces maladresses.

– Il devait y avoir tout au moins la somme de mille francs trouvée dans les poches de Baujoux ?... à moins qu’elle ne sortît de votre portefeuille ?

Rigide et farouche, Paul ne répondit pas... Toutes les nouvelles questions du juge se heurtèrent à un mutisme obstiné. Voyant cela, on l’emmena, et les dames Dalrey sortirent à leur tour du cabinet du magistrat, en compagnie d’Ogier et du D<sup>r</sup> Balmier.

Le retour fut autrement gai que l’aller. Raymonde, radieuse, ne cessait d’embrasser sa mère. Certes, un peu de vague demeurait dans l’esprit de M<sup>me</sup> Dalrey, mais elle était parfaitement consciente, reconnaissant tout et tous, s’informant de ce qui lui était arrivé...

– Ce misérable Paul !... Si jamais j'avais pu penser pareille chose ! dit-elle en frissonnant. Ainsi, c'est lui qui aurait tué l'oncle Albéric !

– Et il s'est lâchement servi de ce malheureux ivrogne pour détourner les soupçons ! ajouta Raymonde avec indignation. Décidément, mon instinctive antipathie pour lui avait sa raison d'être.

Et tout à coup, saisie d'une inquiétude soudaine, elle regarda son fiancé.

– Mais, Ogier, nous sommes les parentes de ce criminel !... Voulez-vous quand même ?...

– Pour qui me prenez-vous, ma Raymonde ? dit-il d'un ton de tendre reproche. Quoi ! vous pensez que pour ce motif je romprais un projet qui m'est plus cher que tout au monde ! Non, voyez-vous, ma petite Raymonde, je vous aime trop pour cela, et je considère d'ailleurs votre lien de parenté avec ce misérable suffisamment rompu par ce fait que votre mère fut sa victime.

Un regard plein de bonheur le remercia.

– Mais pensez-vous qu'il finira par avouer ?

demanda M<sup>lle</sup> Mathilde.

– C'est très possible. Il a l'air abattu, je ne serais pas étonné qu'il n'ait plus la même force de caractère qui lui a si bien servi au moment de son crime.

– Il a vraiment vieilli depuis cinq ans, murmura M<sup>me</sup> Dalrey. Il n'est plus bien comme alors...

Et une ombre passa dans son regard, sans doute au souvenir de ses folles visées d'autrefois, qui, si elles s'étaient réalisées, l'auraient fait devenir la femme d'un criminel.

## XII

Ogier avait bien deviné, le caractère de Paul d'Erquoy n'avait plus la trempe d'autrefois. Au bout de quelques jours, il était complètement démoralisé et ne fit plus de grandes difficultés pour avouer son crime et en rapporter tous les détails.

Ceux-ci étaient déjà presque tous connus par les déductions que le juge d'instruction avait tirées des faits. Quant au mobile du crime, c'était, tout à la fois pour Paul, la question de se venger de son parent qui l'avait durement traité lorsque, criblé de dettes, il lui avait demandé de l'argent, et aussi l'espoir de toucher une part de la succession. Il avait réussi à savoir qu'aucun testament n'était déposé chez les deux notaires de Palerville. Si M. d'Erquoy en conservait un chez lui, il le chercherait et le détruirait dans le cas, fort probable, où il lui serait défavorable.

Et c'est ainsi qu'avait été décidé le crime.

– En prévision d'avoir à partager l'héritage avec M<sup>me</sup> Dalrey, raconta-t-il, j'avais commencé déjà auparavant à me mettre dans ses bonnes grâces, avec l'espoir de l'amener à m'épouser. En ce cas, j'aurais conservé toute la fortune, et ce n'était pas de trop pour moi. Quand je connus le testament de M. d'Erquoy, je continuai cette petite comédie pour ne pas avoir l'air de changer trop vite d'attitude. Mais j'étais bien résolu, dès le premier instant, à faire seul la recherche du million, car alors rien ne m'obligeait à le partager avec ma cousine. Malheureusement, elle s'avisa de venir me déranger... je fus un peu trop vif...

– Vous l'aviez étranglée à peu près !

– J'ai serré un peu trop fort, c'est vrai... Je n'avais pas l'intention de la tuer.

– Pourtant, cela aurait été préférable pour vous, car vous deviez craindre qu'elle parlât !

Il baissa la tête sans répondre, sans essayer de se défendre. Chez cet être autrefois si énergique, si habile dans l'art de dissimuler, tout ressort

semblait vraiment brisé.

Mais l'instruction de cette affaire menaçant de dévoiler, en même temps, par des révélations de témoins, certains dessous qui auraient mis en fâcheuse posture le gouvernement et la secte toute-puissante qui gouverne la France, de hautes influences s'interposèrent en faveur de Paul d'Erquoy, et l'on vit la plus scandaleuse indulgence présider à ce procès. Paul, reprenant courage, montra alors un écoeurant cynisme, et accueillit par un sourire moqueur la décision du jury, le condamnant aux travaux forcés à perpétuité. Il savait que la grâce ne tarderait pas à venir trouver un si excellent disciple de la secte, qui pourrait, étant donné l'absence de scrupules dont il avait fourni de si belles preuves, devenir un précieux auxiliaire de ses vengeances secrètes.

Le procès d'Achille Baujoux s'était déroulé quelque temps avant. Le jeune vaurien, condamné à la relégation perpétuelle, avait été remplacé à Nouméa son père, gracié à la suite des révélations de M. d'Erquoy qui le montraient comme un complice inconscient.



– Pauvre être ! dit Raymonde, quand son mari, en revenant de Caen où il avait été assister à la dernière séance, lui apprit le verdict du jury. Lui n'est pas le plus coupable, mais bien ceux qui l'ont perverti sciemment, et ceux aussi qui ont édicté les lois impies chassant Dieu des écoles officielles.

Raymonde et Ogier étaient mariés depuis deux mois, et ils venaient de revenir de leur voyage de noces à travers l'Asie Mineure et la Palestine. Maintenant, ils songeaient à se mettre sérieusement à l'œuvre, pour faire dans le pays tout le bien matériel et moral que leur permettaient leur position, leur intelligence et leur fortune.

Ils étaient assurés du concours de Georges Marellier, esprit très large, très ouvert, excellent chrétien, qui comprenait fort bien la question sociale et s'intéressait beaucoup à ses ouvriers. Ainsi se réalisait, dans ce coin de pays, l'union si désirable entre Français catholiques, quelles que fussent par ailleurs leurs opinions politiques. Le gentilhomme attaché par tradition et par goût

personnel au régime monarchique et l'industriel qui rêvait d'une République idéale se rencontraient fraternellement sur ce terrain religieux et social, ayant tous deux l'âme assez chrétienne et le cœur assez patriotique pour comprendre qu'avant tout il importait de préserver le peuple, et de préparer le salut de la France.

À Équesnes, un curé très actif leur donnait le concours de son zèle évangélique. Sans cesse, M. de Montanes et lui étaient en conciliabule. L'esprit très net, très lucide de Raymonde, sa délicate intuition féminine, les idées originales et très pratiques qu'elle avait souvent leur étaient d'un puissant secours, qu'ils appréciaient à sa juste valeur.

— Vous êtes le cœur et la tête, Madame la comtesse ! disait le curé en riant. Sans en avoir l'air, c'est vous qui dirigez tout.

— Heureusement que vous dites cela par malice, Monsieur le curé, ripostait-elle, car autrement je serais désolée s'il en était comme vous le prétendez.

De fait, Raymonde, très simple et très intelligente, n'était pas de ces femmes qui profitent de leur influence pour s'ingérer dans la direction de tout et de tous. Elle donnait son opinion, et ne s'irritait en aucune façon si elle n'était pas adoptée, ce qui était bien rare, d'ailleurs, surtout de la part d'Ogier, qui avait en elle une confiance absolue.

M<sup>me</sup> Dalrey et sa belle-sœur habitaient un appartement à Salvicourt, mais elles y avaient leur service particulier. Ogier s'était aperçu, dès avant son mariage, que sa future belle-mère n'avait pas le caractère facile, il avait surpris une fois Raymonde les larmes aux yeux, à la suite d'une scène que venait de lui faire sa mère. Aussi avait-il décidé aussitôt cet arrangement qui sauvegardait leur intimité et devait éviter des heurts pénibles. De fait, tout se passait fort bien. M<sup>me</sup> Dalrey était d'ailleurs en admiration devant son gendre, dont la générosité lui procurait cette existence luxueuse si chère à son âme frivole. Ogier avait toute influence sur elle, et il s'en servait pour défendre M<sup>lle</sup> Mathilde contre l'humeur agressive de sa belle-sœur.

– C’est bien gentil à vous, Ogier, lui dit la vieille demoiselle quand elle s’aperçut de cette intervention. Mais ne vous donnez pas cette peine, j’y suis habituée, voyez-vous... Et d’ailleurs, cela me fera gagner le ciel.

– Tante Mathilde, je ne puis supporter de vous voir dire des choses désagréables, à vous qui êtes si bonne, et que j’aime tant ! riposta-t-il avec cette bonne grâce affectueuse qui avait complètement conquis le cœur de M<sup>lle</sup> Dalrey.

Car elle n’avait plus peur maintenant pour sa Raymonde, tante Mathilde ! Ogier devenait réellement un homme sérieux, tel que pouvait le rêver une âme comme celle de Raymonde... C’était même là, pour M<sup>me</sup> Dalrey, un sujet de griefs contre sa fille. Comment, la jeune comtesse de Montanes aurait pu goûter tous les plaisirs, tous les enivrements du luxe et de l’amour-propre, et au lieu de cela elle entraînait son mari, ce brillant Ogier, ce parfait grand seigneur, dans une voie ridicule, le mettant en contact avec les paysans, avec les pires misérables même !

Sur ce point, elle s’entendait assez avec M<sup>me</sup>

de Montanes. La comtesse Colette, très bonne, très charitable, n'admettait pas cependant les nouvelles nécessités sociales, et blâmait secrètement son fils d'abandonner son existence d'autrefois pour celle-ci, qu'elle jugeait indigne de son rang et de ses dons intellectuels et physiques.

Mais que pouvait-elle faire ? Ogier était complètement dominé par sa femme... Et la comtesse Colette avait trop de tact et de justice pour essayer de mettre le désaccord entre son fils et cette charmante Raymonde, si filialement dévouée pour elle, d'ailleurs, et qu'elle aimait réellement beaucoup, qu'elle appréciait même sous tous les rapports, sauf sous celui de ses « idées horriblement démocratiques ».

Qu'aurait-elle dit, si elle avait connu l'œuvre de régénération à laquelle se consacraient en ce moment le comte Ogier et sa femme !

Un soir, en revenant de Paris en automobile, M. de Montanes avait aperçu sur la route, au bord du fossé, un corps étendu. C'était un homme misérablement vêtu, qui était inanimé, avec, au

front, une blessure faite par une pierre coupante sur laquelle il était tombé.

Tout proche de là habitait un vieux pâtre que connaissait bien Ogier. Le jeune comte avait porté chez lui ce malheureux et lui avait donné les premiers soins. C'était un homme auquel on n'aurait su quel âge donner, tant son visage était ravagé, creusé par le vice ou la misère, tous deux peut-être. C'était la faim qui l'avait fait tomber sur la route, ainsi qu'il le déclara tout en dévorant le morceau de pain que lui présentait le père Michelot.

Ses yeux ternis dirigeaient vers Ogier des coups d'œil méfiants et mauvais, et M. de Montanes dut convenir, à part lui, que le personnage avait bien vilaine mine.

– D'où venez-vous donc comme cela ? interrogea-t-il.

– Ça vous regarde-t-il, riposta l'homme.

– À votre aise !... Cela prouve que vous avez quelque chose à cacher, et dans ce cas, je ne m'occupe plus de vous.

– À cacher ?... À quoi ça me servira-t-il, au fond ! dit l'inconnu en levant les épaules. On finira bien par me reconnaître... Autant vaut que je vous dise tout de suite que je m'appelle Isidore Baujoux.

– Ah ! c'est vous ! dit Ogier. Eh bien ! vous êtes gracié ?

– Ça m'avance bien !... Où est-ce que je trouverai de l'ouvrage maintenant ? Cette histoire-là est sue partout, on a des doutes sur moi... Et puis, j'ai été malade là-bas, je n'ai plus guère de forces pour travailler.

– Nous verrons ce qu'on pourra faire pour vous. Il faut d'abord voir à vous remettre... Père Michelot, pouvez-vous le garder cette nuit ?

Le vieux berger avait accepté, car il savait avec quelle générosité il serait dédommagé... Et il avait même gardé Isidore jusqu'à ce que celui-ci se fût un peu rétabli.

Durant ce temps, M. de Montanes et Raymonde étaient venus fréquemment visiter l'ancien forçat. Tout d'abord, Baujoux les avait

accueillis avec une méfiance haineuse. Ses idées d'autrefois ne s'étaient pas améliorées, pendant son séjour là-bas, elles avaient même gagné encore en violence. Mais cependant, devant l'invariable bonté qui lui était témoignée, devant la simplicité du comte Ogier et de sa femme, il n'osait trop les manifester, au bout de quelques jours surtout. Puis, la jeune dame pensait si doucement une vilaine plaie qu'il avait à la jambe !... et sans faire la grimace, encore !

Dans cette âme obscurcie, un lent travail se faisait... Puis quelques souvenirs d'autrefois revenaient, les souvenirs du temps où il croyait au bon Dieu et allait volontiers à l'église.

Il s'était informé de ses enfants... En apprenant le crime d'Achille et la mort d'Antoine, il avait crispé les poings en murmurant :

– Malheur !... Si c'est à ça que les écoles d'aujourd'hui conduisent les enfants !

Très doucement, Ogier et Raymonde glissaient quelques bonnes paroles, quelque utile conseil... Et peu à peu, il attendit avec une sorte



d'impatience le moment de leur visite.

– Voilà que je suis un peu remis... Il faudra voir tout de même à m'en aller d'ici, dit-il un jour à Ogier. Mais j'ai peur de ne pas trouver de travail.

– Dans quel but êtes-vous venu par ici, Baujoux ?

– Dame, Monsieur, je n'en sais trop rien ! Bêtement, j'avais dans l'idée de revoir le pays, sans songer que là, moins qu'ailleurs, on voudrait m'employer.

– J'ai une propriété dans l'Orne. Voulez-vous que je vous envoie à mon fermier, en lui demandant de vous donner une besogne peu fatigante, car vous n'êtes pas fort, encore ?

Baujoux demeura un instant sans parole, visiblement abasourdi de cette proposition.

– Tout de même, je ne demande pas mieux, dit-il enfin. C'est bien bon à vous, Monsieur.

Cette parole, dans la bouche de Baujoux, valait son pesant d'or, et Ogier l'enregistra comme un heureux symptôme du changement qui

s'opérait dans cette pauvre âme dévoyée.

Mais il ne borna pas là sa tâche. Une fois Baujoux installé aux Murettes, il s'y rendit chaque mois, en automobile, pour le voir, lui parler avec cette bonté entraînante qui captivait ses auditeurs, pour répondre aux objections que lui soumettait Isidore, après avoir entendu ceux avec qui il travaillait déblatérer, soit contre le capital, soit contre la religion. Cette pauvre âme, victime des excitations de criminels meneurs, empoisonnée par la mauvaise presse, lui causait une immense pitié, et c'était avec toute l'ardeur de son cœur qu'il s'attachait à cette œuvre de régénération.

Un soir, au retour d'une de ces visites, il trouva sur le perron Raymonde qui l'attendait.

— Vous avez été bien longtemps, mon Ogier ! dit-elle d'un ton de reproche souriant, en lui tendant ses mains qu'il baisa longuement.

— Nous avons beaucoup causé, Baujoux et moi, Raymonde. Cette pauvre âme voit un peu plus clair maintenant, grâce à Dieu.

– Mon cher apôtre ! dit-elle en l’enveloppant d’un regard de tendre fierté. Rentrons maintenant, car vous avez un gros courrier qui vous attend... une lettre d’Espagne, entre autres. Je ne sais qui ce peut être.

Ils entrèrent dans le petit salon où travaillait généralement Raymonde. Dans une corbeille, près du fauteuil de la jeune femme, se voyaient les matériaux d’une élégante layette à laquelle M<sup>me</sup> de Montanes, M<sup>me</sup> Dalrey, tante Mathilde, Françoise travaillaient de concert avec la future jeune mère.

– C’est de Jacques, dit Ogier, en jetant un coup d’œil sur la suscription de la lettre que lui tendait sa femme. Voici longtemps que je n’avais eu de ses nouvelles.

Il parcourut d’abord la missive, puis la tendit à sa femme en disant d’un ton de profonde émotion :

– Tenez, lisez cela, Raymonde. Combien les miséricordes de Dieu sont admirables !

« Tu te demandes sans doute ce que je suis

devenu, mon bien cher ami ? écrivait M. de Bordères. Eh bien ! je suis depuis trois mois... à la Chartreuse de Tarragone ! C'est là que, dégoûté de tout, et surtout de moi-même, ayant soif de silence et de réflexion, je me suis réfugié en un jour de bienheureuse folie. Je comptais y rester un mois... et j'y suis encore ! Y resterai-je toujours ? Peut-être, si ceux que je nomme déjà mes frères veulent bien conserver au milieu d'eux le grand pécheur que je suis.

« Je ne te parlerai pas de mes luttes ni des consolations dont Dieu comble cet être indigne. Relis l'histoire du prodigue, relis la divine parabole de la brebis perdue, et tu connaîtras tout ce que l'adorable miséricorde de Jésus fait pour celui qui l'a tant offensé.

« Mais laisse-moi te dire, mon ami, que c'est à toi, et à ta femme, après Dieu, que je dois d'avoir eu enfin l'énergie de sortir de la boue où je m'enlissais. D'abord, je sais que vous avez prié pour moi. Puis, votre exemple a agi puissamment sur ma pauvre âme... Ah ! l'exemple, quelle force merveilleuse !

« Un des instruments dont Dieu s'est servi pour me sauver fut aussi ce pauvre petit Antoine. Depuis ce moment, je n'ai pas passé une nuit, pas une seule, Ogier, sans que ma première pensée, à mon réveil, ne me montrât ce regard qui m'avait si singulièrement frappé, quand l'enfant rendit le dernier soupir.

« Merci, mon ami très cher, pour ta constante affection, pour l'intérêt que tu as porté à ma pauvre âme, merci à ta chère Raymonde, si digne de l'amour que tu lui portes. Du fond de la retraite où il expiera ses fautes, celui qui fut Jacques de Bordères demandera à Dieu de vous combler de ses bénédictions. Oui, que Dieu vous bénisse, tous, tous ! C'est le souhait du pauvre égaré, maintenant repentant, qui vous demande en retour quelques prières. »

Une larme glissa des paupières de Raymonde sur le papier couvert de la grande écriture de Jacques.

Longtemps, les deux époux demeurèrent silencieux, étreints par la même émotion à la fois poignante et douce.

– Que Dieu est bon, Ogier ! murmura enfin Raymonde.

– Oui, oh ! oui ! Pauvre Jacques, le voilà enfin sur la route du salut !

Par la porte-fenêtre ouverte, leur regard pensif et heureux erra un instant sur les corbeilles fleuries, que le soleil couchant caressait de ses rayons pâlis. Françoise allait et venait au milieu d'elles, pour ajouter quelques fleurs à la gerbe qu'elle tenait entre les mains.

– Savez-vous pourquoi votre sœur refuse de se marier, Ogier ? demanda Raymonde.

– C'est, je pense, dans l'intention d'entrer au couvent ?

– Oui, elle aurait eu ce désir. Mais les communautés religieuses sont bannies de France, et Françoise a pensé qu'en attendant qu'il plaise à Dieu de les rendre à notre pauvre pays, elle avait quand même une tâche à remplir près des petits, des humbles et des souffrants de ce monde. Hier, elle m'a dit cela, et elle a ajouté : « Maintenant que vous allez être mère de famille, Raymonde,

vous ne pourrez plus donner beaucoup de votre temps à vos chères œuvres ; mais je ferai mon possible pour vous remplacer. »

– Chère petite Françoise ! À elle aussi, quel bien vous avez fait, ma Raymonde ! Si Dieu ne vous avait envoyée vers nous, que serions-nous devenus ? De pauvres êtres gaspillant leur vie en plaisirs futiles, cherchant à étourdir dans les fausses joies mondaines le malaise de leur âme.

– Je n'ai été que le pauvre petit instrument dont Dieu s'est servi pour attirer tout à fait à lui votre noble cœur, Ogier. La lumière a lui pour vous, et vous n'avez pas fermé les yeux, comme beaucoup d'autres, hélas ! Oh ! cette bienheureuse lumière de Dieu, combien nous voudrions la voir briller dans toutes les âmes, n'est-ce pas, mon ami ? Mais les ténèbres en environnent un si grand nombre ! Ogier, que faire pour les sauver ?

– Prier et agir dans la mesure de nos moyens. C'est là ce que Dieu demande de nous, Raymonde.

Un long silence tomba entre eux. Raymonde

appuyait sa tête contre l'épaule de son mari, et lui l'entourait de son bras, dans un geste de tendre protection, tandis que son regard plein d'un grave et profond amour enveloppait le joli visage pensif.

– À quoi songe ma Raymonde chérie ? demanda-t-il tout à coup en souriant.

– Au testament de M. d'Erquoy, Ogier, ou plutôt non, à cette phrase inscrite sur l'enveloppe que nous avons trouvée dans la cassette au million : « À celui qui découvrira cette cassette, je lègue en toute propriété la fortune qui s'y trouve contenue, et je souhaite qu'elle leur procure plus de bonheur qu'elle n'a pu m'en donner. »

– Eh bien ! Raymonde ?

– Eh bien ! mon ami, je pensais que le pauvre homme n'avait pas su s'y prendre, car je trouve que notre fortune, si elle doit être pour nous plus tard une cause de plus sévère jugement, nous procure en tout cas un grand bonheur : celui d'aider nos frères moins favorisés, et de contribuer, pour notre petite part, au soutien de



notre bien-aimée religion dans notre pauvre France. M. d'Erquoy avait voulu vivre en égoïste, il n'en a pas été plus heureux. La vraie joie, c'est de se dévouer, c'est d'aimer, malgré les ingratitude, les trahisons, la haine. C'est ainsi que nous a aimés Jésus, notre divin Modèle, c'est ainsi que nous ferons, Ogier, car c'est la haine des âmes qui a perdu la France, c'est l'amour des âmes qui la sauvera.



Cet ouvrage est le 316<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.